

# **Une anthologie du tango argentin**

par Fabrice Hatem

# Préface

Nos professeurs de tango nous répètent souvent que, pour bien bien danser, il ne suffit pas de bien maîtriser la technique corporelle, et qu'il faut également développer l'écoute musicale. Mais ils omettent parfois d'ajouter qu'une bonne compréhension des textes peut également nourrir l'inspiration du danseur. Ou, a minima, l'empêcher de commettre des contre-sens interprétatifs majeurs, comme par exemple multiplier les figures compliquées et fantaisistes sur un texte évoquant la mort, le désespoir et le deuil. Cette situation, trop fréquemment observée dans les bals français, provoque chez l'hispanophone un sentiment d'affliction. Elle révèle en effet une grande méconnaissance de la culture tango, dont l'une des caractéristiques principales est justement de faire entrer en osmose trois modes d'expression artistique : la musique, la poésie et la danse.

Il est vrai, que, dans ce tryptique, la poésie constitue vraisemblablement le maillon le plus faible. Certes, pour la majorité des Argentins, le mot « tango » est d'abord associé à la voix de Gardel avant de l'être à la danse ; certes, le répertoire chanté est immense (plus de 40 000 titres enregistrés à la Sadaic, la société des auteurs argentins). Mais on doit également reconnaître que cette production présente une qualité très inégale : à côté d'une poignée d'authentiques chefs-d'œuvre et d'un nombre réduit d'excellents textes, elle comporte en effet une écrasante majorité de chansonnettes médiocres d'un sentimentalisme affligeant, répétant à satiété, sans aucune imagination, les thèmes éculés de l'amant abandonné, de la femme fatale ou de la milonguita déchu. Au point que certains aficionados argentins confient qu'ils préféreraient parfois ne pas comprendre leur propre langue, pour éviter d'être atterrés par les clichés sentimentaux débités sur des musiques souvent magnifiques...

La connaissance de ce répertoire est cependant aux danseurs, pour au moins trois raisons : parce qu'il comporte aussi des textes de grande valeur littéraire ; parce qu'il permet de combler une lacune majeure dans la connaissance de la culture « totale » du tango, répondant ainsi à une curiosité souvent exprimée ; parce qu'elle peut contribuer à enrichir (ou plutôt sauver de la faillite) et affiner (ou plutôt dégrossir) l'expression dansée.

C'est la raison d'être de ce petit opuscule, essentiellement destiné aux danseurs, qui présente les textes de 150 tangos parmi les plus connus et les plus fréquemment interprétés. Leur choix a été réalisé à partir de trois critères fondamentaux : la notoriété de l'œuvre auprès du public des danseurs ou des amoureux du tango ; la qualité littéraire des textes ; et leur valeur historiographique ou représentative d'un style particulier. On y retrouvera donc, à côté de poèmes sans grande valeur littéraire mais très connus, des œuvres au contraire pratiquement ignorées du grand public mais présentant un intérêt intrinsèque. Même s'il ne s'agit là que d'un échantillon fort réduit de l'ensemble de la poésie tanguera, et si nous avons certainement laissé échapper quelques textes majeurs, il fournit une image en modèle réduit de ce qui a le plus compté dans la poésie tanguera de qualité.

Cette mini-anthologie représente l'aboutissement d'un travail de traduction s'étendant sur près de 10 années. Elle n'aurait pu être réalisée sans l'aide amicale d'un certain nombre de spécialistes, aux premiers rangs desquels on peut citer Enrique Lataillade qui a assuré une relecture complète du manuscrit et Mariana Bustelo. Il faut également remercier Nardo Zalko, Reynaldo de Santis, Silvina Valz, Sandra Messina, Susana Blaszkó, Claude Namer, Peggy Hanaoka pour leurs contributions. Plusieurs d'entre-eux, ainsi que Françoise Thanas et Isabelle Dessombes, ont également signé ou co-signé plusieurs des traductions présentées dans cet ouvrage. Enfin, Philippe Fassier a réalisé la mise en page de la version imprimée.

Les commentaires des textes ont été volontairement réduits au minimum nécessaire à la compréhension de certains idiomatismes locaux et à l'explication des choix de traduction difficiles qui leur sont associés. Par exemple, des termes comme *almacén* ou *pulpería* n'ont pas d'équivalent exact en français. La traduction de certains mots de lunfardo, notamment ceux venus eux-mêmes du français, s'avère délicate. Enfin, l'existence d'allusions à des lieux, événements, situations ou personnages familiers aux Argentins, mais inconnus du public français, rend impossible une traduction mot à mot sans explication, qui ferait perdre tout l'impact et la saveur originale du texte. Pour une présentation plus complète des auteurs et des styles, on peut se référer à la bibliographie indicative en fin de volume, ainsi, bien sûr, qu'à la collection de la revue *La salida*, dont de nombreux articles ont été consacrés à la littérature.

Comment classer ces textes ? Par ordre alphabétique, chronologique ? Nous avons préféré privilégier la cohérence stylistique en regroupant les textes par auteurs ou groupes d'auteurs. Certaines sections sont ainsi entièrement consacrées à des poètes majeurs comme Cadícamo ou Manzi, tandis que d'autres regroupent des textes présentant une cohérence historique (textes antérieurs à 1915, tangos contemporains) ou stylistique (poèmes lunfardesques, textes destinés à des saynètes ou des œuvres théâtrales). Plus une section fourre-tout où nous avons regroupé des œuvres n'appartenant à aucune des catégories précédentes, et intitulée, un peu au hasard, « tangos classiques », la plupart de ces textes ayant été composés dans les années 1920 et 1930. À l'intérieur de chaque section, les chansons sont classées par ordre chronologique, permettant ainsi de prendre la mesure des évolutions stylistiques intervenues au cours du temps chez un auteur donné.

Si le tango-chanson est apparu après 1915, il existe avant cette date une longue période de gestation, s'étendant sur plus de 30 ans, où commencent à apparaître des textes destinés à être chantés. La première section, intitulée « Des origines à Villoldo », en permet un survol rapide. Avant 1900, on y trouve de nombreux refrains anonymes et sans grande valeur, souvent obscènes ou faisant référence à la vie des maisons closes, dont *Dame la lata* donne un bon exemple. Puis apparaissent les premiers textes d'auteur, décrivant dans un style picaresque les personnages typiques des faubourgs, comme le compadre (*El entreerriano*) ou le compadrito (*Don Juan*). Ce style faubourien, à la langue simple, désinvolte et teintée de gaieté, trouvera sa meilleure expression sous la plume de Ángel Villoldo (*El porteñito*, *La Morocha*), qui ajoute également une note de burlesque chansonnier dans des textes comme *Cuidado con los cincuenta*.

Une rupture se produit aux alentours des années 1915, sous l'influence de deux éléments d'ailleurs très liés. D'une part, le tango quitte les marges sociales où il avait été jusque là cantonné pour conquérir des publics plus larges et plus respectables – milieux distingués du centre-ville, mais également milieux populaires « décents » des faubourgs - ce qui suppose qu'il se débarrasse de sa vulgarité originelle. D'autre part, un véritable répertoire de tango chanté commence à prendre forme, sous l'impulsion notamment de Carlos Gardel. Deux auteurs, Pascual Contursi et Celedonio Flores, vont alors contribuer à modeler les grandes thématiques de la production tanguera des années 1920 : l'amant abandonné qui ressasse sa peine dans sa petite chambrette (*Mi noche triste*), la petite ouvrière qui trahit son milieu pauvre d'origine en se transformant en cocotte (*Mano a mano*), les milonguitas et les séducteurs veillis qui se souviennent avec nostalgie de leur vie passée (*El motivo*, *Viejo Smocking*). Tous deux utilisent un langage populaire teinté de lunfardo, réaliste, simple et sans artifice, pour proposer une vision du monde essentiellement masculine et subjective. Ils s'opposent cependant par trois différences fondamentales : tout d'abord, là où Contursi met en scène un personnage livré à un désespoir sans remède, incapable de réagir devant le malheur qui l'accable (*La cumparsita*, *Bandoneón arrabalero*), Flores nous présente des caractères virils et dignes. Ceux-ci sont en effet capables de se battre physiquement pour défendre leur amour ou leur honneur (*La*

*Puñalada*), de donner des conseils (*¡Atenti pebeta!*), de protester contre l'injustice (*Pan*), d'exprimer leur indignation (*La mariposa*), d'amender leur vie (*Tengo miedo*). Ensuite, alors que Contursi reste très focalisé sur la description des souffrances d'un personnage solitaire, Flores nous propose une description plus riche de son environnement social et humain : le faubourg pauvre et violent (*Sentencia*), l'activité nocturne du centre-ville (*Corrientes y Esmeralda*)... Ses personnages féminins, et notamment celui de la milonguita ambitieuse décidée à sortir à tout prix de la misère, ont également davantage de substance, de cran et de saveur que ceux de Contursi (*Margot*). Enfin, il existe chez Flores une dimension de protestation sociale (*Sentencia*) et de contestation de l'ordre établi (*Musa rea*), que l'on ne trouve pas chez Contursi. Ajoutons qu'à notre goût, les octosyllabes majestueux et les rimes goûteuses de Flores ont une valeur esthétique et littéraire que n'atteint pas la production plus plate de Contursi.

Au cours des années 1920 et surtout 1930, le tango-chanson va connaître un véritable âge d'or, avec l'apparition de nombreux chanteurs-vedettes, comme Carlos Gardel, bien sûr, mais également Ignacio Corsini, Charlo, Alberto Gomez, ainsi que de nombreuses chanteuses comme Rosita Quiroga, Azuceina Maizani, Tita Merello, Libertad Lamarque... Par ailleurs, les orchestres de tango eux-mêmes prennent progressivement l'habitude d'intégrer un chanteur pour intercaler un ou deux couplets au milieu de l'interprétation instrumentale. Enfin, la multiplication des concours de tango incite les auteurs à écrire de nouveaux textes pour l'occasion. Bref, il existe une demande importante, qui conduit à la constitution d'un vaste répertoire, à la qualité malheureusement très inégale, mais où émergent quelques textes mythiques, comme *Caminito* ou *Adiós muchachos*. La section « Tangos classiques » regroupe un certain nombre de tangos célèbres écrits au cours de cette période par des auteurs qui n'ont pas connu la même célébrité qu'un Manzi ou qu'un Discépolo, mais qui ont su, à un moment donné, produire quelques chansons à la durable notoriété, comme *¿Donde Estás Corazón?*, *Duelo Criolo*, *Las cuarenta* ou *Puente Alsina*. Trois d'entre eux méritent particulièrement d'être cités : Hectór Blomberg, qui à la fin des années 1920, a produit de très beaux textes marqués notamment par la nostalgie du vieux Buenos Aires créole du XIX<sup>ème</sup> siècle, comme *La Pulpera de Santa Lucía* ou *La mazorquera de Montserrat*, mais aussi par la poésie du voyage, comme *La viajera perdida* ; Marambio Catán, qui développe des thématiques originales comme celles de la protestation sociale (*Acquafuerte*) ou de l'amitié (*Buen amigo*) ; enfin, Francisco García Jiménez, dont le champ expressif très étendu va de la nostalgie délicate (*Palomita blanca*) à l'évocation joyeuse d'un carnaval échevelé (*Sigá el corso*). Mais la notoriété de beaucoup d'autres textes est sans doute davantage liée à la qualité de la composition musicale, réalisé par de grands directeurs d'orchestres, comme Julio de Caro (*Boedo*), Eduardo Donato (*Julián*), Pedro Maffia (*Amurado*) Osvaldo Fresedo (*Vida mía*, *Arrabalero*, *Pampero*), Osvaldo Pugliese (*Recuerdo*) ou Mariano Mores (*Cuartito Azul*) qu'à celle du texte proprement dit.

Le théâtre et le cinéma ont constitué une importante source de commandes pour les auteurs de tango. De nombreux textes des années 1920 à 1930, comme *Fumando Espero*, *Garufa*, *A la Gran Muñeca*, ou le célèbre *A media luz*, furent notamment écrits pour être intégrés dans des saynètes, petites comédies musicales jouées dans les théâtres et les music-halls de Buenos Aires. Parmi les auteurs les plus célèbres, on peut citer Manuel Romero, qui fut également auteur de théâtre et metteur en scène de cinéma (*Tiempos Viejos*, *Buenos Aires*, *La canción de Buenos Aires*, *Tomo y obligo*), Luis César Amadori (*Madreselva*), enfin Juan Caruso (*Alma de Bohemio*, *La Última Copa*, *Sentimiento gaucho*). Le compositeur Francisco Canaro joua un rôle important dans l'essor du genre « saynète », mettant en musique notamment les textes de Juan Caruso puis Ivo Pelay (dont la production littéraire a fait l'objet de jugements souvent très négatifs), voire de lui-même (*Yo no sé que ma han hecho tus ojos*).

Le répertoire du tango-chanson n'est pas exclusivement associé au drame, à la tristesse et à la nostalgie. Il comprend également un nombre non négligeable de textes comiques à la tonalité fréquemment satirique, et souvent écrits dans un lunfardo si pur qu'il ne fut sans doute jamais parlé ainsi dans les bas-fonds de Buenos Aires. *El Cafishio* décrit les inquiétudes d'un minable maquereau en train de se faire plaquer par son unique gagne-pain ; *Línea 9*, œuvre du grand écrivain Carlos de la Púa, l'échec d'une tentative de vol à la tire sur un campagnard récemment arrivé en ville ; *Pipistrella*, titre-phare du répertoire de la chanteuse Tita Merello, les rêves d'une petite sotte des faubourgs désireuse de se transformer en cocotte pour échapper à la pauvreté ; Son pendant masculin, *Nino Bien* fait la caricature d'un gamin prétentieux venu de l'arrabal, qui cherche à masquer ses origines modestes en copiant le langage et les attitudes des bourgeois du centre. Dans une tonalité plus tragique, *El Ciruja* nous conte un drame passionnel ayant pour cadre les bidonvilles et les dépôts d'ordures de la périphérie urbaine. Cette tradition de la poésie satirique lunfardo s'est poursuivie au cours des années 1950 et 1960, grâce notamment au chanteur Edmundo Rivero (*Milonga Lunfarda*) et donne encore aujourd'hui lieu à d'amusantes productions (*Homo sapiens*).

Carlos Gardel est sans doute le chanteur qui a joué le rôle le plus important et le plus actif dans le développement du répertoire tango chanté au cours des années 1920 et 1930. Constatant à la recherche de textes nouveaux, il incita de nombreux auteurs à composer pour lui des œuvres inédites. Les paroliers dont il a interprété les chansons se comptent par dizaines, parmi lesquels Pascual Contursi, Celedonio Flores, Luis César Amadori, Enrique Cadícamo, Enrique Discépolo... Cependant, c'est au cours des quatre dernières années de sa vie, entre 1932 et 1935, qu'il noua sa collaboration la plus étroite et la fructueuse avec un auteur. Alors installé à Paris, il cherchait un parolier pour composer pour lui de nouvelles chansons, destinées notamment aux films qu'il tournait avec la Paramount. Il rencontra un jour Alfredo Le Pera, un critique théâtral et cinématographique auquel il proposa de tenter l'aventure. Le Pera n'était déjà pas tout à fait un inconnu dans le monde du tango-chanson puisqu'il avait déjà écrit *El carillon de la Merced* en collaboration avec rien moins que ... Enrique Santos Discépolo. Il accepta l'offre de Gardel. Le résultat est connu : Une trentaine de chansons, parmi lesquelles une bonne moitié de chefs d'œuvre, comme, *Silencio*, *El día que me quieras*, *Por una Cabeza*... Le Pera y est parvenu à produire des textes accessibles à un public international, mais respectant en même temps l'essence de la poésie tanguera : le sentiment de la nostalgie et de la déchéance (*Cuesta abajo*, *Volver...*), la souffrance de la perte et de l'absence (*Sus ojos se cerraron*, *Arrabal amargo*..), l'amertume face à l'échec amoureux et à la trahison féminine (*Soledad*), l'évocation émue de la terre lointaine et du faubourg de jeunesse (*Lejana tierra mía*, *Mi Buenos Aires querido*, *Melodía de arrabal*). La plupart de ces chefs d'œuvre furent intégrés dans des navets cinématographiques dont ils constituent le seul moment émouvant...mais oh combien ! Intervenu en pleine maturité créatrice de cet extraordinaire couple artistique, l'accident d'avion de Medellín, qui coûta la vie à Gardel et Le Pera, nous a sans doute privés de beaucoup d'autres merveilles.

José Gonzáles Castillo et son fils Cátulo Castillo constituent une magnifique lignée poétique qui a largement contribué à donner à la chanson tanguera de véritables lettres de noblesse littéraire. Homme de théâtre, journaliste, essayiste, le père était très introduit dans les milieux littéraires argentins des années 1920, et y fréquentait des auteurs majeurs comme Roberto Arlt, Raúl Gonzáles Tuñón, Nicolás Olivari, Carlos De La Púa, etc. Il peut être considéré comme l'inventeur d'une synthèse originale qui va constituer l'essence de l'école poétique dite « de Boedo » et marquera plus tard profondément la chanson tanguera des années 1940. Cette synthèse associe trois éléments : le sentiment de la nostalgie ; l'évocation du faubourg portègne et de ses personnages typiques, dans la lignée du poète Evaristo Carriego ; enfin, des apports stylistiques venus de la « poésie cultivée », d'influence autochtone ou européenne. Des textes comme *Silbando*, *Organito de la tarde* et *Griseta*, illustrent bien ces caractéristiques. Son fils Cátulo, qui mit d'ailleurs en musique

plusieurs des œuvres de son père, fut fortement influencé par cette esthétique, au point qu'il a été parfois surnommé « le poète de la nostalgie » (*Tinta Roja, Café de los angelitos*). Cependant l'évocation des faubourgs et de ses personnages typiques, déjà pratiquement disparus dans les années 1940, fait peu à peu place dans sa production, à des drames plus intimes (*El Último Café, María,...*). On appréciera la richesse et la couleur de son langage, rythmé par de magnifiques assonances adaptées à la fois au sens du texte et à la musique qui le porte, comme dans la première strophe de *La Última Curda*.

Appartenant à la même lignée poétique, Homero Manzi nous a légué quelques-uns des sommets de la chanson tanguera. La plus grande partie de son œuvre, à la tonalité élégiaque et romantique, est imprégnée de la nostalgie idéalisée du faubourg et de l'amour de jeunesse (*El pescante, Sur.*). Cependant, plusieurs textes majeurs, en général écrits vers la fin de sa carrière, sont consacrés à l'évocation de figures d'artistes (*Malena, Discepoín.*) ou de drames sentimentaux très intimes (*Desde el alma, Tu pálida voz.*), souvent d'une grande violence intérieure (*Fuimos, Che bandoneón.*). Son style est caractérisé entre autres par l'utilisation de métaphores très travaillées et par l'énumération d'éléments apparemment disparates, mais dont l'accumulation permet de recréer une atmosphère avec une grande force évocative, comme par exemple l'ambiance du faubourg portègne dans *Barrio de Tango*. Il a également contribué dans les années 1930, avec le compositeur Sebastián Piana, à la réinvention du style « milonga », à travers la production d'une dizaine d'œuvres majeures (*Milonga Sentimental, Milonga triste...*).

Homero Expósito, plus jeune d'une douzaine d'année que Castillo et Manzi, apparaît dans une large mesure comme leur continuateur (en même temps que leur contemporain), avec notamment une omniprésence du thème de la nostalgie (par exemple dans *Pedacito de cielo* ou *Yuyo Verde*). Son œuvre présente cependant plusieurs originalités: tout d'abord, une présence plus marquée de la nature, comme dans *Flor de Lino* ou *Naranja en Flor*; ensuite, l'évocation des paysages et des personnages réels du Buenos Aires contemporain comme dans *Cafetín* ou *Farol*; enfin sur le plan stylistique, une utilisation encore plus ambitieuse du langage métaphorique<sup>1</sup> sans cependant jamais sombrer dans un hermétisme qui aurait pu décourager le public populaire<sup>2</sup>.

Avec Enrique Cadícamo, la scène du tango se déplace vers le centre-ville et plus particulièrement vers le monde du cabaret, du luxe et de la nuit, dans un style où l'influence de la poésie « cultivée » européenne se fait fortement sentir. Certes, ses premiers tangos évoquent, dans la lignée d'un Flores, les personnages typiques des faubourgs, notamment celui de la milonguita d'origine modeste pervertie par le monde du cabaret (*Muñeca Brava, Ché papusa oí*), ou un peu plus tard, celui du fils prodigue revenant sur les lieux de sa jeunesse à l'issue d'une vie marquée par l'échec (*La casita de mis viejos*). Mais il développe ensuite de nouvelles thématiques, directement liées à son parcours personnel. Lui-même homme de la bohème nocturne, il nous présente un personnage de séducteur romantique et oisif, évoquant de manière sobre et élégante, dans l'atmosphère du cabaret de luxe, la nostalgie des amours perdues (*Nostagias, Los Mareados*). Grand voyageur, il évoque l'amertume des émigrants déracinés, déçus dans leur recherche d'une vie meilleure, Argentins échoués à Paris (*Anclao en Paris*) ou Françaises échouées à Buenos Aires (*Madame Ivonne*). Enfin, dans ses dernières œuvres majeures, datant des années 1940, il propose une poésie plus intimiste, où les paysages et les atmosphères de Buenos Aires sont utilisés comme métaphores de son propre climat intérieur : Les bateaux à l'abandon de *Niebla del riachuelo*, la pluie glacée de *Garúa*, le coin de rue

---

<sup>1</sup> Comme le percalles, métaphore de la jeunesse perdue dans *Percal, ou la pulsation rythmique*, métaphore des battements du cœur amoureux, dans *Al compás del corazón*.

<sup>2</sup> Parmi les poètes de la même génération, on peut également mentionner José María Contursi (1911-1972), fils de Pascual Contursi, qui nous a laissé une œuvre torturée, dominée par le sentiment de la culpabilité, de l'absence et de l'échec amoureux, dont *Gricel* donne un bon exemple.

de *Rondando tu esquina*. L'humour léger n'est pas non plus absent de l'œuvre de ce poète, comme en témoigne le personnage de séducteur fanfaron dont il fait la satire dans *Tengo mil novias*.

Dans l'histoire de la poésie tanguera, Enrique Santos Discépolo tient une place à part, tant par son style plein de trouvailles que par le caractère parfois déroutant des situations qu'il met en scène. Certes, comme Manzi ou Castillo, son univers poétique se situe dans les quartiers populaires de Buenos Aires, dont les habitants ont inspiré beaucoup de ses personnages. Mais, au lieu de la nostalgie quelque peu éthérée d'un Manzi, il nous propose la vision amère et désabusée d'une société sans morale ni justice (*Cambalache*), et des portraits acides de personnages sans beauté et sans noblesse de cœur (*Esta Noche me emborracho*). Beaucoup de ses textes expriment la rancœur d'hommes torturés, aigris, vaincus par la vie (*¡Yira ! Yira !*), souvent victimes de la trahison des femmes (*Uno, Sin palabras*), voire de leur malhonnêteté (*Chorra*). Il pratique volontiers l'inversion des thèmes tangueros traditionnels : chez lui, le voyou, au lieu de combattre au couteau par amour, perd son courage par peur d'un mauvais coup qui l'empêcherait de revoir sa bien-aimée (*Malevaje*) : quant à l'homme abandonné, au lieu de se lamenter, il saute de joie à l'idée d'être débarrassé d'une épouse détestée (*¡Victoria !*). Homme de théâtre, Discépolo pousse l'expression des sentiments mélodramatiques jusqu'à un excès qui bascule souvent dans un grotesque sans doute volontaire (*Confesión*). Mais il nous a également laissé des textes d'un grande sensibilité, où il exprime son amour pour les quartiers populaires de son enfance (*Cafetín de Buenos Aires*) et pour la musique qui est issue, le tango (*El choclo*).

La majeure partie des chansons de tango les plus connues ont été écrites avant 1960, l'activité créatrice des paroliers et des musiciens ne s'est pas interrompue après cette date. Même si le tango a connu une crise très grave pendant les années 1960 et 1970, de très beaux textes ont en effet été écrits et mis en musique à cette époque. Certains d'entre eux viennent de grands écrivains extérieurs au monde du tango et qui n'y ont fait que de fugitives incursions, comme Borges (*Alguien le dice al tango*) ou Cortázar (*Medianoche Aquí*)<sup>3</sup>. D'autres ont été écrits par des paroliers plus profondément impliqués dans cette culture et désireux de renouveler les formes de l'expression poétique tanguera, comme Héctor Negro (*Un mundo nuevo*), Eladia Blásquez (*Adiós Nonino*) et bien sur Horacio Ferrer, dont la collaboration avec Astor Piazzolla nous a donné notamment *Balada para un loco* et *Balada para mi muerte*. La renaissance du tango au cours des 15 dernières années s'est également accompagnée de l'apparition d'une nouvelle génération de poètes, comme Acho Manzi<sup>4</sup> (*Llama oscura*), Alejandro Szwarcman (*Boedo ayer y hoy*), Ernesto Pierro (*¡Quién iba a decir ?*), Roberto Díaz (*Lo que me gusta*). Tout en restant fidèles à l'esprit traditionnel de la poésie tango, et notamment au sentiment de la nostalgie et de l'absence, ces auteurs en renouvellent également des formes et les thématiques, en prenant pour décor le Buenos Aires d'aujourd'hui, avec son actualité politique et sociale souvent tragique, comme les disparus de la dictature militaire (*Pompeya no olvida*) ou les émeutes de la faim de 2002 évoquées par Jerez le Cam dans *Chacharera de Carton*. Quant à Juan Carlos Cáceres, il poursuit son œuvre pédagogique sur les origines noires du tango à travers des textes comme *Tango negro*. Il donne ainsi l'exemple d'une œuvre à la fois ambitieuse, au moins en ce qui concerne le « message » délivré, et très appréciée dans les milongas. Espérons que, suivant cet exemple, les créateurs de tango contemporains sauront se mettre à la portée des danseurs de bal, et que, symétriquement, ceux-ci sauront s'intéresser à ces voies nouvelles. L'osmose entre culture populaire et recherche artistique, qui avait fait la force et la grandeur du tango des années 1940, serait ainsi retrouvée.

Fabrice Hatem

---

<sup>3</sup> Mentionnons à ce sujet l'existence d'un très beau répertoire de chansons populaires argentines n'appartenant pas au monde du tango, mais à celui de la musique rurale dite « folklorique », dont les poèmes de Altahulapa Yupanqui, *El arriero va*, donne un bel exemple.

<sup>4</sup> Par ailleurs fils de Homero Manzi.

# Sommaire

Préface .....	1
Sommaire.....	7
Des origines jusqu'à Angel Villoldo .....	11
Dame la lata (vers 1885).....	12
El entrerriano (1897).....	13
Don Juan (1898).....	14
Bartolo tenía una flauta (1900) .....	15
El porteñito (1903).....	16
La morocha (1905).....	17
¡Cuidado con los cincuenta ! (1906).....	18
Pascual Contursi (1888-1932) .....	19
El motivo (1914).....	20
La cumparsita (1917).....	21
Mi noche triste (1917).....	22
Bandoneón arrabalero (1926) .....	23
Celedonio Flores (1896-1947).....	24
Margot (1919).....	25
La mariposa (1921).....	26
El bulín de la calle Ayacucho (1923).....	27
Mano a mano (1923).....	28
Sentencia (1923) .....	29
Tengo miedo (1926).....	30
Musa rea (fin des années 1920) .....	31
Viejo smocking (1930) .....	32
Corrientes y Esmeralda (1933) .....	33
La puñalada (1937) .....	34
Les textes classiques.....	35
Julián (1923) .....	36
¿Donde estás, corazón ? (1924) .....	37
Amurado (1925).....	38
Buen amigo (1925) .....	39
Síga el corso (1926) .....	40
Caminito (1926).....	41
Adiós muchachos (1927) .....	42
Arrabalero (1927).....	43
A la luz del candil (1927).....	44
Duelo criollo (1928).....	45
Puente Alsina (1928).....	46
Boedo (1928) .....	47

Palomita blanca (1929) .....	48
La pulpera de Santa Lucía (1929).....	49
La mazorquera de Montserrat (1929) .....	50
La viajera perdida (1930).....	51
Acquafuerte (1931) .....	52
Vida mía (1934) .....	53
Pampero (1935).....	54
Las cuarenta (1937).....	55
Cuartito azul (1938).....	56
<b>Théâtre et saynètes .....</b>	<b>57</b>
Alma de bohemio (1914) .....	58
A la gran muñeca (1919).....	59
Buenos Aires (1923) .....	60
Fumando espero (1923) .....	61
Sentimiento gaucho (1924).....	62
A media luz (1925) .....	63
La última copa (1926).....	64
Tiempos viejos (1926) .....	65
Garufa (1928).....	66
Madreselva (1931) .....	67
Tomo y obligo (1931).....	68
Yo no sé que me han hecho tus ojos (1931) .....	69
La canción de Buenos Aires (1932).....	70
<b>Poèmes comiques et lunfardesques .....</b>	<b>71</b>
El cafishio (1918).....	72
El ciruja (1926) .....	73
Línea 9 (1928).....	74
Niño bien (1928) .....	75
Pipistrela (vers le début des années 1930).....	76
Milonga lunfarda (1960).....	77
Homo Sapiens (1997) .....	78
<b>Alfredo Le Pera (1900-1935) .....</b>	<b>79</b>
Melodía de Arrabal (1932).....	80
Silencio (1932).....	81
Mi Buenos Aires querido (1934) .....	82
Soledad (1934) .....	83
Arrabal amargo (1934).....	84
Cuesta abajo (1934) .....	85
El día que me quieras (1935) .....	86
Lejana tierra mía (1935).....	87
Sus ojos se cerraron (1935).....	88
Volver (1935).....	89
Por una cabeza (1935).....	90
Volvió una noche (1935) .....	91
<b>José Gonzáles Castillo et Cátulo Castillo.....</b>	<b>92</b>
Organito de la tarde (1924) .....	93

Griseta (1924) .....	94
Silbando (1925).....	95
Tinta roja (1941) .....	96
Café de los angelitos (1944) .....	97
María (1945) .....	98
La última curda (1956).....	99
El último café (1963) .....	100
<b>Enrique Cadícamo (1900-2003) .....</b>	<b>101</b>
¡Ché papusa, oí ! (1927).....	102
Muñeca brava (1928).....	103
Nunca tuvo novio (1930) .....	104
Anclao en París (1931).....	105
La casita de mis viejos (1931) .....	106
Madame Ivonne (1933).....	107
Nostalgias (1936).....	108
Niebla del Riachuelo (1937) .....	109
Tengo mil novias (1939).....	110
Los mareados (1942).....	111
Garúa (1943) .....	112
Rondando tu esquina (1945).....	113
<b>Enrique Santos Discépolo (1901-1951) .....</b>	<b>114</b>
Esta noche me emborracho (1927) .....	115
Chorra (1928).....	116
Malevaje (1928).....	117
¡Victoria! (1929).....	118
Confesión (1930) .....	119
¡ Yira ! Yira ! (1930).....	120
Cambalache (1934) .....	121
Uno (1943).....	122
Sin palabras (1945) .....	123
El choclo (1947).....	124
Cafetín de Buenos Aires (1948).....	125
<b>Homero Manzi (1907-1951).....</b>	<b>126</b>
Milonga sentimental (1931).....	127
El pescante (1934).....	128
Milonga triste (1936) .....	129
Malena (1942).....	130
Barrio de tango (1942).....	131
Tu pálida voz (1943).....	132
Fuimos (1945).....	133
Sur (1947) .....	134
Che, bandoneón (1948).....	135
Desde el alma (1948) .....	136
Romance de barrio (1948) .....	137
<b>Homero Expósito (1918-1987).....</b>	<b>139</b>
Al compás del corazón (Late un corazón) (1942).....	140

Pedacito de cielo (1942).....	141
Farol (1943) .....	142
Percal (1943).....	143
Naranja en flor (1944) .....	144
Yuyo verde (1944).....	145
Cafetín (1946).....	146
Flor de lino (1947) .....	147
<b>Tangos littéraires et modernes.....</b>	<b>148</b>
Gricel (1942).....	149
El arriero va (1944).....	150
Adiós Nonino (1960) .....	151
Alguien le dice al tango (enregistré en 1965) .....	152
Un mundo nuevo (1965).....	153
Balada para mi muerte (1968).....	154
Balada para un loco (1969).....	155
Medianoche aquí (enregistré en 1980).....	156
Lo que me gusta (1994) .....	157
Llama oscura (enregistré en 1997).....	158
Pompeya no olvida (1998).....	159
Boedo ayer y hoy (enregistré en 1999).....	160
¿Quién iba a decir? (1999).....	161
Tango negro (1999).....	162
Chacacera de cartón (2002) .....	163
<b>Indications bibliographiques .....</b>	<b>164</b>

## **Des origines jusqu'à Angel Villoldo**

### **Dame la lata<sup>5</sup> (vers 1885)**

Paroles et musique de Juan Pérez

Que vida más arrastrada  
la del pobre canfinflero,  
el lunes cobra las latas,  
el martes anda fulero.

Dame la lata que has escondido,  
Que te pensás, bagayo,  
que yo soy filo?  
Dame la lata  
y a laburar!  
Si no la linda biaba  
te vas a ligar.

### **Donne-moi le jeton**

Traduction de Fabrice Hatem

Quelle vie épuisante  
Celle du pauvre maquereau  
Le lundi, il relève les compteurs  
Et le mardi, il est fauché.

Donne-moi le jeton que t'as caché,  
Qu'est-ce que tu crois, voleuse,  
Que j'suis un cave ?  
Donne-moi le jeton  
Et au boulot !  
Sinon la jolie raclée  
Tu vas te la prendre.

---

<sup>5</sup> Jeton donné par le client à la prostituée en échange de sa prestation, et qui lui permettait ensuite de récupérer une partie du montant payé auprès du tenancier de l'établissement.

## El entrerriano (1897)

Paroles de A Semino et S. Rotondaria  
Musique de Rosendo Mendizábal

Tú el entrerriano un criollazo  
De nobleza e hidalguía  
Que captó la simpatía  
De todo el que lo trató.  
Por que siempre demostró  
Ser hombre sincero y fiel  
Y como macho de Ley  
La muchachita lo apreció.

Como varón se comportó  
Su pecho noble supo exponer  
Para el débil defender  
Y así librarlo del mal.  
Pero una noche sombría  
Que fue, ¡ay!, su desventura,  
En su alma la amargura  
Echó su manto fatal  
Por haber sido tan leal  
Halló su cruel perdición...!  
El enterriano lloró  
Su triste desilusión.

Una noche en un callejón  
Al amigo más fiel vió caer,  
Bajo el puñal de un matón  
Que de traición le hirió cruel  
Y vibrante de indignación  
El criollazo atropelló  
Y en la faz del matón  
Un barbijo marcó.

Y al correr de los años  
Libertao e' la cadenas  
Con el peso de su pena,  
Pa'l viejo barrio volvió,  
Y amargado lagrimeó  
Al hallarse sin abrigo,  
Y hasta aquel... el más amigo,  
El amparo le negó.

## L'homme d'Entre-Rios

Traduction de Fabrice Hatem

Toi l'homme d'Entre-Rios, un vrai Argentin  
Noble hidalgo  
Qui attire la sympathie  
De tous ceux qui le rencontrent.  
Parce que tu fus toujours  
Sincère et fidèle  
Un homme vrai de vrai  
Aimé par les femmes.

Il s'est comporté en vrai homme  
En sachant risquer sa peau  
Pour défendre le faible  
Et le sauver ainsi du mal.  
Mais par une sombre nuit  
Qui fut, malheur ! Sa perte  
En son âme l'amertume  
Etendit son voile fatal  
Pour avoir été si loyal  
Il trouva une perte cruelle... !  
Et l'homme d'Entre-Rios pleura  
Sa triste désillusion.

Une nuit dans une ruelle  
Il vit tomber son ami fidèle  
Sous le coup de poignard d'un assassin  
Qui cruellement le blessa en traître  
Et vibrant d'indignation  
Il se précipita  
Et sur le visage de l'assassin  
Il colla une boutonnière.

Et bien des années plus tard  
Libéré de ses chaînes  
Avec le poids de sa peine  
Il revint vers son vieux quartier,  
Et il peura amèrement  
De se voir sans abri,  
Car même... son meilleur ami  
Lui refusa un abri.

## Don Juan (1898)

Paroles de Ricardo J. Podestá  
Musique de Ernesto Ponzio

En el tango soy tan taura  
que, cuando hago un doble corte,  
corre la voz por el norte  
si es que me encuentro en el sud,  
y pa'bailar la Yuyeta<sup>6</sup>  
si es que me visto a la moda,  
la gente me dice toda:  
"Dios le de, Dios le de vida y salud".

Calá, che, calá;  
siga el piano, che;  
dese cuenta usted  
y después dirá  
si con este taita  
podrán por el norte...  
calá, che, que corte!  
calá, che, calá!

No hay teatro que no conozca  
pues hasta soy medio artista  
y luego tengo una vista  
que hasta dicen que soy luz,  
y la forma de mi cuerpo,  
arreglada a mi vestido,  
me hace mozo muy querido,  
lo juro, lo juro por esta cruz.

Yo soy el taita del barrio...  
preguntásele a cualquiera...  
No es esta la vez primera  
en que me han de conocer...  
Yo vivo por San Cristóbal;  
me llaman Don Juan Cabello.  
Anóteselo en el cuello  
y ahí va, ahí va, así me quieren ver.

## Don Juan

Traduction de Fabrice Hatem

Au tango je suis si balaize  
Que quand je fais un double corte  
On en parle déjà dans le nord  
Alors que je suis dans le sud,  
Et pour danser la Yuyeta  
Si en plus je m'habille à la mode  
Tout le monde me dit :  
« Bravo, Dieu soit loué, Dieu vous garde ».

Mire ça, eh, mire ça....  
Allez, vas-y, le piano ;  
Rendez-vous compte vous-même  
Et ensuite vous direz  
Si ceux des quartiers nord  
Sont capables de faire aussi bien..  
Eh, mire ce corte !  
Mire ça, eh, mire ça !

Tous les théâtres me connaissent  
Parce que je suis un peu artiste  
Et j'ai un tel regard  
Qu'on dit que c'est de la lumière  
Et la forme de mon corps  
Ajustée à mon habit,  
Fait de moi le gars le plus aimé,  
Je le jure, je le jure sur cette croix.

Le suis le meilleur gars du quartier...  
Demandez-le à tout le monde...  
Ce n'est pas la dernière fois  
Que vous entendrez parler de moi...  
Je vis vers San Cristobal  
Je m'appelle Don Juan Cabello  
Mettez-vous bien ça dans le crâne  
Et j'y vais à fond, c'est ainsi qu'on m'aime.

---

<sup>6</sup> Danse populaire de l'époque (NdT).

### **Bartolo tenía una flauta (1900)**

Paroles anonymes  
Musique de Francisco A. Hargreaves

Bartolo tenía una flauta  
con un aujerito solo,  
y su mamá le decía:  
Dejá la flauta, Bartolo !

Bartolo quería casarse  
para gozar de mil placeres.  
Y entre quinientas mujeres  
ninguna buena encontró.

Pues siendo muy exigente  
no halló mujer a su gusto,  
y por evitar disgustos  
solterito se quedó...

### **Bartolo avait une flûte**

Traduction de Fabrice Hatem

Bartolo avait une flûte  
Avec une seul peti trou  
Et sa maman lui disait :  
Laisse la flûte, Bartolo !

Bartolo voulait se marier  
Pour jouir de mille plaisirs  
Mais entre cinq cents femmes  
Aucune de bien ne rencontra.

Alors, comme il était très exigeant  
Il ne trouva pas de femme à son goût,  
Et, pour éviter les déplaisirs,  
Il resta vieux garçon...

### El porteño (1903)

Paroles et musiques de Ángel Gregorio Villoldo

Soy hijo de Buenos Aires  
por apodo "el porteño"  
el criollo más compadrito  
que en esta tierra nació.  
Cuando un tango en la vihuela  
rasguea algún compañero  
no hay nadie en el mundo entero  
que baile mejor que yo.

No hay ninguno que me iguale  
para enamorar mujeres,  
puro hablar de pareceres,  
puro filo y nada más.  
Y al hacerle la encarada  
la fileo de cuerpo entero  
asegurando el puchero  
con el viento que dará.

Soy el terror del malevaje  
cuando en un baile me meto,  
porque a ninguno respeto  
de los que hay en la reunión.  
Y si alguno se retoba  
queriendo meterse a guapo  
yo le encajo un castañazo  
y a buscar quien lo engendró.

Cuando el viento ya escasea  
le formo un cuento a mi china  
que es la paica más ladina  
que pisó el barrio del sur.  
Y como caído del cielo  
entra el níquel al bolsillo  
y al compás de un organillo  
bailo el tango a su salud.

### Le petit portègne

Traduction de Fabrice Hatem

Je suis fils de Buenos Aires  
Mon surnom est le p'tit portègne  
Le local le plus classe  
Qui naquit dans ce coin.  
Quand une guitare joue un tango  
Qu'un copain plaque des accords  
Il n'y a personne dans le monde entier  
Qui danse mieux que moi.

Il n'y en a aucun qui m'égale  
Pour séduire les nanas,  
C'est que des histoires que j'raconte,  
Du pur baratin, rien de plus.  
En lui faisant la mine aimable  
Je l'embobine à mort  
Pour assurer la boustifaille  
Avec le pognon qu'elle donnera.

Je suis la terreur des voyous  
Et quand j'arrive dans un bal,  
Je ne m'incline devant personne  
Parmi ceux qui sont dans le coin.  
Et si y en a un qui s'rebiffe  
En essayant de faire le malin  
Je lui fous un pain dans la gueule  
Pour qu'y retourne chez sa maman.

Quand le pognon se fait un peu rare  
J'vais baratiner ma copine  
Qu'est la nana la plus débrouillarde  
Qu'on ait vu dans le quartier sud.  
Et alors commencent à tomber du ciel  
Dans mon portefeuille les biftons  
Et au rythme d'un organito  
Je danse le tango à sa santé.

## La morocha (1905)

Paroles de Ángel Gregorio Villoldo  
Musique de Enrique Saborido

Yo soy la Morocha  
la más agraciada,  
la más renombrada  
de esta plobación.  
Soy la que al paisano  
muy de madrugada  
brinda un cimarrón.

Yo con dulce acento,  
junto a mi ranchito,  
canto un estilito  
con tierna pasión,  
mientras que mi dueño  
sale al trotecito  
en su remolón.

Soy la morocha argentina,  
la que no siente pesares,  
y alegre pasa la vida  
con sus cantares.  
Soy la gentil compañera  
del noble gaucho porteño  
la que conserva el cariño  
para su dueño.

Yo soy la morocha  
de mirar ardiente,  
la que su alma siente  
el fuego de amor.  
Soy la que al criollito  
mas noble y valiente  
ama con ardor.

En mi amado rancho,  
bajo la enramada  
en noche plateada,  
con dulce emoción  
le canto al pampero,  
a mi patria amada  
y a mi fiel amor.

## La brunette

Traduction de Fabrice Hatem

Je suis la brunette  
La plus gracieuse  
La plus renommée  
De ce village  
Je suis celle qui au paysan  
Bien tôt le matin  
Porte un maté amer.

Moi, avec une douce voix,  
Près de ma petite ferme,  
Je chante une chanson  
Avec une tendre passion,  
Pendant que mon maître  
Sort au petit trot  
Avec son cheval.

Je suis la brunette argentine  
Celle qui ne sent pas les chagrins  
Et qui joyeuse berce sa vie  
Avec ses chansons.  
Je suis la gentille compagne  
Du noble gaucho portègne  
Celle qui conserve son amour  
Pour son maître.

Je suis la brunette  
Au regard ardent,  
Celle qui sent dans son âme  
Le feu de l'amour.  
Je suis celle que l'Argentin  
Le plus noble et le plus vaillant  
Aime avec ardeur.

Dans ma ferme aimée  
Sous les branchages  
Dans la nuit d'argent  
Avec une douce émotion  
Je chante pour le vent de la pampa,  
Pour ma patrie aimée  
Et pour mon amoureux fidèle.

## ¡Cuidado con los cincuenta ! (1906)

Paroles et musique de Ángel G. Villoldo

Una ordenanza sobre la moral  
decretó la dirección policial  
y por la que el hombre se debe abstener  
decir palabras dulces a una mujer.  
Cuando una hermosa veamos venir  
ni un piropo<sup>7</sup> le podemos decir  
y no habrá más que mirarla y callar  
si apreciamos la libertad.  
Caray!... No sé  
por qué prohibir al hombre  
que le diga un piropo a una mujer!  
Chiton!... No hablar,  
porque al que se propase  
cincuenta le harán pagar!

Yo cuando vea cualquiera mujer  
una guiñada tan solo le haré.

Y con cuidado,  
que si se da cuenta,  
ay! de los cincuenta  
no me salvaré.

Por la ordenanza tan original  
un percance le pasó a don Pascual:  
anoche, al ver una señora gíilí,  
le dijo: Adios, lucero, divina hurí.  
Al escucharlo se le sulfuró  
y una bofetada al pobre le dió  
y lo llevo al gallo policial...

Por ofender a la moral.  
Caray!... No sé  
por qué prohibir al hombre  
que le diga un piropo a una mujer!...  
No hablar!... Chiton,  
porque puede costarles  
cincuenta de la nación!

Mucho cuidado se debe tener  
al encontrarse frente a una mujer.

Yo, por mi parte,  
cuando alguna vea,  
por linda que sea  
nada le diré.

## Attention aux cinquante

Traduction de Fabrice Hatem

Une ordonnance sur la morale  
Décret de police municipale  
Interdit désormais à l'homme  
De dire des mots doux à une femme.  
Quand nous voyons venir une jolie  
Les piropos c'est bien fini  
On peut juste mater et la boucler  
Si on apprécie la liberté.  
Ben alors... ! Je ne sais  
Pourquoi interdire à l'homme  
De dire un compliment à une femme !  
Fais gaffe !... Faut pas parler,  
Parce que si ça se sait  
Cinquante jetons on te fera payer !

Et moi, quand je verrai une femme,  
Je lui ferai juste un clin d'œil.

Et encore, avec prudence,  
Parce que si on s'en rend compte  
Oh ! La La ! Aux cinquante  
Je ne pourrai échapper.

Cette ordonnance si originale  
A fait bien des ennuis à Don Pascual :  
Hier soir en voyant une jolie femme,  
Il lui a dit : « Bonjour, divine Hourí ».  
En l'entendant, elle a explosé  
Et lui a donné une claque bien sonnée  
Puis l'a livré aux policiers...

Parce que la morale était offensée.  
Ben alors !... Je ne sais  
Pourquoi interdire à l'homme  
De dire des compliments à une femme !...  
Ne parle pas !... Fais attention,  
Parce que ça pourrait te coûter  
Dans les cinquante biftons !

Il faut vraiment faire gaffe  
Quand on rencontre une femme.

Moi, pour ma part  
Quand j'en verrai une,  
Même si elle est très belle,  
Je ne lui dirai rien.

---

<sup>7</sup> Compliment ou joli mot dit par un homme à une femme.

## **Pascual Contursi (1888-1932)**

## El motivo (1914)

Musique de Juan Carlos Cobián  
Paroles de Pascual Contursi

Mina que fue en otros tiempos  
la más papa milonguera,  
y en esas noches tangueras  
fue la reina del festín...  
Hoy no tiene pa' ponerse  
ni zapatos, ni vestidos;  
anda enferma y el amigo  
no aportó para el bulín.

Ya no tienen sus ojos  
esos fuertes resplandores,  
y en su cara los colores  
se le ven palidecer...  
Está enferma, sufre y llora  
y manya con sentimiento,  
de que así, enferma y sin vento,  
más nadie la va a querer...

Pobre paica que ha tenido  
a la gente rechiflada  
y supo con la mirada  
conquistar una pasión...  
Hoy no tiene quien se arrime  
por cariño a su catrera  
¡ Pobre paica arrabalera  
que quedó sin corazón !

Y cuando de los bandoneones  
se oyen las notas de un tango,  
pobre florcita de fango  
siente tu alma vibrar...  
las nostalgias de otros tiempos,  
de placeres y de amores...  
!Hoy sólo son sinsabores  
que la invitan a llorar !

## Le refrain

Traduction de Fabrice Hatem

Cette fille qui fut en d'autres temps  
La plus chouette milonguera,  
Et qui dans ces nuits tangueras  
Fut la reine du festin...  
Aujourd'hui elle n'a pour s'habiller  
Ni chaussures ni vêtements ;  
Elle est malade, et son bonhomme  
Ne se pointe plus dans sa chambrette.

Ses yeux n'ont plus  
Ces miroitements superbes,  
Et dans sa figure les couleurs  
Sont déjà en train de pâlir...  
Elle est malade, elle souffre et pleure  
Et elle sait bien, au fond,  
Que comme ça, malade et fauchée,  
Plus personne ne va l'aimer...

Pauvre gonzesse qui a tenu  
Les gens ensorcellés  
Et qui a su par un regard  
Déclencher une passion...  
Aujourd'hui y'a plus personne qui se glisse  
Avec tendresse à ces côtés.  
Pauvre gonzesse du faubourg  
Qui est restée sans amour !

Et quand jouent les bandonéons  
Qu'on entend les notes d'un tango  
Pauvre petite fleur de fange  
Elle sent dans son âme vibrer  
La nostalgie d'autres temps,  
De plaisirs et d'amour...  
Aujourd'hui c'est seulement l'amertume  
Qui lui donne envie de pleurer !

## La cumparsita (1917)

Paroles de Pascual Contursi  
Musique de Matos Rodríguez

Si supieras  
que aún, dentro de mi alma  
conservo aquel cariño  
que tuve para ti...  
Quién sabe, si supieras  
que nunca te he olvidado,  
volviendo a tu pasado  
te acordarás de mí.

Los amigos ya no vienen  
ni siquiera a visitarme...  
Nadie quiere consolarme  
en mi aflicción...  
Desde el día que te fuiste  
siento angustias en mi pecho...  
Decí, percanta ¿ Qué has hecho  
de mi pobre corazón ?

Sin embargo,  
yo siempre te recuerdo  
con el cariño santo  
que tuve para ti,  
y estás dentro de mi alma,  
pedazo de mi vida...  
Sos la ilusión perdida  
que nunca olvidaré.

Al cotorro abandonado  
ya ni el sol de la mañana  
asoma por la ventana,  
como cuando estabas vos.  
Y aquel perrito compañero  
que por tu ausencia no comía  
al verme solo, el otro día,  
también me dejó.

## La petite fanfare

Traduction de Fabrice Hatem

Si tu savais  
Que, dans mon âme,  
Je conserve toujours cette tendresse  
Que j'éprouvais pour toi  
Qui sais, si tu savais  
Que jamais je ne t'ai oubliée,  
Revenant à ton passé,  
Tu te souviendrais de moi.

Les amis ne viennent  
Même plus me rendre visite  
Personne ne veut me consoler  
Dans mon désespoir...  
Depuis le jour où tu es partie,  
Je sens l'angoisse dans ma poitrine...  
Dis-moi, petite... Qu'as-tu fait  
De mon pauvre cœur ?

Et cependant,  
Je garde toujours ton souvenir,  
Avec cette sainte tendresse  
Que j'éprouvais pour toi.  
Tu es partout dans mon âme,  
Comme une partie de ma vie..  
Tu es l'illusion perdue  
Que je n'oublierai jamais.

Dans ma chambrette abandonnée  
Le soleil du matin  
Ne rentre plus par la fenêtre,  
Comme quand tu étais là.  
Et ce petit chien, notre compagnon,  
Qui depuis ton départ ne mangeait plus,  
En me voyant seul, l'autre jour,  
Il est parti lui aussi.

## Mi noche triste (1917)

Paroles de Pascual Contursi  
Musique de Samuel Castriota

Percanta que me amuraste  
en lo mejor de mi vida  
dejándome el alma herida  
y espina en el corazón.  
Sabendo que te quería,  
que vos eras mi alegría  
y mi sueño abrazador  
y para mi ya no hay consuelo  
y por eso me encurdelo  
pa' olvidarme de tu amor.

De noche cuando me acuesto  
no puedo cerrar la puerta  
porque dejándola abierta  
me hago ilusión que volvés.  
Siempre llevo bizcochitos  
para tomar con matecitos  
como si tu estuvieras vos  
y si vieras la catrera  
cómo se pone Cabrera  
cuando no nos ve a los dos.

Cuando voy a mi cotorro  
lo veo desarreglado,  
todo triste y abandonado,  
me dan ganas de llorar  
me detengo largo rato  
campaneando tu retrato  
pa' poderme consolar.

Ya no hay en el bulín  
aquellos lindos frasquitos  
adornados con moñitos  
todos de un mismo color,  
y el espejo esta empañado,  
si parece que ha llorado  
por la ausencia de tu amor.

La guitarra en el ropero  
todavía está colgada  
nadie en ella canta nada  
ni hace sus cuerdas vibrar  
y la lámpara del cuarto  
también tu ausencia ha sentido  
porque su luz no ha querido  
mi noche triste alumbrar.

## Ma triste nuit

Traduction de Fabrice Hatem

Toi la même qui m'as abandonné  
Dans le meilleur de ma vie  
En me laissant l'âme blessée  
Et des épines dans le cœur.  
Tu savais bien que je t'aimais  
Que tu étais toute ma joie,  
Et mon rêve caressant.  
Pour moi il n'y a pas de consolation  
Et pour cela je me bourre la gueule  
Pour t'oublier, mon amour.

La nuit quant je me couche  
Je ne peux fermer la porte  
Parce qu'en la laissant ouverte  
Ça me donne l'illusion que tu vas revenir.  
Je mets toujours des petits gâteaux  
Pour prendre avec le maté  
Comme si tu étais encore là  
Et si tu voyais le plumard  
Comme il a l'air furieux  
De ne pas nous voir ensemble.

Quand je vais à ma chambrette  
Elle a l'air si en désordre  
Si triste et abandonnée  
Et ça me donne envie de pleurer  
Je reste de longues heures  
À contempler ton portrait  
Pour pouvoir me consoler.

Il n'y a plus dans la chambre  
Ces jolies petites frusques  
Nouées avec des rubans  
Tous de la même couleur,  
Et le miroir il est tout embué,  
Et il a l'air d'avoir pleuré  
Parce que ton amour est parti.

La guitare dans l'armoire  
Est encore suspendue  
Mais personne ne chante avec elle  
En faisant vibrer ses cordes  
Et la lampe de la chambre  
A aussi senti ton absence :  
Elle n'a pas voulu éclairer  
Ma triste nuit de sa lumière.

### **Bandoneón arrabalero (1926)**

Paroles de Pascual Contursi  
Musique de Juan Bautista Deambrogio

Bandoneón arrabalero,  
viejo fuelle desinflado,  
te encontré como a un pebete  
que la madre abandonó  
en la puerta de un convento  
sin revoque en las paredes,  
a la luz de un farolito  
que de noche te alumbró.

Bandoneón,  
porque ves que estoy triste  
y cantar ya no puedo,  
vos sabés  
que yo llevo en el alma  
marcao un dolor.

Te llevé a mi pieza,  
te acuné en mi pecho frío,  
yo también abandonado  
me encontraba en el bulín;  
has querido consolarme  
con tu voz enronquecida  
y tus notas doloridas  
aumentó mi berretín.

### **Bandoneón du faubourg**

Traduction de Fabrice Hatem

Bandoneón du faubourg,  
Vieux soufflet dégonflé,  
Je te rencontraï comme un enfant  
Qu'aurait abandonné sa mère  
Devant la porte d'un conventillo  
Qui avait les murs tout décrépîs.  
A la lumière d'une petite lanterne  
Qui t'éclairait cette nuit-là.

Bandoneón,  
Parce que tu vois que je suis triste  
Et que je ne peux chanter,  
Tu sais  
Que je porte dans mon âme  
La marque d'une douleur.

Je t'emmenais chez moi,  
Te pressais sur ma poitrine froide,  
Moi aussi dans ma chambrette,  
Je me trouvais abandonné,  
Tu as voulu me consoler,  
Avec ta voix au son rauque  
Et tes notes douloureuses  
Ont ajouté à mon chagrin.

## **Celedonio Flores (1896-1947)**

## Margot (1919)

Paroles de Celedonio Flores  
Musique de Carlos Gardel et de José Razzano

Se te embroca desde lejos, pelandruna abacanada,  
que naciste en la mugre de un convento de arrabal,  
porque hay algo que te vende, yo no sé si es la mirada,  
la manera de sentarte, de mirar, de estar parada,  
o ese cuerpo acostumbrado a las pilchas de percal.

Ese cuerpo que hoy te marca los compases tentadores  
del canyengue de algún tango en los brazos de algún gil,  
mientras triunfa tu silueta y tu traje de colores  
entre risas y piropos de muchachos seguidores,  
entre el humo de los puros y el champán de Armenonvil.

Son macanas, no fue un guapo haragán ni prepotente,  
ni un cafishio veterano el que al vicio te largó.  
vos rodaste por tu culpa y no fue inocentemente:  
¡berretines de bacana que tenías en la mente,  
desde el día que un magnate cajetilla te afiló !

Yo me acuerdo : no tenías casi nada que ponerte;  
Hoy usás ajuar de seda con rosita rococó...  
¡Me revienta tu presencia, pagaría por no verte !  
Si hasta el nombre te has cambiando  
[como ha cambiando tu suerte :  
ya no sos mi Margarita...;ahora te llaman Margot !

Ahora vas con los otarios a pasarla de bacana  
a un lujoso reservado del Petit o del Julien,  
y tu vieja, pobre vieja, lava toda la semana  
pa' poder parar la olla con pobreza franciscana  
en el triste conventillo alumbrado a querosén.

## Margot

Traduction de Fabrice Hatem

On le sent de très loin, fille de rien qu'a d'la thune  
Qu't'es née dans la misère d'un garni de la zone,  
Y'a que'qu'chose qui te trahit, peut-être le regard,  
La manière de t'asseoir, de parler, de marcher,  
Ou ce corps habitué aux fringues à quatre sous.

Ce beau corps qui ondoie au rythme tentateur  
D'un tango cayengue aux bras d'un imbécile  
Tandis que ta dégaîne et tes jolis habits,  
Attirent les compliments des mecs qui te courtisent  
Entre cigares et champagne, à l'Armenonville.

Ce ne fut pas un voyou flémard et prétentieux  
Ou un souteneur d'expérience qui t'ont conduite au vice ;  
Tu y es venue toute seule, sans aucune innocence ;  
Tous ces rêves de pognon te passaient par la tête  
Depuis qu'un friqué bien sapé t'avait draguée !

Je me souviens : tu n'avais rien à te mettre ;  
Et t'as des fringues en soie avec des roses brodées ...  
Ta présence me dégoûte, j'paierais pour ne pas t'voir !  
Même ton nom a changé

[comme a changé ton destin :  
T'étais ma Margarita... Ils t'appellent maintenant Margot !

Tu fais la fête avec des idiots pleins aux as  
Dans les cabinets réservés du Julien ou du Petit ;  
Et ta mère, pauvre vieille, lave toute la semaine  
Pour pouvoir bouffer, dans la pauvreté franciscaine  
D'un conventillo éclairé au kérosène.

## La mariposa (1921)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de Pedro Maffia

No es que esté arrepentido  
de haberte querido tanto,  
lo que me apena es tu olvido  
y tu traición  
me sume en amargo llanto;  
si vieras, estoy tan triste  
que canto por no llorar;  
si para tu bien te fuiste,  
para tu bien  
yo te debo perdonar!

Aquella tarde que yo te vi  
tu estampa me gustó,  
pebeta de arrabal,  
y sin saber por que te seguí  
y el corazón te di  
y fue tan solo por mi mal.  
Mira si fue sincero mi querer  
que nunca imaginé  
la hiel de tu traición.  
Que solo y triste me quedé  
sin amor y sin fé  
y derrotado el corazón.

Después de libar traidora  
en el rosal de mi amor  
te marchás engañadora  
para buscar  
el encanto de otra flor;  
y buscando la más pura,  
la más linda de color,  
la ciegas con tu hermosura  
para después  
engañarla con tu amor.

Ten cuidado, mariposa,  
de los sentidos amores,  
no te cieguen los fulgores  
de alguna falsa pasión,  
porque entonces pagarás  
toda tu maldad,  
toda tu traición.

## Le papillon

Traduction de Fabrice Hatem

Ce n'est pas que je me repente  
De t'avoir tant aimé,  
Ce qui m'attriste, c'est ton oubli  
Et ta trahison  
Me plonge dans des pleurs amers  
Si tu voyais ! Je suis si triste  
Que je chante pour ne pas pleurer  
Si tu es partie pour ton bien,  
Pour ton bien  
Je dois te pardonner.

Dès le soir où je t'aperçus,  
Ta silhouette m'a plu,  
Jolie fille du faubourg  
Et sans raison je t'ai suivie,  
En te donnant mon coeur:  
Ce ne fut que pour mon malheur.  
Tu sais comme mon amour fut sincère !!!  
Aurais-je imaginé  
La froideur de ta trahison  
Je reste si seul et si triste  
Sans amour, sans espoir,  
Avec le cœur en déroute.

Après avoir bu, traîtresse,  
Dans le pistil de mon amour  
Tu es partie, trompeuse,  
Pour chercher  
Le parfum d'une autre fleur  
Et cherchant la plus pure,  
La plus belle de couleur,  
Tu l'aveugles avec ta beauté  
Pour ensuite  
La tromper avec ton amour.

Mais fais attention, papillon !!!  
Et méfie-toi des sentiments amoureux  
Prends garde que ne t'aveuglent  
Les reflets d'une fausse passion  
Parce qu'alors tu payeras  
Toute ta trahison  
Et ta méchanceté !!!

## El bulín de la calle Ayacucho (1923)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de Luis Servidio

El bulín de la calle Ayacucho  
que en mis tiempos de rana alquilaba,  
el bulín que la barra buscaba  
para caer por la noche a timbear...  
el bulín donde tantos muchachos  
en su racha de vida fulera  
encontraron marroco y catrera,  
rechiflado parece llorar...

El primus<sup>8</sup> no me fallaba  
con su carga de agua ardiente  
y habiendo agua caliente  
el mate era allí señor;  
no faltaba la guitarra  
bien encordada y lustrosa,  
ni el bacán de voz gangosa  
con berretín de cantor.

Cotorrito mistongo, tirado  
en el fondo de aquel conventillo,  
sin alfombras, sin lujo y sin brillo;  
cuántos días felices pasé  
al calor del querer de una piba  
que fue mía, mimosa y sincera,  
y una noche de invierno y fulera  
en un vuelo, hacia el cielo se fue.

Cada cosa era un recuerdo  
que la vida me amargaba;  
por eso me la pasaba  
cabrero, rante y tristón.  
Los muchachos se cortaron  
al verme tan afligido,  
y yo me quedé en el nido  
empollando mi aflicción.

El bulín de la calle Ayacucho  
ha quedado mistongo y fulero,  
ya no se oye al cantor milonguero  
engrupido su musa entonar;  
y en el primus no bulle la pava  
que a la barra contenta reunía,  
y el bacán de la rante alegría  
está seco de tanto llorar.

## La chambrette de la rue Ayacucho

Traduction de Fabrice Hatem

La chambrette de la rue Ayacucho,  
Que je louais dans mes temps heureux,  
La chambrette où venaient les copains  
Pour jouer aux cartes toute la nuit...  
La chambrette ou tant de p'tits gars  
Quand y étaient dans la déveine  
Trouvaient du pain et un plumard,  
Est toute triste et semble pleurer...

Le poêle « primus » était là  
Avec sa provision d'alcool  
Il nous faisait de l'eau chaude  
Pour boire le maté, oui monsieur...  
Il y avait aussi la guitare  
Bien accordée et brillante  
Et un bourge qui parlait du nez  
Et rêvait d'être chanteur.

Chambrette pauvre, retirée  
Au fond de ce conventillo  
Sans tapis, sans luxe, sans faste  
Combien de jours heureux j'ai passé  
Auprès du tendre amour d'une fille  
Qui fut mienne, douce et sincère  
Et qui une sale nuit d'hiver  
S'en fut au ciel d'un seul coup d'aile.

Chaque chose fut un souvenir  
Qui me rendit la vie amère ;  
Et pour cela je devins  
Triste, aigri et coléreux.  
Tous les copains s'en allèrent  
En me voyant si affligé,  
Et je restais seul dans le nid  
A couvrir ma tristesse.

La chambrette de la rue Ayacucho  
Est devenu misérable et triste,  
On n'entend plus le chanteur de tango  
Se monter la tête en taquinant la muse  
Et sur le poêle il n'y a plus de bouilloire  
Pour attirer toute la bande,  
Et celui qui était riche de son bonheur  
N'a plus assez de larmes pour pleurer.

---

<sup>8</sup> Marque de poêle typique des quartier populaires de Buenos Aires dans les années 1920.

## Mano a mano (1923)

Paroles de Celedonio Flores.  
Musique de Carlos Gardel et de José Razzano.

Rechiflao en mi tristeza, hoy te evoco y veo que has sido  
en mi pobre vida paria sólo una buena mujer ;  
tu presencia de bacana puso calor en mi nido,  
fuiste buena, consecvente, y yo sé que me has querido  
como no quisiste a nadie, como no podrás querer.

Se dio el juego de remanye, cuando vos, pobre percanta,  
gambeteabas la pobreza en la casa de pensión ;  
hoy sos toda una bacana, la vida te ríe y canta ;  
los morlacos del otario los tirás a la marchanta  
como juega el gato maula con el mísero ratón.

Hoy tenés el mate lleno de infelices ilusiones,  
te engrupieron los otarios, las amigas, el gavión;  
la milonga entre magnates con sus locas tentaciones  
donde triunfan y claudican milongueras pretensiones  
se te ha entrado muy adentro en el pobre corazón.

Nada debo agradecerte, mano a mano hemos quedado,  
no me importa lo que has hecho, lo que hacés, ni lo que harás  
los favores recibidos creo habértelos pagado  
y si alguna deuda chica sin querer se me ha olvidado,  
en la cuenta del otario que tenés se la cargás.

Mientras tanto, que tus triunfos, pobres triunfos pasajeros,  
sean una larfa fila de riquezas y placer ;  
que el bacán que te acamala tenga pesos duraderos,  
que te abrás de las paradas con cafishios milongueros,  
y que digan los muchachos : " Es una buena mujer " .

Y mañana, cuando seas descolado mueble viejo  
y no tengas esperanzas en el pobre corazón;  
si precisás una ayuda, si te hace falta un consejo,  
acordate de este amigo que ha de jugarse el pellejo  
p'ayudarte en lo que pueda cuando llegue la ocasión.

## Nous sommes quitte

Traduction de Fabrice Hatem

Perdu au fond de ma tristesse, je pense à toi et me dis  
Que dans ma sale vie de paria, une seule femme m'a aidé.  
Ta présence protectrice donna sa chaleur à mon nid  
Tu fus bonne, tendre, fidèle, et je sais que tu m'as chéri  
Comme tu n'as aimé personne, comme tu n'aimeras plus jamais.

T'as peut-être pas oublié l'temps ou tu n'étais qu'une midinette  
Comptant trois sous pour faire un franc dans ta petite chambre meublée.  
Maintenant la vie te sourit, t'es devenue cocotte et coquette  
A ton gros friqué amoureux tu sais soutirer les pépettes  
Comme le chat rusé qui s'amuse avec son pauvre rat traqué.

Aujourd'hui ta coupe est pleine de malheureuses illusions  
Les copines et les loulous ont bien monté ta jolie tête  
Les milongas chez les richards avec leurs folles tentations  
Où triomphant et vacillent les tangos de la prétention  
Ont envahi ton pauvre cœur des relents de leur triste fête.

Et maintenant nous sommes quitte, je n'ai pas à te remercier  
Peu m'importe ce que tu fis ou ce que tu feras demain  
Les faveurs accordées par toi, je les ai chèrement payées  
Mais s'il me restait, par mégarde, une petite dette oubliée  
Ajoute-la donc sur le compte du gros corniaud qui t'entretient.

Je souhaite que tous tes triomphes, pauvres triomphes éphémères  
Défilent en une longue marche de plaisirs, richesses et succès  
Que le gros plein d'sous qui t'a louée ait un compte en banque bien prospère  
Que les 'p'tits gars se disent entre eux « Ca, c'est vraiment une fille super »  
Et que tu te tiennes à l'écart des macs qui rôdent dans les soirées.

Mais demain, quand tu ne s'ras plus qu'un meuble usé à la poubelle  
Que l'espoir aura disparu dans le fond de ton cœur blessé  
Si tu avais besoin d'un conseil ou voulais quérir un peu d'aide  
Rappelle-toi du vieil ami prêt à saigner ses quatre veines  
Pour t'aider comme il le pourra si l'occasion se présentait.

## Sentencia (1923)

Musique de Pedro Maffia  
Paroles de Celedonio Flores

La audiencia, de pronto  
se quedó en silencio ;  
de pie, como un roble,  
con acento claro  
hablaba el malevo :

« Yo nació, señor juez, en el suburbio,  
suburbio triste de la enorme pena,  
en el fango social donde una noche  
asentara su rancho la miseria.  
De muchacho, nomás, hurgué en el cieno  
donde van a podrirse las grandezas...  
¡Hay que ver, señor juez, cómo se vive  
para saber después cómo se pena!

Un farol en una calle tristemente desolada  
pone con la luz del foco su motivo de color.  
El cariño de mi madre, de mi viejecita adorada,  
que por santa merecía, señor juez, ser venerada,  
en la calle de mi vida fue como luz de farol.  
Y piense si aquella noche, cuando oí que aquel malvado  
escupió sobre sus canas el concepto bajo y cruel,  
hombre a hombre, sin ventaja, por el cariño cegado,  
por mi cariño de hijo, por mi cariño sagrado,  
sin pensar, loco de rabia, como a un hombre lo maté.

Olvide usted un momento sus deberes  
y deje hablar la voz de la conciencia.  
Deme después, como hombre y como hijo,  
los años de presidio que usted quiera,  
y si va a sentenciarme por las leyes,  
aquí estoy para aguantarme la sentencia...  
pero cuando oiga maldecir a su vieja,  
¡es fácil, señor juez, que se arrepienta! »

La audiencia, señores,  
se ahogaba en silencio...  
¡Llorando el malevo,  
lloraba su pena  
el alma del pueblo!

## Sentence

Traduction de Fabrice Hatem

La salle d'un coup  
Se fit silencieuse  
Debout, comme un chêne,  
Avec la voix claire  
Le voyou parla :

« Je suis né, monsieur le juge, dans le faubourg  
Faubourg triste d'une énorme peine  
Dans la lie sociale où une nuit  
Notre misère posa sa mesure  
Enfant, je fouillais dans la boue  
Où vont pourrir les objets de la grandeur,  
Il faut voir monsieur le juge comment on vit  
Pour savoir ensuite comme on souffre !

Le lampadaire dans la rue triste et désolée  
Donne la lumière avec son dessin de couleur  
La tendresse de ma mère, de ma mère adorée  
Cette sainte qui mérite d'être vénérée  
Dans la rue de ma vie fut comme cette lumière  
Et pensez, cette nuit là, quand j'appris que ce voyou  
Avait craché son insulte cruelle sur ses cheveux blancs,  
D'homme à homme, aveuglé par la colère  
Pour mon amour de fils, pour cet amour sacré,  
Sans réfléchir, fou de rage, je l'ai tué.

Oubliez un instant vos devoirs  
Et laissez parler la voix de la conscience  
Donnez-moi ensuite, comme homme et comme fils,  
Les années de prison que vous voudrez.  
Vous allez me condamner selon les lois,  
Je suis ici pour encaisser la sentence...  
Mais quand vous entendrez insulter votre mère,  
Peut-être, monsieur le juge, vous vous repentirez !...

Le public, alors,  
Se noya dans le silence...  
Et pendant que pleurait le voyou,  
Et l'âme du peuple  
Pleurait sa peine !

## Tengo miedo (1926)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de José María Aguilar

En la timba de la vida me planté con siete y medio,  
siendo la única parada de la vida que acerté,  
yo ya estaba en la pendiente de la ruina sin remedio  
pero un día dije "Planto" y ese día me planté.  
Y dejé la barra rea de la eterna caravana  
me aparté de la milonga y su rante berretín,  
con lo triste de mi noche hice una hermosa mañana:  
cementerio de mi vida convertido en un jardín.

Garsonier, carreras, timbas, copetines de vicioso  
y cariños pasajeros, besos falsos de mujer,  
todo enterré en el olvido del pasado bullicioso  
por el cariño más santo que un hombre puede tener!  
Hoy, ya ves, estoy tranquilo. Por eso es que buenamente  
te suplico que no vengas a turbar mi dulce paz,  
que me dejes con mi madre, que a su lado santamente  
edificaré otra vida ya que me siento capaz.

Te suplico que me dejes, tengo miedo de encontrarte,  
porque hay algo en mi existencia que no te puede olvidar;  
tengo miedo de tus ojos, tengo miedo de besarte,  
tengo miedo de quererte y de volver a empezar.  
Se buenita, no me busques, apartate de mi senda,  
tal vez en otro cariño encontrarás tu redención;  
vos sabés que yo no quiero que mi chamuyo te ofenda,  
es que tengo mucho miedo que me falle el corazón...

## J'ai peur

Traduction de Fabrice Hatem

Dans le jeu de la vie, je me suis arrêté sur une bonne pioche  
Et c'est la seule fois de ma vie que j'ai vu juste  
J'étais déjà sur la pente d'une ruine sans remède  
Mais un jour j'ai dit : « j'arrête » et ce jour-là je me suis arrêté.  
Et j'ai quitté la bande bohème et son éternelle caravane  
Je suis parti de la milonga et de ses sales coups de tête,  
Avec la tristesse de ma nuit j'ai fait un merveilleux matin  
J'ai converti en jardin le cimetière de ma vie.

Garconnière, turf, tripots, coupes d'alcool  
Amours d'un jour, baisers trompeurs de femme,  
J'ai tout laissé dans l'oubli d'un passé tapageur  
Pour l'amour le plus pur que puisse posséder un homme !  
Aujourd'hui, je suis tranquille et c'est pourquoi gentiment  
Je te supplie de ne pas venir troubler ma douce paix,  
Que tu me laisses avec ma mère, pour qu'à ses côtés saintement  
J'édifie cette autre vie dont je me sens capable.

Je te supplie de me laisser, j'ai peur de te rencontrer,  
Car il y a quelque chose en moi qui ne peut t'oublier ;  
J'ai peur de tes yeux, j'ai peur de ta bouche,  
J'ai peur de t'aimer et de tout recommencer.  
Sois gentille, ne me cherche pas, éloigne-toi de mon chemin  
Peut-être dans un autre amour rencontreras-tu ton bonheur  
Tu sais que je ne veux pas que mon discours t'offense,  
Mais j'ai si peur que mon cœur ne cède à nouveau...

### Musa rea (fin des années 1920)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de Gabriel Clausi

No tengo el berretín de ser un bardo,  
chamuyador letrao, ni de espamento.  
Yo escribo humildemente lo que siento  
y pa' escribir mejor, ¡lo hago en lunfardo!...  
Yo no le canto al perfumado nardo  
ni al constelao azul del firmamento.  
Yo busco en el suburbio sentimiento...  
¡Pa' cantarle a una flor...le canto al cardo!...  
Y porque embroco la emoción que emana  
del suburbio tristón, de la bacana,  
del tango candombero y cadencioso,  
surge a torrentes mi mistonga musa:  
jes que yo tengo un alma rantifusa  
bajo esta pinta de bacán lustroso!

### Muse rebelle

Traduction de Fabrice Hatem

Je n'ai pas la lubie d'être un barde,  
Un baratineur lettré, un faiseur.  
J'écris humblement mes sentiments  
Et pour mieux écrire, je le fais en lunfardo !...  
Je ne chante pas les roses parfumées  
Ni l'azur constellé du firmament.  
Je cherche dans le faubourg des sentiments...  
Pour chanter une fleur... je chante le chardon!...  
Et parce que je pige l'émotion qui émane  
Du faubourg triste, de la cocotte,  
Du tango *candombé* et cadencé,  
Ma modeste muse surgit en torrents:  
Parce que j'ai une âme *vagabonde*  
Sous cette *allure* de bourge brillant!

Traduction de Mariana Bustelo

## Viejo smocking (1930)

Musique de Guillermo Barbieri  
Paroles de Celedonio Flores

Campaneá cómo el cotorro va quedando despoblado  
todo el lujo es la catrera compadreando sin colchón,  
y mirá este pobre mozo cómo ha perdido el estado,  
amargado, pobre y flaco como perro de botón.  
Poco a poco todo ha ido de cabeza pa'l empeño  
se dio juego de pileta y hubo que echarse a nadar ;  
sólo vos te vas salvando porque pa' mi sos un sueño  
del que quiera Dios que nunca me vengán a despertar.

Viejo smocking de los tiempos  
en que yo también tallaba,  
¡Cuánta papusa garaba  
en tus solapas lloró!  
Solapas que con su brillo  
parece que encandilaban  
y que donde iba sentaban  
mi fama de gigoló.

Yo no siento la tristeza de saberme derrotado  
y no me amarga el recuerdo de mi pasado esplendor;  
no me arrepiento del viento ni los años que he tirado,  
pero lloro al verme solo, sin amigos, sin amor.  
Sin una mano que venga a llevarme a una parada,  
sin una mujer que alegre el resto de mi vivir...  
Vas a ver que un día de éstos te voy a poner de almohada  
y, tirao en la catrera, me voy a dejar morir!

Viejo smocking, cuántas veces  
la milonguera más papa  
el brillo de tu solapa  
de estuque y carmín manchó,  
y en mis desplantes de guapo  
cuántos llantos te mojaron,  
cuántos taitas envidiaron  
mi fama de gigoló.

## Vieux smoking

Traduction de Fabrice Hatem

Regarde comme la chambrette s'en va à l'abandon  
Tout le luxe est dans ce plumard qui trône sans matelas  
Et mire ce pauvre gars, comme il s'est déglingué,  
Aigri, pauvre et maigre comme un chien des rues  
Peu à peu tout est allé de travers, à vau-l'eau.  
Le navire a fait naufrage et il a fallu nager.  
Toi seul es rescapé car pour moi tu es un rêve  
Dont je prie Dieu qu'on ne vienne jamais me réveiller.

Vieux smoking de ces temps anciens  
Quand moi aussi j'étais élégant ;  
Combien de jolies filles  
Sur ton revers ont pleuré !  
Revers qui avec leur brillant  
Semblaient éclairer partout  
Et annoncer où qu'ils aillent  
Ma gloire de séducteur.

Je n'ai pas de tristesse de me savoir déchu  
Et ne suis pas amer de ma splendeur passée  
Je ne regrette ni l'argent, les années enfuies  
Mais je pleure de me voir si seul, sans amis, sans amour,  
Sans une main qui vienne me guider sur la route  
Sans une femme qui égaye le reste de ma vie...  
Tu vas voir, un jour je vais te mettre comme oreiller,  
Et, blotti dans le plumard, je vais me laisser mourir.

Vieux smoking, combien de fois  
Les plus jolies milongueras  
Ont couvert de poudre et de rouge  
Le brillant de ton revers  
Et dans mes arrogances de séducteur  
Combien de pleurs t'ont mouillé  
Combien de gars ont envié  
Ma gloire de gigolo.

## Corrientes y Esmeralda (1933)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de Francisco Pracánico

Amainaron guapos junto a tus ochavas  
cuando un cajetilla los calzó de cross  
y te dieron lustre las patotas bravas  
alla por el año...novecientos dos....

Esquina porteña, tu rante canguela  
se hace una melange de caña, gin, fitz,  
pase inglés y monte, bacará y quiniela,  
curdelas de grappa y locas de pris.

El Odeón se manda, la Real Academia,  
rebotando en tangos el viejo Pigall,  
y se juega el resto, la doliente anemia,  
que espera el tranvía para su arrabal<sup>9</sup>.

De Esmeralda al norte, del lao de Retiro,  
franchutas papusas<sup>10</sup> caen en la oración  
a ligarse un viaje, si se pone a tiro,  
gambetendo el lente que tira el botón.

En tu esquina un día, Milonguita, aquella  
papurusa criolla que Linnig mentó,  
llevando un atado de ropa plebeya  
El hombre tragedia, tal vez encontró...

Te glosa en poemas Carlos de la Púa  
y el pobre Contursi, fue tu amigo fiel...  
En tu esquina rea, cualquier cacatúa  
sueña con la pinta de Carlos Gardel.

Esquina porteña, este milonguero  
te ofrece su afecto más hondo y cordial.  
Cuando con la vida, esté cero a cero,  
te prometo el verso más rante y canero  
para hacer el tango, que te haga inmortal.

## Corrientes et Esmeralda<sup>11</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Ça les a calmés, les gars du faubourg  
De se faire boxer par un fils du coin  
Et les fières bandes t'ont rendu célèbre  
Ici vers l'année... mille neuf cent deux...

Coin de rue portègne, tes noceurs qui traînent  
Mélangent la biture avec le gin-fitz  
Jeux de dés, de cartes, loto, baccara  
Saouleries au vin, lignes de coco

Le café Odéon joue les Académies  
Tandis que des tangos rebondissent du Pigall  
Et elles tentent leur coup, ces filles aux yeux cernés  
Attendant le tramway qui mène à l'arrabal.

Depuis Esmeralda jusqu'au coin du Retiro  
Toutes ces jolies françaises semblent en train de prier  
Pour se lever une passe, avec un peu de bol,  
En s'tenant à carreau pour pas s'faire embarquer.

Sur ton trottoir, un jour, cette jolie danseuse  
Milonguita portègne dont Linnig nous parla  
En portant son panier de pauvre blanchisseuse  
Peut-être rencontra l'homme qu'il ne fallait pas

Carlos de la Púa en poèmes t'a chantée,  
Le pauvre Contursi fut ton ami fidèle...  
Sur ton trottoir rebelle, n'importe quel bênet  
Rêve qu'il a la gueule de Carlos Gardel.

Oh, coin de rue portègne, ce vieux milonguero,  
T'offre son affection très profonde et cordiale  
Et quand avec la vie, j'aurai fait match nul,  
Je te promets des vers trainailleurs et voyous  
Pour t'offrir un tango qui te rende immortelle.

<sup>9</sup> Faubourg pauvre et mal fâmé.

<sup>10</sup> Allusion au nombreuses prostituées françaises présentes à Buenos Aires dans les années 1920 et 1930.

<sup>11</sup> Remerciements à Enrique Lataillade et Mariana Bustelo

## La puñalada (1937)

Paroles de Celedonio Esteban Flores  
Musique de Pintín Castellanos

Mentan los que saben  
que un malevo  
muy de agallas  
y de fama  
bien sentada  
por el barrio  
de Palermo  
cayó un día,  
taconeando,  
prepotente,  
a un bailongo  
donde había  
puntos bravos  
pal facón.

Lo empezaron a mirar  
con un aire sobrador;  
pero el mozo, sin chistar,  
a una puerta se arrimó.

Se dejó sobrar.  
Los dejó decir.  
Y pa no pelear  
tuvo que sufrir.

Pero la pebeta  
más bonita,  
la que estaba  
más metida  
en el alma  
de los tauras,  
esa noche,  
con la vista,  
lo incitaba  
a que saliera  
a darles dique  
y a jugarse  
en un tango  
su cartel.

Se cruzó  
un gran rencor y otro rencor  
a la luz  
de un farolito a querosén  
y un puñal  
que parte en dos un corazón  
porque así  
lo quiso aquella cruel mujer.

Cuentan los que vieron  
que los guapos  
culebrearon  
con sus cueros  
y buscaron  
afanosos  
el descuido  
del contrario  
y en un claro  
de la guardia  
hundió el mozo  
de Palermo  
hasta el mango  
su facón.

## Le coup de couteau

Traduction de Fabrice Hatem

Ils disent, eux qui savent,  
Qu'un voyou  
De fière allure  
Et de gloire  
Bien assise  
Dans le quartier  
De Palermo  
Vint un jour  
Bravache,  
Orgueilleux,  
Dans un bastringue  
Où il y avait  
De fiers gars  
Avec des lames.

Y commencèrent à l'mater  
Avec un air arrogant  
Mais le gars, sans répondre,  
Se colla près d'une porte.

Il les laissa faire,  
Sans rien dire  
Pour ne pas se battre  
Il a dû souffrir.

Mais la minette  
La plus mignonne,  
Celle qui faisait  
Le plus vibrer  
Les âmes  
Des voyous  
Cette nuit-là,  
D'un regard  
L'a poussé  
A se lancer  
Leur montrer ses tripes  
Et à jouer  
Sa réputation  
Sur un tango.

Se croisèrent  
Une colère et une autre colère  
A la lumière  
D'un lampadaire à kérosène  
Avec des poignards  
Qui peuvent couper un cœur en deux  
Parce qu'ainsi  
Le voulut cette cruelle femme.

Ils disent, ceux qui l'ont vu,  
Que les gars  
Zigzagèrent  
Avec leurs corps  
Et cherchèrent  
Fébrilement  
La négligence  
De l'adversaire  
Et, profitant d'une baisse  
De la garde  
Le gars de Palermo  
Enfonça  
Jusqu'au manche  
Son poignard.

## **Les textes classiques**

## Julián (1923)

Paroles de José Luis Panizza  
Musique de Edgardo Donato

Yo tenía un amorcito  
que me dejó abandonada  
y en mis horas de tristeza  
lo recuerdo en el alma.  
Era un tigre para el tango  
y envidia del cabaret,  
pero un día, traicionero,  
tras de otra se me fué.

Por qué me dejaste,  
mi lindo Julián  
Tu nena se muere  
de pena y afán..  
En aquel cuartito  
nadie más entró  
y paso las noches  
llorando tu amor.

Amor que fingiste  
hasta que caí  
Con besos me hiciste  
llorar y reír  
y desde aquel día,  
mi lindo Julián,  
no tengo alegría,  
me muero de afán.

Cómo extraño tus caricias,  
tus mimos y tus sonrisas  
dame de nuevo tu corazón  
- y he de pagarte contenta  
con mil besos de pasión.

(Recitado)

Yo nunca podré olvidarte...  
Y siempre sabré esperarte

(Cantando)

Piensa que en el nido abandonado  
un corazón destrozado  
solo puede perdonar.  
Yo tenía un amorcito  
que era envidia del Pigall...  
Era un tigre para el tango  
y se llamaba Julián.  
Pero un día entusiasmado  
por una loca ilusión,  
dejó el nido abandonado  
y destrozó mi corazón.

## Julian

Traduction de Fabrice Hatem

J'avais un petit amour  
Qui m'a abandonné  
Et dans mes heures de tristesse  
Je m'en souviens de toute mon âme.  
C'était un tigre pour le tango  
Et la gloire du cabaret  
Mais un jour le traître  
Me quitta pour une autre.

Pourquoi m'as tu quittée,  
Mon beau Julian ?  
Ta petite se meurt  
De peine et de désir...  
Dans cette chambrette  
Personne n'entre plus  
Et je passe mes nuits  
A pleurer ton amour

Amour que tu as feint  
Jusqu'à ce qu'il disparaisse...  
Avec tes baisers tu m'as fait  
Pleurer et rire  
Et depuis ce jour  
Mon beau Julian  
Je n'ai plus de joie  
Et je meurs de désir.

Comme me manquent tes caresses,  
Tes câlins et tes sourires  
Donne-moi de nouveau ton cœur  
Et je te payerai, satisfaite,  
Avec mille baisers de passion.

(Récitatif)

Je ne pourrai jamais t'oublier  
Et je saurai toujours t'attendre.

(Chanté)

Dans le nid abandonné  
Un cœur détruit  
Peut seul pardonner.  
J'avais un amoureux,  
Qui était la gloire du Pigall,  
C'était un tigre pour le tango  
Et il s'appelait Julian.  
Mais un jour, aveuglé  
Par une folle illusion  
En abandonnant notre nid,  
Il a déchiré mon cœur.

### ¿Dónde estás, corazón ? (1924)

Paroles de Augusto. P. Berto  
Musique de Luis Martínez Serrano

Yo la quería más que a mi vida,  
más que a mi madre la amaba yo ;  
y su cariño era mi dicha,  
mi único goce era su amor.  
Una mañana de crudo invierno  
entre mis brazos se me murió ;  
y desde entonces voy por el mundo,  
con el recuerdo de aquel amor.

Dónde estás corazón,  
no oigo tu palpar,  
es tan grande el dolor  
que no puedo llorar.  
Yo quisiera llorar  
y no tengo más llanto  
la quería yo tanto y se fue  
para no retornar.

Yo la quería con toda el alma,  
como se quiere solo una vez,  
pero el destino, cruel y sangriento,  
vino a dejarme sin su querer.  
Sólo la muerte arrancar podía  
aquel idilio de tierno amor;  
y una mañana de crudo invierno  
entre mis brazos se me murió.

### Où es-tu, mon cœur ?

Traduction de Fabrice Hatem

Je l'aimais plus que ma vie  
Je l'aimais plus que ma mère  
Sa tendresse était ma consolation,  
Mon unique joie était son amour  
Un matin de cruel hiver,  
Elle mourut entre mes bras  
Et depuis je vais par le monde  
Avec le souvenir de cet amour.

Où es-tu mon cœur ?  
Je n'entends plus ton battement  
Ma douleur est si grande  
Que je ne peux pas pleurer.  
Je voudrais pleurer  
Et je n'ai plus de larmes  
Je l'aimais tant et elle partit  
Pour ne plus revenir.

Je l'aimais avec toute mon âme  
Comme on aime une seule fois  
Mais le destin cruel et sanglant,  
Voulut me priver de son amour  
Seule la mort put déraciner  
Cette idylle de tendre passion ;  
Et un matin de cruel hiver  
Elle mourut entre mes bras.

## Amurado (1925)

Paroles de José de Grandis  
Musique de Pedro Maffia et Pedro Laurenz

Campaneo en mi cratera y la encuentro desolada;  
sólo tengo de recuerdo el cuadrito que est ahí,  
pilchas viejas, unas flores y mi alma atormentada;  
eso es todo lo que queda desde que se fue de aquí.

Una tarde más tristonera que la pena que me aqueja,  
arregló su bagayito y amurado me dejó.  
No le dije una palabra, ni un reproche, ni una queja,  
la miré que se alejaba y pensé :;todo acabó !

¡Si me viera, estoy tan viejo,  
tengo blanca la cabeza !  
¿Será acaso la tristeza  
de mi pobre soledad?  
Debe ser porque me cruzan  
tan fuleros berretines  
de andar por los cafetines  
a buscar felicidad...

Bulincito que conocés mis amargas desventuras  
no te extrañes que hable solo ¡Que es tan grande mi dolor !  
Si me faltan sus caricias, sus consuelos, sus ternuras,  
¿Qué me queda, a mis años, si mi vida está en su amor?

¡Cuántas noches voy vagando angustiado, silencioso,  
recordando mi pasado con mi amiga la ilusión  
voy en curda, no lo niego, que será muy vergonzoso  
pero llevo más en curda a mi pobre corazón !.

## Abandonné

Traduction de Fabrice Hatem

Lorsque je matte ma chambrette, elle me paraît désolée,  
Le seul souvenir que j'ai, c'est ce tableau qui est ici,  
De vieilles nippes, quelques fleurs, et mon âme tourmentée ;  
Et c'est tout ce qu'il me reste depuis qu'elle est partie d'ici.

Un après-midi plus triste que la peine qui m'afflige,  
Elle a fait sa petite valise et elle m'a abandonné  
Je ne lui ai pas dit une parole, ni un reproche, ni une plainte  
Je l'ai regardé qui partait en me disant : tout a une fin.

Si tu me voyais, je suis si vieux,  
J'ai la tête toute blanche,  
Peut-être est-ce la tristesse  
De ma noire solitude ?  
Ou bien parce que m'assaillent  
Ces désirs si mauvais  
D'aller traîner dans les cafés  
Pour y rechercher le bonheur...

Petite chambrette qui connaît mes amères mésaventures  
Ne t'étonne pas si je parle seul, tant est grande ma douleur !  
Si me manquent ses caresses, son réconfort, sa tendresse  
Que reste-t-il dans ma vie ? Son amour était tout pour moi !

Tant de nuits je vais errant, angoissé, silencieux,  
Me rappelant mon passé avec mon amie l'illusion  
Je me saoule, sans nier que cela que cela soit une honte,  
Mais mon pauvre cœur est encore plus saoul de douleur !

## Buen amigo (1925)

Paroles de Juan Carlos Marambio Catán  
Musique de Julio De Caro

En las buenas o en las malas,  
Triunfante de pie o vencido,  
La mano del buen amigo  
se tiende cordial y buena.  
Consuelo en la dura pena.  
Aliento en amarga vida  
Si adoré a mi madre en vida  
También cultivé amistad.

Si alguna vez  
Me ves rodar  
Tu mano firme y fiel  
Me alzaré  
Fraternal.  
Tu corazón  
Noble sin par  
Está vibrando al son  
Del violín  
Dormilón.

En los riscos del camino  
Mil veces lloré vencido,  
Mil veces fuí malherido  
Sangrando en la dura huella;  
De pronto alumbró una estrella,  
Tu mano me dió la vida...  
Se cerraron mis heridas  
Al soplo de tu bondad.

(Recitado)

Mil veces caído  
Sentí desmayar  
Mil veces tu mano  
Me diste al pasar.

Hermano fiel  
En mi orfandad  
Tu mano firme y noble  
Floreció en amistad.  
El tiempo cruel  
No ha de borrar  
Jamás tu fiel recuerdo,  
Buen amigo leal.

## Le bon ami

Traduction de Fabrice Hatem

Dans le bonheur et dans l'épreuve  
Tromphant ou vaincu,  
La main du bon ami  
Est là, cordiale et bonne.  
Consolation dans la dure peine  
Et soutien dans la vie amère  
Si j'ai adoré ma mère  
J'ai aussi cultivé l'amitié.

Si un jour  
Tu me vois à la dérive  
Ta main ferme et fidèle  
Me soutiendra  
Fraternelle.  
Ton coeur  
Noble et sans pareil  
Vibre au son  
Du violon  
Dormeur.

Dans les hasards de la vie  
Mille fois j'ai pleuré, vaincu  
Mille fois je fus blessé  
Saignant sur la dure route ;  
Bientôt une étoile s'alluma  
Ta main me donna la vie...  
Mes blessures se fermèrent  
Sous la brise de ta bonté.

(Récitatif)

Mille fois je suis tombé  
Je me sentis m'évanouir  
Mille fois ta main  
M'ouvrit le chemin.

Frère fidèle  
Moi qui suis orphelin,  
Ta main ferme et noble  
Fait fleurir notre amitié.  
Le temps cruel  
Ne peut pas effacer  
Ton souvenir fidèle  
Mon bon et loyal ami

## Síga el corso (1926)

Paroles de Francisco García Jimenez  
Musique de Anselmo Alfredo Aieta

Esa Colombina  
puso en sus ojeras  
humo de la hoguera  
de su corazón !...  
Aquella marquesa  
de la risa loca  
se pintó la boca  
por besar a un clown...!  
Cruza del palco hasta el coche  
serpentina nerviosa y fina :  
como un pintoresco broche  
sobre la noche del Carnaval !...

Decime quién sos vos...  
decime adonde vas..  
Alegre mascarita  
que me gritas al pasar:  
« -¿Qué hacés ?... Me conocés ?...  
"Adiós...Adiós... Adiós...  
Yo soy la misteriosa  
mujercita que buscás !... »  
Sacáte el antifaz;  
¡Te quiero conocer!...  
Tu ojos, por el corso,  
Van buscando mi ansiedad ...  
Tu risa me hace mal...  
Mostráte como sos!  
Detrás de tus desvíos  
todo el año es Carnaval !...

Con sonora burla  
Suenan la corneta  
de una pizpireta  
dama de organdí...  
Y entre grito y risa,  
linda maragata  
jura que la mata  
la pasión por mí...  
Bajo los chuscos carteles...  
pasan los fieles  
del Dios jocundo  
y le va prendiendo al mundo  
sus cascabeles el carnaval...

## Cortège de carnaval

Traduction de Fabrice Hatem

Cette Colombine  
A mis sur ses paupières  
Un reflet de l'incendie  
Qui brûle son cœur !...  
Et cette marquise  
Avec son rire fou  
S'est peint la bouche  
En embrassant un clown... !  
De la tribune jusqu'au char  
S'allonge la serpentine nerveuse et fine,  
Comme une broche pittoresque  
Sur la nuit de carnaval !...

Dis-moi qui tu es ...  
Dis-moi où tu vas ...  
Petit masque joyeux  
Qui me cries en passant :  
« Que fais-tu ? Tu me connais ?  
Adieu... adieu... adieu...  
Je suis la mystérieuse  
Petite femme que tu cherches ! »  
Enlève donc ton masque  
Je veux te connaître !  
Tes yeux dans le défilé,  
Viennent chercher mon attente...  
Ton rire me fait mal...  
Montre-moi qui tu es  
Sous ton déguisement...  
Toute l'année c'est carnaval !...

Avec un drôle de bruit  
Sonne la cornette  
D'une guillerrete  
Dame en organdi...  
Et entre rires et larmes  
La jolie bergère  
Jure que la tue  
Sa passion pour moi...  
Sous les banderoles facétieuses...  
Passent les fidèles  
Du dieu joyeux  
Qui va accrochant de par le monde  
Ses sonnettes de carnaval.

### Caminito (1926)

Paroles de Gabino Coria Peñaloza  
Musique de Juan de Dios Filiberto

Caminito que el tiempo ha borrado  
que juntos un día nos viste pasar,  
he venido por última vez,  
he venido a contarte mi mal.  
Caminito que entonces estabas  
bordeado de trébol y juncos en flor,  
una sombra ya pronto serás,  
una sombra lo mismo que yo.

Desde que se fué,  
triste vivo yo;  
caminito amigo,  
yo también me voy.  
Desde que se fué  
nunca más volví.  
Seguiré sus pasos,  
caminito, adiós.

Caminito que todas las tardes  
feliz recorría cantando mi amor,  
no le digas si vuelve a pasar  
que mi llanto tu suelo regó.  
Caminito cubierto de cardos,  
la mano del tiempo tu huella borró;  
yo a tu lado quisiera caer  
y que el tiempo nos mate a los dos.

### Petit chemin

Traduction de Fabrice Hatem

Petit chemin effacé par le temps  
Qui un jour nous vis passer ensemble  
Je suis venu pour la dernière fois  
Je suis venu pour te raconter mon mal.  
Petit chemin qui étais autrefois  
Bordé de trèfles et de joncs en fleurs  
Tu ne seras bientôt plus qu'une ombre  
Une ombre comme moi.

Depuis qu'elle est partie  
Je vis dans la tristesse ;  
Mon chemin ami,  
Moi aussi je n'en vais.  
Depuis qu'elle est partie,  
Elle n'est jamais revenue.  
Je suivrai ses pas,  
Petit chemin, adieu...

Petit chemin que tous les soirs  
Je parcourais heureux en chantant mon amour,  
Si elle revient passer, ne me le dis pas  
Pour que mes pleurs ne mouillent pas ta terre  
Petit chemin couvert d'épines,  
La main du temps a effacé ta trace ;  
Et je voudrais tomber à tes côtés  
Pour que le temps nous tue tous les deux.

## Adiós muchachos (1927)

Paroles de César Felipe Veldani  
Musique de Julio César Sanders

Adiós muchachos, compañeros de mi vida,  
barra querida de aquellos tiempos.  
Me toca a mí hoy emprender la retirada,  
debo alejarme de mi buena muchachada.

Adiós muchachos. Ya me voy y me resigno...  
Contra el destino nadie la talla...  
Se terminaron para mí todas las farras,  
mi cuerpo enfermo no resiste más...

Acuden a mi mente recuerdos de otros tiempos,  
de los bellos momentos que antaño disfruté,  
cerquita de mi madre, santa viejita,  
y de mi noviecita que tanto idolatré.

Se acuerdan que era hermosa,  
[más bella que una diosa  
y que, ebrio yo de amor, le dí mi corazón  
Mas el Señor, celoso de sus encantos,  
hundiéndome en el llanto, me la llevó.

Es Dios el juez supremo, no hay quien se le resista ;  
ya estoy acostumbrado su ley a respetar,  
pues mi vida deshizo con sus mandatos  
llevándome a mi madre y a mi novia también.

Dos lágrimas sinceras derramo en mi partida  
por la barra querida que nunca me olvidó.  
Y al darle, mis amigos, mi adiós postrero,  
les doy con toda mi alma mi bendición.

## Adieu les copains

Traduction de Fabrice Hatem

Adieu les copains, compagnons de ma vie,  
Bande aimée de ce temps passé.  
Maintenant il faut que je m'en aille  
Je dois m'éloigner de mes bons amis.

Adieu les copains. Je m'en vais et je me résigne...  
Contre le destin il n'y a rien à faire..  
Toutes les bringues sont finies pour moi,  
Mon corps malade ne résiste plus...

Ils reviennent à ma mémoire, les souvenirs d'autres temps,  
Des ces beaux moments dont alors j'ai profité  
Près de ma mère, sainte petite vieille,  
Et de ma petite fiancée que j'aimais tant.

Vous souvenez-vous comme elle était belle,  
[Plus belle qu'une déesse  
Et que, ivre d'amour, je lui donnai mon cœur ?  
Mais le Seigneur, jaloux de ses charmes  
Me plongeant dans les larmes, me l'enleva.

Dieu est le juge suprême, il n'y a personne qui lui résiste  
J'ai l'habitude de respecter sa loi,  
Mais il a détruit ma vie par ses jugements  
En m'enlevant ma mère et aussi ma fiancée.

Je verse en m'en allant deux larmes sincères  
Pour la bande aimée qui jamais ne m'oublia.  
En vous disant, amis, ces mots d'adieu  
Je vous donne, de toute mon âme, ma bénédiction.

### Arrabalero (1927)

Paroles de Eduardo Calvo  
Musique de Osvaldo Fresedo

Soy la pebeta más rechiflada  
que en el suburbio pasó la vida;  
soy la percanta que fue querida  
de aquel malevo que la amuró.  
Soy el orgullo del barrio entero,  
tengo una efe que es mi ilusión,  
pues soy criolla, soy milonguera,  
quiero a mi hombre de corazón.

En un bulín mistongo  
del arrabal porteño,  
lo conocí en un sueño,  
le di mi corazón.  
Supe que era malevo,  
lo quise con locura,  
sufrí por su ventura  
con santa devoción.

Ahora, aunque me faje,  
purrete arrabalero,  
ya sabe que lo quiero  
con toda mi ilusión,  
y que soy toda suya,  
que suyo es mi cariño,  
que nuestro será el niño  
obra del metejón.

Por ser derecha tengo un machito  
arrabalero de Puente Alsina;  
se juega entero por esta mina  
porque la sabe de corazón.  
Pero si un día llega a engañarme  
como hacen otros con sus mujeres,  
esta percanta que ríe y canta  
llorará sangre por su traición.

Paroles de Eduardo Calvo  
Musique de Osvaldo Fresedo

### Môme du faubourg

Traduction de Fabrice Hatem

Je suis la minette la plus passionnée  
Que l'on ait vu dans ce faubourg ;  
Je suis la fille qui fut aimée  
Par un voyou qui l'a fait souffrir.  
Je suis la fierté du quartier,  
J'ai un béguin qui est toute ma joie,  
J'suis une fille d'ici, une milonguera,  
J'aime mon homme de tout mon cœur.

Dans une pauvre chambrette  
Du faubourg portègne,  
Je l'ai connu comme dans un rêve,  
Et je lui donnai mon cœur.  
Puis j'ai vu que c'était un vaurien,  
Mais le l'aimais à la folie,  
J'ai souffert de ses frasques  
Avec une sainte dévotion.

Et même s'il me fout des coups  
Ce vrai petit mec du faubourg  
Il sait bien que je l'aime  
De toute mon espérance,  
Que je suis toute sienne,  
Que mon cœur est à lui,  
Et aussi que cet enfant  
Sera le fruit de mon amour.

J'y crois vraiment à mon homme,  
Ce p'tit loubard de Puente Alsina ;  
Et lui aussi parie tout moi  
Parce qu'il sait que j'ai du cœur.  
Mais si un jour il me trahit  
Comme d'autres le font avec leurs femmes,  
Cette minette qui rit et chante  
Pleurera des larmes de sang.

Traduction de Fabrice Hatem  
Remerciements à Susana Blaszkó, Claude Namer et Enrique  
Lataillade

## A la luz del candil (1927)

Paroles de Julio Navarrine  
Musique de Carlos Vicente Geroni Flores

¿ Me dá su permiso, Señor Comisario ?  
Disculpe si vengo muy mal entrazao  
Yo soy forastero y he caído al rosario  
Llevando en los tientos un buen entripao  
Quizás Usted piense que soy un matrero.  
Yo soy un gaucho honrado, a carta cabal.  
(No soy ni borracho, ni soy un cuatrero.  
Señor Comisario, yo soy criminal.  
Arrésteme sargento, y póngame cadenas.  
Si soy un delincuente, que me perdone Dios.  
Yo he sido un criollo bueno,  
me llamo Alberto Arenas,  
Señor, me traicionaban,  
y los maté a los dos.  
Mi china fué malvada,  
mi amigo era un sotreta.  
Mientras me fui a otro pago,  
me basureó la infiel.  
Las pruebas de la infamia,  
las traigo en las maletas :  
las trenzas de mi china, y el corazón de él.  
Apriete Sargento, que no me retobo.  
Yo quiero que sepan la verdad de mí.  
La noche era oscura como boca de lobo.  
Testigo solito, la luz del candil.  
Total, cuasi nada, un beso en la sombra.  
Dos cuerpos cayeron, y una maldición.  
Y allí, Comisario, si Usted no se asombra,  
Yo encontré dos vainas para mi facón.  
Arrésteme sargento, y póngame cadenas.  
Si soy un delincuente, que me perdone Dios.

## A la lumière de la lampe

Traduction de Enrique Lataillade

Vous permettez, Monsieur le Commissaire ?  
Excusez-moi si ma tenue est si négligée,  
Je ne suis pas du coin, Je suis venu à l'heure de la prière  
En amenant avec moi une bien sale histoire.  
Vous pensez peut-être que je suis un vagabond  
Mais je suis un gaucho honnête, à cent à pour cent.  
Je ne suis pas un ivrogne, ni un voleur de bétail.  
Monsieur le Commissaire, je suis un criminel.  
Arrêtez-moi, Sergent, et mettez-moi les chaînes !  
Si je suis un délinquant, que Dieu me pardonne.  
Je suis un vrai Argentin  
Je m'appelle Alberto Arenas  
Monsieur, ils me trompaient,  
Et je les ai tués tous les deux.  
Ma compagne a été scélérate,  
Mon ami était un perfide.  
Alors que j'étais absent,  
Elle m'a trompé l'infidèle.  
Les preuves de l'infamie,  
Je les apporte dans ces coffres ;  
Les tresses de mon amie, et son coeur à lui.  
Serrez, Sergent, je ne vais pas résister.  
Je veux que vous sachiez la vérité par ma bouche.  
La nuit était noire comme la gueule d'un loup.  
Seul témoin, la lumière de la lampe.  
Au total, presque rien, un baiser dans l'ombre.  
Deux corps sont tombés, et une malédiction.  
Et là, Commissaire, vous ne serez pas surpris,  
J'ai trouvé deux fourreaux pour mon coutelas  
Arrêtez-moi, Sergent, et mettez-moi les chaînes !  
Si je suis un délinquant, que Dieu me pardonne.

Traduction de Enrique Lataillade

## Duelo criollo<sup>12</sup> (1928)

Paroles de Lito Bayardo  
Musique de Juan Razzano

Mientras la luna serena  
baña con su luz de plata  
como un sollozo de pena  
se oye cantar su canción ;  
la canción dulce y sentida  
que todo el barrio escuchaba  
cuando el silencio reinaba  
en el viejo caserón.

Cuentan que fue la piba del arrabal  
la flor del barrio aquel que amaba un payador<sup>13</sup>  
solo para ella cantó el amor  
al pie de su ventanal ;  
pero otro amor por aquella mujer  
nació en el corazón del taura más mentao  
que un farol, en duelo criollo vió.  
Ah, bajo su débil luz, morir los dos

Por eso gimen las noches  
de tan silenciosa calma  
esa canción que es el broche  
de aquel amor que pasó...  
De pena la linda piba  
abrió bien anchas sus alas  
y con su virtud y sus galas  
hasta el cielo se voló.

## Duel argentin

Traduction de Fabrice Hatem

Pendant que la lune sereine  
Verse sa lumière d'argent  
Une chanson se fait entendre  
Comme un sanglot de tristesse.  
La chanson douce et sincère  
Qu'écoute tout le quartier  
Quand règne le silence  
Dans la vieille bâtisse.

Elle parle d'une fille de l'arrabal  
La fleur de ce faubourg qu'aimait un payador  
Il ne chantait l'amour que pour elle  
Au pied de sa fenêtre  
Mais un autre amour pour cette femme  
Naquit dans le coeur du caïd le plus redoutable  
Et un lampadaire, dans un duel argentin, vit  
Sous sa faible lumière, les deux hommes mourir.

Et l'on entend pleurer, dans les nuits  
Calmes et silencieuses  
Cette chanson, ornement  
De cet amour qui passa...  
De peine la jolie petite  
Ouvrit bien larges ses ailes  
Et avec sa vertu et sa grâce  
S'envola jusqu'au ciel.

---

<sup>12</sup> Le terme "criollo" signifie "vrai argentin de souche".

<sup>13</sup> Poète populaire improvisant des chansons sur une  
accompagnement de guitare.

## Puente Alsina (1928)

Paroles et musique de Benjamín Tagle Lara

¿Dónde está mi barrio, mi cuna querida?  
¿Dónde la guarida, refugio de ayer?  
Borró el asfaltado, de una manotada,  
la vieja barriada que me vio nacer...

En la sospechosa quietud del suburbio,  
la noche de un triste drama pasional  
y, huérfano entonces, yo, el hijo de todos,  
rodé por el lodo de aquel arrabal.

Puente Alsina, que ayer fuera mi regazo,  
de un zarpazo la avenida te alcanzó...  
Viejo puente, solitario y confidente,  
sos la marca que, en la frente,  
el progreso le ha dejado  
al suburbio rebelado  
que a su paso sucumbió.

Yo no he conocido caricias de madre.  
Tuve un solo padre que fuera el rigor,  
y llevo en mis venas, de sangre matrera,  
gritando una gleba su crudo rencor.

Porque me lo llevan, mi barrio, mi todo,  
yo, el hijo del lodo lo vengo a llorar...  
Mi barrio es mi madre que ya no responde...  
¡Que digan adónde lo han ido a enterrar !

## Puente Alsina<sup>14</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Où est donc mon quartier, mon berceau chéri ?  
Où es-tu mon repaire, refuge d'autrefois ?  
L'asphalte a effacé, en un tour de main,  
Le vieux quartier qui me vit naître...

Dans la fausse quiétude du faubourg,  
La nuit d'un triste drame passionnel  
Fit de moi un orphelin ; alors, fils de tous,  
Je rôdai dans la boue de cet arrabal.

Puente Alsina, qui hier fut mon refuge,  
L'avenue t'a rejoint d'un coup de griffe...  
Vieux pont, solitaire et confident,  
Tu es la marque, en plein front,  
Que le progrès a laissé  
Dans le faubourg rebelle  
Qui succomba à son passage.

Je n'ai pas connu les caresses d'une mère..  
Je n'ai eu qu'un seul père, qui fut le malheur.  
Je porte dans mes veines, avec mon sang de fugitif..  
Ce cri, comme une peletée de rancœur.

Comme ils me l'enlèvent, ce quartier qui m'est tout,  
Moi, le fils de la boue, je viens le pleurer...  
Mon quartier est ma mère qui ne répond plus.  
Dites-moi où vous êtes allés l'enterrer.

---

<sup>14</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## Boedo (1928)

Paroles de Dante A. Linyera  
Musique de Julio De Caro

Sos barrio del gotán y la pebeta,  
el corazón del arrabal porteño,  
cuna del malandrín y del poeta,  
rincón cordial,  
la capital  
del arrabal.  
yo me hice allí de corazón malevo,  
porque enterré mi juventud inquieta  
junto al umbral en que hoy la pebeta  
ya no me espera  
para chamuyar..

Boedo, vos sos como yo  
malevo como es el gotán,  
abierto como un corazón  
que ya se cansó de penar...  
Lo mismo que vos soy así :  
por fuera, cordial y cantor...  
A todos les bato que sí  
Y a mi corazón le bato que no...

Sos como yo de milongón... Un cacho  
del arrabal, en su emoción del lengue<sup>15</sup>,  
ande el gotán, provocador y macho,  
hoy es el Dios  
Nuestro Señor  
del berretín...  
¿ Qué querie hacer esa fifí Florida ?...  
¡ Si vos ponés tu corazón Canyengue,  
Como una flor en el ojal prendida,  
En los balcones de cada bulín !

## Boedo<sup>16</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Tu es le quartier du gotan et de la minette  
Le coeur du faubourg portègne,  
Berceau des malandrins et des poètes  
Recoin cordial,  
La capitale  
De l'arrabal.  
Je me suis fait là-bas un coeur de voyou,  
Parce que j'y ai laissé ma jeunesse inquiète  
Près du coin ombragé où ma minette  
Ne m'attend plus  
Pour bavarder...

Boedo, tu es comme moi,  
Voyou comme le gotan,  
Ouvret comme un coeur  
Déjà fatigué de sa peine...  
Comme toi je suis ainsi :  
Pour l'extérieur, cordial et chanteur...  
A tous je leur dis que oui  
Mais à mon cœur je lui dis que non...

Tu es comme moi fait de tango... Un morceau  
De l'arrabal, dans son émotion à la fière allure...  
Que vienne le gotan, provocateur et macho,  
Aujourd'hui, c'est lui le Dieu  
Notre Seigneur  
Du coup de cœur...  
Que vient faire ici cette petite Florida<sup>17</sup> chichiteuse ?  
Si tu portes bien ton coeur Canyenge,  
Comme une fleur accrochée à la boutonnière,  
Ou sur les balcons de chaque chambrette !

---

<sup>15</sup> Foulard noué autour du cou, notamment par les mauvais garçons

---

<sup>16</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

<sup>17</sup> L'opposition entre le quartier de Boedo, censé incarner l'authenticité populaire du tango, et la rue Florida, symbole d'une atmosphère à la fois plus bourgeoise et plus "culturelle", constitue une métonymie spontanément comprise par tous les habitants de Buenos Aires et notamment par tous les tangueros.

## Palomita blanca (1929)

Paroles de Francisco García Jiménez  
Musique de Anselmo Alfredo Aieta

Su ausencia esta congoja me dió,  
y a veces su recuerdo es un bien  
que pronto se me ahoga en dolor...  
Y nada me consuela  
de ir siempre más lejos  
de verme sin ella.  
Mi paso va adelante  
y atrás el corazón...  
El rumbo que me aleja tan cruel,  
me roba sus caricias de amor,  
y sólo el pensamiento la ve,  
la escucha embelesado,  
la besa con ansias,  
la siente a mi lado.  
Y voy, así soñando,  
más lejos cada vez...

Blanca palomita que pasás volando  
rumbo a la casita donde está mi amor,  
¡palomita blanca! para el triste ausente  
sos como una carta de recordación...  
Si la ves a la que adoro,  
sin decir que lloro, dale alguna idea  
de lo muy amargo que es vivir sin ella,  
que es perder su amante calor...  
Sigán adelante, pingos de mi tropa,  
que de un viento errante somos nubarrón,  
y en un mal de ausencia se nos va la vida  
siempre a la querencia dándole el adiós...  
¡Palomita blanca!  
vuela noche y día de mi nido en busca  
y escribí en el cielo con sereno vuelo:  
"No te olvida nunca, sólo piensa en vos".

No sabe aquel que nunca dejó  
su amada a la distancia, el pesar  
que el alma impone un duro rigor,  
que viene de ladero,  
que a ratos la nombra  
midiendo el sendero  
mirando allá en la sombra  
los pagos que dejó...  
La he visto entre mis brazos llorar,  
la he visto al darme vuelta al partir  
su tibio pañuelito agitar,  
y luego irse achicando  
su imagen lejana...  
y en mi alma agrandando  
su encanto... y esta pena  
de no tenerla más...

## Petite colombe blanche

Traduction de Fabrice Hatem

Son absence me plonge dans la peine  
Et parfois son souvenir est un réconfort  
Qui ensuite me noie dans la douleur...  
Souffrance sans consolation  
D'aller toujours plus loin  
De me voir sans elle.  
Mes pas vont vers l'avant  
Et mon cœur regarde en arrière.  
Cette route qui m'éloigne, si cruelle,  
Me vole ses caresses d'amour,  
Et je la vois seulement en pensées,  
Je l'écoute émerveillé,  
Je l'embrasse avec fougue,  
Je la sens à mes côtés.  
Et je vais ainsi, rêvant,  
Plus loin à chaque fois ...

Petite colombe blanche qui passe en volant  
Sur le chemin de la petite maison où est mon amour,  
Petite colombe !!! Dans la tristesse de l'absence  
Tu es comme une lettre de souvenir...  
Si tu vois celle que j'adore,  
Sans lui dire que je pleure, donne-lui quelque idée  
De l'amertume que j'ai de vivre sans elle  
D'avoir perdu sa chaleur aimante...  
Allez de l'avant, chevaux de mon attelage !!!  
Nous sommes les nuages d'un vent errant  
Et dans le mal de l'absence notre vie s'en va  
Disant toujours adieu à ce qui fut aimé...  
Petite colombe blanche !!  
Qui vole nuit et jour, cherchant mon aimée  
Et écrit dans le ciel avec son vol serein :  
« N'oublie jamais, je ne pense qu'à toi ».

Il ne sait pas, celui qui n'a jamais été  
Loin de son aimée, l'amertume  
Qui plonge l'âme dans la souffrance  
Qui ne lui laisse jamais de répit  
Qui par moments la nomme  
Qui montre l'étendue de la séparation  
Qui fait entrevoir, au loin dans l'ombre  
Le village que l'on a quitté...  
Je l'ai vu pleurer entre mes bras  
Je l'ai vu répondre à mon au revoir  
Agiter tendrement son mouchoir  
Puis son image lointaine  
S'est rapetissée...  
Et dans mon âme a grandi  
Son souvenir enchanté... et cette peine  
De ne plus l'avoir à mes côtés...

## La pulpera de Santa Lucía (1929)

Paroles de Héctor Blomberg  
Musique de Enrique Maciel

Era rubia y sus ojos celestes  
reflejaban la gloria del día  
y cantaba como una calandria<sup>18</sup>  
la pulpera de Santa Lucía.

Era flor de la vieja parroquia  
¿quién fue el gaucho que no la quería?  
Los soldados de cuatro cuarteles  
suspiraban en la pulperia.

Le cantó el payador mazorquero  
con un dulce gemir de vihuelas<sup>19</sup>.  
En la reja que olía a jazmines  
en el patio que olía a diamelas.<sup>20</sup>

"Con el alma te quiero, pulpera  
y algún día tendrás que ser mía,  
mientras llenan las noches del barrio  
las guitarras de Santa Lucía."

La llevó un payador de Lavalle  
cuando el año cuarenta moría;  
ya no alumbran sus ojos celestes  
la parroquia de Santa Lucía.

No volvieron las tropas de Rosas  
a cantarle vidaladas y cielos;  
en la reja de la pulperia  
los jazmines lloraban de celos.

Y volvió el payador mazorquero  
a cantar en el patio vacío  
la doliente y postrer serenata  
que llevábase el viento del río:

"¿Dónde estás con tus ojos celestes  
oh pulpera que no fuiste mía?  
¡Cómo lloran por ti las guitarras,  
las guitarras de Santa Lucía!"

## La pulpera<sup>21</sup> de Santa Lucia

Traduction de Fabrice Hatem

Elle était blonde et ses yeux célestes  
Reflétaient la gloire du ciel  
Elle chantait de sa voix d'hirondelle  
La pulpera de Santa Lucia.

C'était la fleur de la vieille paroisse  
Quel fut le gaucho qui ne l'aima pas ?  
Et les soldats des quatre casernes  
Soupiraient dans la pulperia.

La chanta le payador mazorquero<sup>22</sup>  
Dans la douce plainte d'une vieille guitare.  
Sur la grille qu'embaumait le jasmin  
Dans le patio qu'embaumait la rose.

« Je t'aime de toute mon âme, pulpera,  
Et un jour tu devras être à moi,  
Quand résonneront dans la nuit du faubourg  
Les guitares de Santa Lucia ».

Elle partit avec un payador de Lavalle  
Alors que mourrait l'année quarante.  
Et ses yeux célestes n'illuminent plus  
La paroisse de Santa Lucia.

Les troupes de Rosas ne revinrent plus  
Pour lui chanter poèmes et danses ;  
Et sur la grille de la pulperia  
Tous les jasmins pleuraient de jalousie.

Il revint, le payador mazorquero  
Pour chanter dans le patio vide  
La triste et ultime sérénade  
Qu'emporta le vent de la rivière :

« Où es-tu avec les yeux célestes  
Oh pulpera qui ne fut pas mienne ?  
Comme pleurent pour toi les guitares  
Les guitares de Santa Lucia ! »

<sup>18</sup> Oiseau appelé calandre. Pour éviter l'homonymie peu poétique avec un accessoire automobile (ce qui aurait donné littéralement "l'épicière chantait comme une calandre"), nous avons préféré traduire par hirondelle, ce qui respecte sans doute mieux l'intention de l'auteur.

<sup>19</sup> Instrument de musique à corde traditionnel, considéré comme l'ancêtre de la guitare.

<sup>20</sup> Diamela : Jasmin arabe

<sup>21</sup> Dans le Buenos Aires d'autrefois, la pulperia était à la fois une épicerie, un bazar et troquet, et surtout un lieu de vie sociale important.

<sup>22</sup> Au XIX<sup>ème</sup> siècle, un payador était un poète qui improvisait ses textes chantés sur un accompagnement de guitare. La mazorqua était la milice du dictateur Juan Manuel Rosas, qui régna à Buenos Aires de 1829 à 1852.

## La mazorquera<sup>23</sup> de Montserrat (1929)

Paroles de Héctor Pedro Blomberg  
Musique de Enrique Maciel

Cumplió quince años la primavera  
del año rojo de la ciudad,  
y la llamaban "La Mazorquera"  
en todo el barrio de Montserrat.

Eran sus ojos negros, traidores,  
y lastimaban como un puñal,  
y los sargentos restauradores  
le dedicaban ese cantar:

"Cuida la vida del que te quiera  
porque cien dagas lo buscarán  
por tus amores de mazorquera  
en la parroquia de Montserrat..."

Bajo el rebozo, rojos, sangrientos,  
los labios de ella reían más  
y las guitarras de los sargentos  
así volvían a suspirar:

"¡Por tus amores degollaría  
hasta el porteño más federal!  
¡Juan Manuel mismo te adoraría,  
oh, Mazorquera de Montserrat!"

Y fue un sargento loco de celos  
que hirió una tarde con su puñal,  
la daga roja de sus cien duelos,  
la Mazorquera de Montserrat.

Llena de sangre, mientras moría,  
cayó una estampa de entre su chal,  
y en el suspiro de su agonía  
el mazorquero creyó escuchar

estas palabras, roncadas, llorosas:  
"Sólo a ti amaba..." Y al expirar  
besó en la estampa la faz de Rosas  
la Mazorquera de Montserrat.

## La mazorquera de Montserrat

Traduction de Fabrice Hatem

Elle eut quinze ans, ce printemps-là  
L'année rouge de la capitale  
Ils l'appelaient « La Mazorquera »  
Dans le barrio de Montserrat.

Ils étaient noirs, ses traîtres yeux,  
Et ils brillaient comme un poignard.  
Les miliciens de la restauration  
Lui dédièrent cette chanson :

« Protège la vie de celui qui t'aime  
Car cent dagues cherchent à le tuer  
Pour ton amour de mazorquera  
Dans la paroisse de Montserrat »

Sous le foulard, rouges, sanglantes,  
Ses lèvres riaient davantage ;  
Et les guitares des miliciens  
Soupiraient cette plainte :

« Pour ton amour perdrai la tête  
Même le protégé le plus fédéral  
Même Juan Manuel t'adorerait  
Oh, Mazorquera de Montserrat ! »

Ce fut un milicien fou d'amour  
Qui la blessa de son couteau  
D'un couteau rouge de cent combats  
La mazorquera de Montserrat

Pleine de sang, perdant la vie  
Un médaillon tomba de son châle ;  
Et dans un souffle d'agonie,  
Le mazorquero crut entendre

Ces paroles âpres et douloureuses  
« Je n'aimais que toi » et en mourant  
Elle embrassa l'image de Rosas  
La mazorquera de Montserrat.

---

<sup>23</sup> Un mazorquero (de mazorqua, épi de maïs) était un membre des milices du dictateur Juan Manuel Rosas, qui régna à Buenos Aires de 1829 à 1852. Beaucoup d'entre eux étaient originaires du quartier noir de Montserrat.

## La viajera perdida (1930)

Paroles de Héctor Pedro Blomberg  
Musique de Enrique Maciel

Vestida de blanco, sentada en el puente,  
leía novelas y versos de amor  
o, si no, miraba la espuma que hirviente  
cantaba en la estela del viejo vapor.

En noches serenas, soñando a mi lado,  
mareados de luna y ensueño los dos,  
sus ojos miraban el cielo estrellado  
pensando en el puerto del último adiós.

Pasajera rubia de un viaje lejano  
que un día embarcaste en un puerto gris,  
¿por qué nos quisimos, cruzando el océano?  
¿Por qué te quedaste en aquel país?

Aún guardo la vieja novela que un día  
dejaste olvidada sobre mi sillón.  
Escrito en la tapa tu nombre, "María",  
después una fecha y un puerto, "Tolón".

¿Aún vives y sueñas? Quizás hayas muerto,  
pero en mi nostalgia romántica y gris,  
espero encontrarte soñando, en un puerto,  
bajo el claro cielo de un dulce país.

Te amaba y te fuiste. Seguía el navío  
por mares de brumas y puertos de sol.  
Tu sombra lejana quedó al lado mío:  
un sueño de Francia y un verso español.

Pasajera rubia, viajera perdida,  
que un día en un puerto lejano se fue  
dejando una extraña nostalgia en mi vida:  
acaso ni sabes que yo te lloré.

Me da su perfume tu blanco pañuelo,  
tu nombre, María, me da su canción;  
reflejan tus ojos la luz de otro cielo.  
Te llevo en el barco de mi corazón.

## La voyageuse perdue

Traduction de Nardo Zalko et Corinne Delpuech

Vêtue de blanc, assise sur le pont,  
Elle lisait des poèmes et des lettres d'amour...  
Ou bien elle regardait l'écume bouillonnante  
Chantant dans le sillage du vieux vapeur.

Dans les nuits sereines, rêvant à mon côté,  
Tous deux enivrés de lune et de songes,  
Ses yeux contemplant le ciel étoilé,  
Pensant au port de l'ultime adieu.

Passagère blonde d'un voyage lointain  
Qui t'embarquas un jour dans un port gris  
Pourquoi nous sommes-nous aimés en traversant l'Océan ?  
Pourquoi es-tu restée dans ce pays là-bas ?

Je garde encore le vieux roman qu'un jour  
Tu oublias sur mon fauteuil  
Avec ton nom écrit sur la couverture : « Maria »  
Puis une date et un port : « Toulon »

Vis-tu, rêves-tu encore ? Peut-être es-tu morte ?  
Mais dans ma nostalgie romantique et grise  
J'espère te rencontrer, rêvant, dans un port,  
Sous le ciel clair d'un doux pays.

Je t'aimais et tu es partie. Le navire poursuivit sa route  
Par des mers de brume et des ports de soleil.  
Ton ombre fugace est restée près de moi :  
Un rêve de France et un vers espagnol. ..

Passagère blonde, voyageuse perdue,  
Qui un jour s'en fut dans un port lointain,  
Laisant dans ma vie une étrange nostalgie,  
Peut-être ignores-tu que je t'ai pleurée ?

Il me donne son parfum, ton mouchoir blanc,  
Ton nom, Maria, me donne sa chanson  
Tes yeux reflètent la couleur l'un autre ciel.  
Je t'emporte dans le navire de mon cœur.

## Acquafuerte (1931)

Paroles de Juan Carlos Marambio Catán  
Musique de Horacio Pettorossi

Es media noche, el cabaret despierta,  
muchas mujeres, flores y champagne.  
Va a comenzar la eterna y triste fiesta  
de los que viven al ritmo de un gotán<sup>24</sup>.  
Cuarenta años de vida me encadenan,  
blanca la testa, viejo el corazón,  
hoy puedo ya mirar con mucha pena  
lo que en otros tiempos miré con ilusión...

Las pobres milongas  
dopadas de besos  
me miran extrañas,  
con curiosidad.  
Ya no me conocen  
estoy solo y viejo,  
no hay luz en mis ojos,  
la vida se va...

Un viejo verde que gasta su dinero  
emborrachando a Lulú con el champagne,  
hoy le negó el aumento a un pobre obrero  
que le pidió un pedazo más de pan.  
Aquella pobre mujer que vende flores  
y fué en mi tiempo la reina de Montmartre  
me ofrece con sonrisa unas violetas  
para que alegren, tal vez, mi soledad.

Y pienso en la vida...  
las madres que sufren,  
los hijos que vagan  
sin techo, sin pan...  
vendiendo "La Prensa",  
ganando dos guititas...  
¡Qué triste es todo esto!...  
¡Quisiera llorar!...

## Eau-forte

Traduction de Fabrice Hatem

Il est minuit, le cabaret s'éveille,  
Des femmes, des fleurs et du champagne.  
Elle va commencer, l'éternelle et triste fête  
De ceux qui vivent au rythme d'un gotan.  
Quarante ans de vie m'emprisonnent,  
Ma tête est blanche, mon cœur est vieux  
Et je vois maintenant avec peine  
Ce qui autrefois m'était illusion

Les pauvre milonguitas  
Dopées de baisers  
Me regardent étrangement  
Avec curiosité  
Aucune ne me connaît  
Je suis vieux et triste  
Mes yeux sont éteints,  
Et la vie s'en va...

Un vieux patachon gaspille son pognon  
En saoulant sa Lulu avec du champagne  
Il a refusé d'augmenter ses ouvriers  
Qui lui demandaient un peu plus de pain.  
Et cette pauvre femme qui vend quelques fleurs  
Fut à mon époque la reine de Montmartre  
Elle m'offre en souriant deux ou trois violettes  
Pour qu'elles réchauffent ma solitude.

Je pense à la vie...  
Les mères qui souffrent  
Les gamins qui traînent  
Sans toit et sans pain...  
En vendant la Prensa  
Pour gagner deux sous...  
Comme tout cela est triste !  
J'aimerais pleurer...

---

<sup>24</sup> "Verlan" de tango.

## Vida mia (1934)

Paroles de Emilio Fresedo  
Musique de Osvaldo Fresedo

Siempre igual es el camino  
que ilumina y dora el sol...  
Si parece que el destino  
más lo alarga  
para mi dolor.

Y este verde suelo,  
donde crece el cardo,  
lejos toca el cielo  
cerca de mi amor...  
Y de cuando en cuando un nido  
para que lo envidie yo.

Vida mía, lejos más te quiero.  
Vida mía, piensa en mi regreso.  
Sé que el oro  
no tendrá tus besos,  
y es por eso que te quiero más.  
Vida mía,  
hasta apuro el aliento  
acercando el momento  
de acariciar felicidad.  
Sos mi vida  
y quisiera llevarte  
a mi lado prendida  
y así ahogar mi soledad.

Ya parece que la huella  
va perdiendo su color  
y saliendo las estrellas  
dan al cielo  
todo su esplendor.  
Y de poco a poco  
luces que titilan  
dan severo tono  
mientras huye el sol.  
De esas luces que yo veo  
ella una la encendió.

## Ma vie<sup>25</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

C'est toujours le même chemin  
Qu'illumine pour moi le soleil...  
Mais il semble que le destin  
Le prolonge sans fin  
Pour mon malheur.

Et cette plaine verdoyante,  
Où pousse le chardon,  
Touche le ciel à l'horizon  
Au loin, près de mon amour...  
Et quand parfois je vois un nid  
Cela réveille ma douleur.

Ma vie, de loin je t'aime davantage.  
Ma vie, pense à mon retour.  
Je sais que l'or  
N'achètera pas tes baisers.  
Et je t'en aime encore plus.  
Ma vie,  
Jusqu'à mon dernier souffle  
J'attendrai le moment  
De caresser le bonheur.  
Tu es ma vie.  
Et je voudrais t'emmener  
Toute pimpante à mes côtés  
Pour noyer ainsi ma solitude.

Il me semble que le chemin  
Commence à perdre ses couleurs  
Et qu'en apparaissant, les étoiles  
Donnent au ciel  
Toute sa splendeur.  
Et peu à peu  
Les lumières qui scintillent  
Prennent un ton plus sévère  
Pendant que s'enfuit le soleil.  
De toutes ces lumières que je vois  
Une a été allumée par Elle.

---

<sup>25</sup> Remerciements à Susana Blaszkó et Claude Namer

### **Pampero (1935)**

Paroles de Edmundo Bianchi  
Musique de Osvaldo Fresedo

Soplo de nuestro espíritu indomable,  
viento bagual, aliento de salud,  
alma de nuestra tierra inigualable,  
¡respiración de América del sur !

Grito de la llanura que reclama  
su fiera y orgullosa soledad,  
sos viento de una estirpe que proclama  
la altivez de su ruda libertad.

¡Pampero !  
¡Viento macho y altanero  
Que le enseñaste al gaucho  
golpeándole en la cara  
a levantarse el ala del sombrero !

¡Pampero !  
¡Viento indómito y mañero,  
De ti aprendió la raza  
a corcovear furiosa  
cuando quiso montarla un extranjero !

### **Pampero<sup>26</sup>**

Traduction de Fabrice Hatem

Souffle de notre esprit indomptable,  
Vent sauvage, effluve de santé,  
Ame de notre terre sans égale,  
Respiration de l'Amérique du sud !

Cri de la plaine qui clâme  
Sa fière et orgueilleuse solitude ;  
Souffle d'une race qui proclame  
La grandeur de sa rude liberté.

Pampero !  
Vent mâle et altier  
Qui enseignas au gaucho  
En le fouetant en pleine face  
A ne jamais ôter son chapeau !

Pampero !  
Vent indomptable et retors,  
Tu as appris à notre race  
A se cabrer, furieuse,  
Quand un étranger a voulu la dompter !

---

<sup>26</sup> Remerciements à Susana Blaszkó et Claude Namer

## Las cuarenta (1937)

Paroles de Francisco Gorrindo  
Musique de Roberto Grela

Con el pucho de la vida apretado entre los labios,  
La mirada turbia y fría, un poco lento al andar,  
Dobló la esquina del barrio y curda ya de recuerdos,  
Como volcando un veneno, esto se le oyó acusar:

Vieja calle de mi barrio donde he dado el primer paso,  
Vuelvo a vos, gastado el mazo  
[en inútil barajar,  
Con una llaga en el pecho,  
[con mi sueño hecho pedazos,  
Que se rompió en un abrazo que me diera la verdad.

Aprendí todo lo malo, aprendí todo lo bueno.  
Sé del beso que se compra, sé del beso que se dá;  
Del amigo que es amigo, siempre y cuando le convenga,  
y sé que con mucha plata... uno vale mucho más.

Aprendí que en esta vida hay que llorar, si otros lloran  
Y si la murga se ríe, uno se debe reír;  
No pensar ni equivocarse ¡Para qué !...si igual se vive.  
Y, además corrés el riesgo que te bauticen gil.

La vez que quise ser bueno, en la cara se me rieron,  
Cuando grité una injusticia, la fuerza me hizo callar;  
La experiencia fue mi amante, el desengaño, mi amigo...  
¡Toda carta tiene contra y toda contra se dá !

Hoy no creo ni en mí mismo, todo es grupo, todo es falso.  
Y aquél el que está más alto es igual a los demás...  
Por eso, no has de extrañarte si alguna noche borracho,  
Me vieras pasar del brazo con quien no debo pasar

## Mes vérités

Traduction de Fabrice Hatem

Avec le mégot de la vie serré entre les lèvres  
Le regard torve et froid, la démarche un peu lourde,  
Il est revenu dans le quartier, déjà ivre de souvenirs,  
Et comme crachant un venin, je l'ai entendu accuser :

Vieille rue de mon faubourg où j'ai fait mes premiers pas,  
Je reviens vers toi, mes forces gaspillées  
[en d'inutiles combats,  
Avec une plaie dans la poitrine,  
[mes rêves devenus cauchemars,  
Mes illusions détruites par l'étreinte de la réalité.

J'ai appris tout le mal, j'ai appris tout le bien,  
Je connais le baiser qui s'achète et celui qui se donne,  
L'ami qui est un ami seulement quand ça l'arrange  
Et je sais qu'avec de l'argent, on vaut beaucoup plus.

J'ai appris qu'en cette vie, il faut pleurer si d'autres pleurent  
Et que, si la foule rit, il faut rire aussi :  
Ne te pose pas de questions ! Ça ne changera rien.  
Et en plus tu cours le risque d'être pris pour un imbécile.

Quand j'ai voulu être bon, on m'a ri à la figure  
Quand j'ai crié contre l'injustice, on m'a forcé à me taire ;  
L'expérience fut mon amante, la déception mon amie...  
Chaque atout tient un maître et tous les atouts se vendent.

Je ne crois plus en moi-même, tout est faux, tout est tromperie  
Et même celui de là-haut, il est pareil aux autres...  
C'est pour ça qu'il ne faut pas t'étonner si tu me croises,  
Bourré, une nuit, dans des bras où je ne devrais pas être.

### Cuartito azul (1938)

Paroles de Mario Battistella  
Musique de Mariano Mores

Cuartito azul, dulce morada de mi vida,  
fiel testigo de mi tierna juventud,  
llegó la hora de la triste despedida,  
ya lo vez, todo en el mundo es inquietud...  
Ya no soy más aquel muchacho oscuro,  
todo un señor desde esta tarde soy,  
sin embargo, cuartito, te lo juro,  
nunca estuve tan triste como hoy.

(Refrán)

Cuartito azul  
de mi primera pasión,  
vos guardarás  
todo mi corazón;  
si alguna vez,  
volviera la que amé  
vos le dirás  
que nunca la olvidé;  
cuartito azul,  
hoy te canto mi adiós  
ya no abriré  
tu puerta y tu balcón!

Aquí viví toda mi ardiente fantasía  
y al amor con alegría le canté,  
aquí fue donde sollozó la amada mía  
recitándome los versos de Chénier.  
Quizás tendré para enorgullecerme  
gloria y honor como nadie alcanzó,  
pero nada podrá ya parecerme  
tan lindo y sincero como vos.

### Chambrette bleue

Traduction de Fabrice Hatem

Chambrette bleue, doux écrin de ma vie,  
Tu fus le témoin de ma tendre jeunesse  
Puis vint l'heure triste de l'au-revoir,  
Je le vois, tout dans le monde est inquiétude  
Je ne suis plus aujourd'hui ce garçon obscur.  
Depuis ce soir je suis un vrai monsieur,  
Et cependant, petite chambrette, je te le jure,  
Je n'ai jamais été aussi triste qu'aujourd'hui

(Refrain)

Chambrette bleue  
De ma première passion  
Je te garde  
Tout mon coeur ;  
Si un jour  
Revient celle que j'ai aimée  
Tu lui diras  
Que je ne l'ai pas oubliée  
Chambrette bleue,  
Je te chante aujourd'hui mon adieu  
Je n'ouvrirai plus  
Ta porte et ton balcon ! ! !

Ici j'ai vécu toute mon ardente fantaisie  
Et j'ai chanté l'amour avec ma joie,  
Ce fut l'endroit où sanglota mon aimée  
En me récitant les vers de Chénier  
Peut-être pourrai-je m'enorgueillir  
De gloire et l'honneur comme personne,  
Mais rien jamais ne pourra me paraître  
Aussi beau et sincère que toi.

## **Théâtre et saynètes**

### Alma de bohemio (1914)

Paroles de Juan Caruso  
Musique de Roberto Firpo

Peregrino y soñador  
cantar  
quiero mi fantasía  
y la loca poesía  
que hay en mi corazón  
Y lleno de amor de alegría  
volcaré mi canción.

Siempre sentí  
la dulce ilusión  
de estar viviendo  
mi pasión.

Si es que no vivo lo que sueño  
yo sueño todo lo que canto  
por eso mi encanto  
es el amor.  
Mí pobre alma de bohemio  
quiere acariciar  
y como una flor  
perfumar.

Y en mis noches de dolor,  
a hablar,  
me voy con las estrellas  
y las cosas más bellas  
despierto sé soñar,  
porque le confío a ellas  
toda mi sed de amar.

Yo busco en los ojos celestes  
y en renegridas cabelleras  
pasiones sinceras,  
dulce emoción.  
Y en mi pobre vida errante,  
llena de ilusión,  
dar todo  
mi corazón.

### Ame de bohème

Traduction de Fabrice Hatem

Pélerin et rêveur  
Je chante  
Au gré de ma fantaisie  
Et de la folle poésie  
Que je porte dans mon cœur.  
Et plein d'amour et d'allégresse  
J'offrirai ma chanson.

Toujours j'ai ressenti  
La douce illusion  
D'être en train de vivre  
Ma passion.

Si je ne vis pas ce que je rêve  
Je rêve tout ce que je chante  
Et mon plus grand enchantement  
Est l'amour.  
Ma pauvre âme de bohème  
Désire caresser  
Et parfumer  
Comme une fleur.

Et dans mes nuits de douleur  
Quand je parle  
Je voyage dans les étoiles  
Mais les plus belles choses  
Je sais les rêver éveillé.  
Parce que je leur confie  
Toute ma soif d'aimer.

Je cherche dans les yeux célestes  
Et dans les chevelures noires  
Des passions sincères,  
Une douce émotion.  
Et dans ma vie errante,  
Remplie d'illusions,  
Je veux tout donner  
De mon cœur.

### A la gran muñeca (1919)

Paroles de Miguel F. Osés  
Musique de Jesús Ventura

Yo te he visto pasar por la acera  
con un gesto de desolación  
y al cruzar ni miraste siquiera  
que entendía tu desilusión.  
Te ha dejado, lo sé, la malvada  
y al calor de otros ojos se va;  
ya lo ves cómo no queda nada  
de ese amor que matándote está.

Volvé, jamás otras manos  
cual las de tu mujercita  
harán por la tardecita  
los mates que cebo yo.  
Que en su espuma te contaban  
que, además de su dulzura,  
allí estaba la ternura  
de aquella que los cebó.

Y por mucho que te quieran,  
Siempre serán artificios,  
Nadie hará los sacrificios  
Que hizo por vos tu mujer.  
En mi noches de vigilia  
Acongojada no duermo  
Sabiendo que estás enfermo  
Sin poderte socorrer.

Allá en la noche callada  
te veo triste y burlado  
por aquella que ha llevado  
mi vida y mi corazón.  
Volvé, que aquí has de olvidarla,  
mi pecho siempre te espera,  
ya sabrá tu compañera  
cicatrizar tu pasión.

### A la grande poupée

Traduction de Fabrice Hatem

Je t'ai vu passer sur le trottoir  
Avec un geste de désolation  
Et en me croisant tu n'as pas même vu  
Que j'ai compris ta désillusion.  
Elle t'a abandonné, je le sais, la maudite  
Et va vers la tendresse d'autres yeux  
Tu vois bien qu'il ne reste rien  
De cet amour qui est en train de te tuer.

Reviens, jamais d'autres mains  
Comme celle de ta petite femme  
Ne te prépareront le soir  
Les mates que moi je te faisais,  
Et qui t'offraient avec leur écume  
En plus de leur douceur,  
Toute la tendresse  
De celle qui te les préparait.

Et même si d'autres disent t'aimer  
Tu pourras toujours craindre l'artifice  
Personne ne fera pour toi les sacrifices  
Que fit ta femme  
Dans mes nuits sans sommeil,  
Affligée, je ne dors pas  
En sachant que tu es malade  
Sans pouvoir te secourir

Là-bas, dans la nuit silencieuse  
Je te vois triste et trompé  
Par celle qui a arraché  
La vie de mon cœur  
Reviens, ici tu pourras l'oublier  
Mon cœur t'attend toujours  
Et ta compagne saura  
Cicatriser ta passion.

## Buenos Aires (1923)

Paroles de Manuel Romero  
Musique de Manuel Jovés

Buenos Aires, la Reina del Plata,  
Buenos Aires, mi tierra querida,  
escuchá  
mi canción  
que con ella va mi vida.  
En mis horas de fiebre y orgía  
harto ya de placer y locura,  
en ti pienso patria mía  
para calmar mi amargura.

Noches porteñas,  
bajo tu manto  
risas y llanto  
muy juntos van.  
Risas y besos,  
Farra corrida,  
todo se olvida  
con el champán.  
Y a la salida  
de la milonga  
llora una nena  
pidiendo pan...  
¡Por algo es que en el gotán  
siempre solloza una pena !...

Al compás rezongón de los fuelles  
un bacán a su mina la embrolla.  
Y el llorar  
del violín  
va pintando el alma criolla.  
Buenos Aires, cual a una herida,  
si estás lejos, mejor hay que amarte  
y decir toda la vida:  
antes morir que olvidarte.

## Buenos Aires

Traduction de Fabrice Hatem

Buenos aires, la reine de la Plata,  
Buenos aires, ma terre chérie,  
Ecoute  
Ma chanson  
Car avec elle s'en va ma vie.  
Dans mes heures de fièvre et d'orgie  
Perdu dans les folies du plaisir,  
Je pense à toi, oh ! Ma patrie,  
Pour calmer mon amertume.

Nuits portègues,  
Sous ton voile,  
Rires et larmes  
Se confondent.  
Rires et baisers,  
Fêtes et banquets,  
Tout s'oublie  
Avec le champagne.  
A la sortie  
De la milonga  
Pleure une petite  
Mendiant du pain.  
C'est pour cela que dans le gotan  
On entend toujours soupirer une peine !...

Au rythme grogneur du bandonéon  
Un bacan embobine sa minette  
On entend pleurer  
Le violon  
Qui chante l'âme Argentine.  
Buenos Aires, pareille à une blessure  
Lorsque tu es loin, il vaut mieux t'aimer  
Et dire toute la vie :  
Mieux vaut mourir que t'oublier.

## Fumando espero (1923)<sup>27</sup>

Paroles de Félix Garzó. Musique de Juan Viladomat

Fumar es un placer  
genial, sensual...  
Fumando espero  
A l'hombre a quien que quiero  
tras los cristales  
de alegres ventanales  
Y mientras fumo  
mi vida no consumo,  
porque flotando el humo  
me suelo adormecer...  
Tendida en la chaise longue  
soñar y amar..  
Ver a mi amante  
solícito y galante  
sentir sus labios  
besar con besos sabios  
y el devaneo  
Sentir con más deseos  
Cuando sus ojos veo,  
Sedientos de pasión.  
Por eso estando mi bien  
Es mi fumar un edén.

Dame el humo de tu boca.  
Anda, que así, me vuelvo loca.  
Corre que quiero enloquecer  
de placer,  
sintiendo ese calor  
del humo embriagador  
que acaba por prender  
la llama ardiente del amor.

Mi egipcio es especial,  
qué olor, señor,  
tras la batalla,  
en que el amor estalla,  
un cigarrillo  
es siempre un descansillo  
y aunque parece  
que el cuerpo languidece,  
tras el cigarillo crece  
su fuerza, su vigor ;  
La hora de inquietud,  
con él, no es cruel,  
sus espirales  
son sueños celestiales  
y forman nubes  
que así a la gloria suben  
y envuelta en ella  
su chispa es un estrella  
que luce, clara y bella,  
con rápido fulgor.  
Por eso estando mi bien,  
es mi fumar un edén.

## J'attends en fumant

Traduction de Fabrice Hatem

Fumer est un plaisir  
Génial, sensuel  
En fumant je guette  
L'arrivée de l'homme que j'aime  
A travers les vitres  
De joyeuses fenêtres  
En fumant  
Je ne consume pas ma vie,  
Car lorsque flotte la fumée  
J'ai l'habitude de m'assoupir,  
Etendue dans la chaise longue,  
De rêver, d'aimer,  
Je vois mon amant  
Empressé et galant  
Je sens ses lèvres  
Me donner ses baisers  
Savants et frivoles  
Je sens tout son désir  
Lorsque je vois ses yeux  
Assoiffés de passion.  
C'est pour cela que je suis bien  
Fumer pour moi est un éden.

Donne-moi la fumée de ta bouche  
Viens pour que je devienne folle de désir  
Cours pour m'apporter toute la folie  
Du plaisir  
En sentant cette chaleur  
Enivrante de la fumée  
Que finit par devenir  
La flamme ardente de l'amour.

Mon tabac d'Egypte est spécial,  
Quelle odeur, monsieur...  
Après la bataille  
Où l'amour se déchaîne,  
Une cigarette  
Est toujours un petit repos  
Et bien que le corps  
Paraisse languir,  
Avec la cigarette croît  
Sa force et sa vigueur  
Les heures de l'attente ;  
Avec elle, ne sont pas cruelles,  
Ses spirales  
Sont des rêves célestes  
Et forment des nuages  
Qui montent vers la gloire  
Et, enveloppée par elles,  
Sa lueur est comme une étoile  
Qui brille, belle et claire,  
Avec un éclair rapide.  
C'est pour cela que je suis bien  
Fumer pour moi est un eden.

<sup>27</sup> Version tirée de "Cien tangos fundamentales" (1998)

## Sentimiento gaucho (1924)

Paroles de Juan Andrés Caruso  
Musique de Francisco et Rafael Canaro

En un viejo almacén del Paseo Colón  
donde van los que tienen perdida la fe,  
todo sucio, harapiento, una tarde encontré  
a un borracho sentado en oscuro rincón.  
Y al mirarlo sentí una profunda emoción  
porque en su alma un dolor secreto adiviné  
y, sentándome cerca, a su lado, le hablé,  
y él, entonces, me hizo esta fiel confesión,  
ponga, amigo, atención.

"Sabe que es condición de varón el sufrir...  
"La mujer que yo quería con todo mi corazón  
"se me ha ido con un hombre que la supo seducir  
"y, aunque al irse mi alegría tras de ella se llevó,  
"no quisiera verla nunca... Que en la vida sea feliz  
"con el hombre que la tiene pa su bien... o qué se yo...  
"Porque todo aquel amor que por ella yo sentí  
"lo cortó de un solo tajo con el filo'e su traición...

"Pero inútil... No puedo, aunque quiera, olvidar  
"el recuerdo de la que fue mi único amor.  
"Para ella ha de ser como el trébol de olor  
"que perfuma al que la vida le va a arrancar...  
"Y si acaso algún día quisiera volver  
"a mi lado otra vez, yo la he de perdonar...  
"Si por celos a un hombre se puede matar  
"se perdona cuando habla muy fuerte el querer  
"a cualquier mujer".

## Sentimiento gaucho

Traduction de Fabrice Hatem

Dans un vieil magasin<sup>28</sup> du Paseo Colon  
Où l'on retrouve ceux qui ont perdu l'espoir  
Tout sale et en haillons, je rencontrais un soir  
Un poivrot affalé dans un sombre recoin  
En le voyant j'ai senti une profonde émotion  
Devinant dans son âme une secrète douleur  
Pour lui parler, je vins à ses côtes m'asseoir  
Et il me fit alors cette exacte confession  
Mon ami, attention !

« Tu sais que le destin de l'homme est de souffrir...  
La femme que j'aimais de tout mon pauvre cœur  
Est partie avec l'homme qui a su la séduire  
Et même si, en partant, elle a pris mon bonheur  
Je ne veux plus la voir... Qu'elle ait une vie heureuse  
Avec celui qu'elle aime pour son bien... oui qui sait...  
Parce tout cet amour que je sentais pour elle  
Elle l'a tranché d'un coup avec sa trahison.

Que veux-tu... je peux, malgré tout, oublier  
Le souvenir de celle qui fut mon seul amour  
Pour elle je dois être comme le trèfle odorant  
Qui offre son parfum à celui qui l'arrache  
Et peut-être si un jour elle voulait revenir  
A mon côté, alors je devrais pardonner  
Car si par jalousie on peut tuer un homme  
Il faut bien pardonner quand l'emporte l'amour  
Pour une femme. »

---

<sup>28</sup> Boutique typique du vieux Buenos Aires, mélange de café, d'épicerie, de bazar et de restaurant.

## A media luz (1925)

Paroles de Carlos César Lenzi  
Musique de Edgardo Donato

Corrientes 3-4-8, segundo piso, ascensor.  
No hay porteros, ni vecinos,  
Adentro, cocktail y amor...  
Pisito que puso Maple,  
Piano, estera y velador ;  
Un teléfono que contesta,  
Una victrola que llora  
Viejos tangos de mi flor,  
Y un gato de porcelana  
pa que no maúlle al amor.

Y todo a media luz,  
que es un brujo el amor...  
a media luz los besos,  
a media luz los dos.  
Y todo a media luz,  
Crepúsculo interior,  
Que suave terciopelo  
La media luz de amor...

Juncal 12-24. Telefonéa sin temor.  
De tarde, té con masitas,  
De noche, tango y amor.  
Los domingos, tés danzantes.  
Los lunes, desolación ;  
Hay de todo en la casita:  
Almohadones y divanes  
Como en botica... ¡cocó !<sup>29</sup>  
Alfombras que no hacen ruido  
Y mesa puesta al amor...

## Le demi-jour

Traduction de Fabrice Hatem

Corrientes 3-4-8, deuxième étage, ascenseur,  
Il n'y a ni gardiens ni voisins,  
Passée la porte, cocktail, amour  
Mobilier venant de chez Maple,  
Avec piano, tapis et vieilleuse ;  
Un téléphone qui sonne...  
Un tourne-disque qui pleure,  
De vieux tangos comme je les aime,  
Et un chat de porcelaine  
Pour qu'il ne miaule pas à l'amour.

Et tout en demi-jour,  
L'amour est si magique  
En demi-jour les baisers,  
En demi-jour pour deux.  
Et tout en demi-jour,  
Crépuscule intérieur,  
C'est comme un doux velours  
Ce demi-jour d'amour...

Juncal 12-24. Téléphone sans crainte,  
L'après-midi, thé et gâteaux,  
La nuit, tango, amour,  
Les dimanches, des thés dansants.  
Les lundis, désolation ;  
Il y a de tout dans la maison :  
Des coussins avec des divans  
Un vrai petit palais...un peu de coco,  
Des tapis qui ne font pas de bruit  
Et des tables qui accueillent l'amour...

---

<sup>29</sup> Cocaine.

## La última copa (1926)

Paroles de Juan Caruso  
Musique de Francisco Canaro

Eche, amigo, nomás; écheme y llene  
hasta al borde la copa de champán,  
que esta noche de farra de y alegría  
el dolor que hay en mi alma quiero ahogar.  
Es la última farra de mi vida,  
de mi vida, muchachos, que se va...  
Mejor dicho, se ha ido tras de aquella  
que no supo mi amor nunca apreciar.

Yo la quise, muchachos, y la quiero  
y jamás yo la podré olvidar...  
Yo me emborracho por ella  
y ella quién sabe qué hará...  
Eche, mozo, más champán,  
que todo mi dolor  
bebiendo lo he de ahogar...  
Y si la ven,  
muchachos, díganle  
que ha sido por su amor  
que mi vida ya se fue.

Y brindemos, no más, la última copa  
que, tal vez, también ella ahora estará  
ofreciendo en algún brindis su boca  
y otra boca feliz la besará.  
Eche, amigo, no más, écheme y llene  
hasta al borde la copa de champán,  
que mi vida se ha ido tras de aquella  
que no supo mi amor nunca apreciar.

## Le dernier verre

Traduction de Fabrice Hatem

Verse, ami, verse bien et remplis  
Jusqu'au bord la coupe de champagne  
Car en cette nuit de fête et de gaieté  
Je veux noyer la douleur qui blesse mon âme.  
C'est la dernière fête de ma vie,  
De ma vie, ami, qui s'en va...  
Ou plutôt qui est partie avec celle  
Qui n'a jamais su goûter mon amour.

Je l'aimais, les amis, et je l'aime  
Et jamais je ne pourrai l'oublier  
C'est pour elle que je m'enivre  
Et, elle qui sait ce qu'elle fait.  
Versez, garçon, le champagne  
Car je veux en buvant  
Noyer toute ma douleur  
Si vous la voyez  
Mes amis, dites-lui  
Que c'est pour son amour  
Que ma vie s'est enfuie.

Buvons, maintenant, la dernière coupe  
Alors qu'elle offre peut-être en ce moment  
Sa bouche à un autre en trinquant  
Et qu'une autre bouche heureuse l'embrasse.  
Verse bien, ami, verse et remplis  
Jusqu'au bord la coupe de champagne  
Parce que que ma vie est partie avec celle  
Qui n'a jamais su goûter mon amour.

## Tiempos viejos (1926)

Paroles de Manuel Romero  
Musique de Francisco Canaro

¡ Te acordás, hermano, qué tiempos aquellos !  
Eran otros hombres, más hombres los nuestros,  
No se conocía coca<sup>30</sup> ni morfina,  
los muchachos de antes no usaban gomina.  
¡ Te acordás, hermano, qué tiempos aquellos !  
Veinticinco abriles que no volverán.  
Veinticinco abriles volver a tenerlos...  
¡ Si cuando me acuerdo me pongo a llorar !

¿ Dónde están los muchachos de entonces ?  
Barra antigua de ayer ¿ dónde están ?  
Yo y vos solos quedamos, hermano,  
yo y vos sólo para recordar...  
¿ Te acordás las mujeres aquellas,  
minas fieles de gran corazón,  
que en los bailes de Laura peleaban  
cada cual defendiendo su amor ?

¿ Te acordás, hermano, la rubia Mireya  
que quité en lo de Hansen al guapo Rivera ?  
Casi me suicido una noche por ella  
y hoy es una pobre mendiga harapienta.  
¿ Te acordás, hermano, lo linda que era ?  
Se formaba rueda pa'ver la bailar  
Cuando por la calle la veo tan vieja  
doy vuelta la cara y me pongo a llorar.

## Les temps anciens

Traduction de Fabrice Hatem

Te souviens-tu, mon frère, de ces temps-là !  
C'étaient d'autres hommes, plus hommes qu'aujourd'hui !  
On ne connaissait ni coco ni morphine,  
Les p'tits gars d'autrefois ne se gomenaient pas.  
Te souviens-tu, mon frère, de ces temps-là !  
Nos vingt-cinq printemps qui ne reviendront plus !  
Nos vingt-cinq printemps, les avoir à nouveau...  
Quand je m'en souviens, je me mets à pleurer !

Où sont-ils, les p'tits gars d'autrefois ?  
Les vieux amis d'hier, où sont-ils aujourd'hui ?  
Moi et toi, restons seuls, mon frère,  
Moi et toi, seulement pour nous souvenir...  
Te souviens-tu de ces femmes de jadis,  
Ces filles fidèles au grand cœur,  
Qui se battaient dans les bal de Laura,  
Défendant chacune son amour ?

Te souviens-tu, mon frère, de la blonde Mireya  
Que j'ai prise chez Hansen au beau Rivera ?  
Une nuit, j'ai failli me suicider pour elle.  
Le temps en a fait une vieille mendicante.  
Te souviens-tu, mon frère, comme elle était belle ?  
On se bousculait pour la voir danser.  
Et quand dans la rue je la vois si vieille  
Je tourne la tête et me mets à pleurer.

---

<sup>30</sup> Cocaïne.

## Garufa (1928)

Paroles de Roberto Fontaina  
Musique de Juan A. Collazo

Del barrio « La Mondiola » sos el más rana  
Y te llaman Garufa por lo bacán<sup>31</sup>,  
Tenés más pretensiones que bataclana  
Que hubiera hecho « suceso » con un « gotán ».

Durante la semana meta laburo  
Y el sábado a la noche sos un doctor...  
Te encajás las polainas y el cuello duro,  
Y te venís p'al centro de rompedor.

Garufa  
¡Pucha !Que sos divertido.  
Garufa  
Ya sos un caso perdido.  
Tu vieja  
Dice que sos un bandido  
Porque supo que te vieron,  
La otra noche  
En el Parque Japonés...

Caés a la milonga en cuanto empieza  
Y sos para las minas, el vareador.  
Sos capaz de bailarte « La Marsellesa »,  
«La marcha Garibaldi » y « El Trovador »  
Con un café con leche y una ensaimada  
Rematás esa noche de bacanal,  
Y al volver a tu casa de madrugada  
Decís: "Yo soy un rana fenomenal."

## Noceur

Traduction de Fabrice Hatem

Du faubourg La Mondiola t'es le plus branché  
On t'appelle « le noceur » pour ton air de bacan,  
Tu as plus de vanité qu'une fille de cabaret  
Qui aurait fait l'événement avec un gotan.

C'est le turbin pendant toute la semaine  
Mais le samedi soir tu deviens un Monsieur...  
Tu mets tes guêtres et ton col dur,  
Et tu te pointes au centre comme un vainqueur.

Noceur !  
Ah ! Dis donc, t'es amusant,  
Noceur  
Mais t'es un cas désespérant  
Ta mère  
Dit que tu es un vrai rufian  
Parce ce qu'elle sait qu'on t'a vu  
La nuit passée  
Dans le Parc Japonais.

Tu arrives dès que la milonga commence  
Et, question minettes, tu sais les gauler  
Tu serais capable de danser la Marseillaise  
La marche de Garibaldi, le trouvère...  
Avec un café au lait et un petit gâteau  
Tu viens à bout de cette nuit de bachanales  
Et en rentrant chez toi, le matin très tôt,  
Tu te dis : « je suis un type phénoménal ».

---

<sup>31</sup> Terme lunfardo désignant les riches viveurs.

## Madreselva (1931)

Paroles de Luis César Amadori  
Musique de Francisco Canaro

Vieja pared del arrabal,  
tu sombra fué mi compañera.  
De mi niñez sin esplendor  
la amiga fué tu madreselva.

Cuando, temblando mi amor primero,  
con su esperanza besó mi alma,  
yo, junto a vos, pura y feliz,  
cantaba así mi primera confesión:

Madreselvas en flor que me vieron nacer,  
y en la vieja pared sorprendieron mi amor...  
Tu humilde caricia es como el cariño  
primero y querido que siento por él!  
Madreselvas en flor, que trepándose van,  
es su abrazo tenaz y dulzón como aquél...  
Si todos los años tus flores renacen  
hacé que no muera mi primer amor!

Pasaron los años, y mis desengaños  
yo vengo a contarte mi vieja pared...

Así aprendí que hay que fingir  
para vivir decentemente.  
Que amor y fe mentiras son,  
y del dolor se ríe la gente.  
Hoy que la vida me ha castigado  
y me ha enseñado su credo amargo,  
Vieja pared, con emoción  
me acerco a vos, y te digo como ayer:

Madreselvas en flor, que me vieron nacer,  
y en la vieja pared sorprendieron mi amor:  
Tu humilde caricia es como el cariño  
primero y querido que nunca olvidé.  
Madreselvas en flor, que trepándose van,  
es tu abrazo tenaz y dulzón como aquél.  
Si todos los años tus flores renacen  
¿Por qué ya no vuelve mi primer amor ?

## Chevrefeuille

Traduction de Fabrice Hatem

Oh ! toi, vieux mur de l'arrabal  
Ton ombre fut ma compagne  
De mon enfance sans splendeur  
Ton chevrefeuille fut l'ami.

Quand, tremblant de mon premier amour  
Qui embrassait mon âme de son espérance  
Près de toi, heureuse et pure,  
J'ai chanté ma première confession

Oh ! Chevrefeuille en fleur qui a vu ma naissance  
Et sur le vieux mur a surpris mon amour...  
Ton humble caresse est comme cette tendresse  
Printanière et chérie que je sentais pour elle  
Oh ! Chevrefeuille en fleurs qui grimpe sur le mur  
Ton étreinte est tenace et douce comme la sienne  
Puisque tous les ans tes fleurs renaissent  
Fais que ne meure pas mon premier amour

Passent les années, et mes déceptions  
C'est à ce vieux mur je les confie.

J'ai ainsi appris qu'il faut feindre et tromper  
Pour pouvoir vivre déceimment  
Qu'amour et foi sont des mensonges  
Que l'on se moque de la souffrance  
Aujourd'hui, meutri par la vie,  
Dont j'ai appris le credo amer,  
Mon vieux mur, avec émotion,  
Je te chuchote comme hier :

Oh ! Chevrefeuille en fleurs qui vu ma naissance  
Et qui sur le vieux mur a surpris mon secret  
Ton humble caresse est comme cet amour  
Printanier et chéri, gravé dans ma mémoire,  
Oh, chevrefeuille en fleurs qui grimpe sur le mur  
Ton étreinte est tenace et douce comme la sienne.  
Puisque tous les ans tes fleurs renaissent  
Fais donc que revienne mon premier amour...

## Tomo y obligo (1931)

Paroles de Manuel Romero  
Musique de Carlos Gardel

Tomo y obligo, mándese un trago  
que hoy necesito el recuerdo matar.  
Sin un amigo, lejos del pago,  
quiero en su pecho mi pena volcar.  
Beba conmigo, y si se empañá  
de vez en cuando mi voz al cantar,  
no es que la llore porque me engañá,  
yo sé que un hombre no debe llorar.

Si los pastos conversaran esta pampa le diría  
De qué modo la quería, con que fiebre la adoré.  
Cuántas veces de rodillas, tembloroso,  
[yo me he hincado  
bajo el árbol deshojado  
[donde un día la besé.  
Y hoy al verla envilecida,  
[a otros brazos entregada,  
fue pa'mi una puñalada y de celos me cegué  
y lo juro, todavía no consigo convencerme  
cómo pude contenerme y ahí nomás no la maté.

Tomo y obligo, mándose un trago...  
de las mujeres mejor no hay que hablar.  
Todas, amigos, dan un mal pago  
y hoy mi experiencia lo puede afirmar.  
Siga un consejo, no se enamore  
y si una vuelta le toca hocicar,  
fuerza canejo, sufra y no llore  
que un hombre macho no debe llorar.

## A ta santé

Traduction de Fabrice Hatem

C'est ma tournée, mon gars, sortons les verres  
Car j'ai besoin de tuer le regret.  
Sans ami, sans patrie, loin de ma terre,  
Je veux noyer ma peine à tes côtés.  
Bois avec moi, et si soudain  
Pendant la chanson ma voix s'altérait...  
C'est n'est pas que je pleure parce qu'elle m'a trompé  
Car je sais qu'un homme ne doit pas pleurer.

Si la prairie pouvait chanter, alors cette pampa te dirait  
De quelle façon je l'ai aimée, avec quelle fièvre je l'adorais  
Combien de fois, tremblant, pleurant,  
[je retournais m'agenouiller  
Sous l'arbre sans feuilles et sans fruits  
[où je lui avais pris un baiser.  
De la voir aujourd'hui déçue,  
[et à d'autres bras enlacée,  
Fut pour moi un coup de poignard, la jalousie m'a aveuglé  
Et je le jure, vrai de vrai, je n'ai pas encore réalisé  
Comment j'ai pu me retenir, à l'instant même, de la tuer.

C'est ma tournée, mon gars, sortons les verres...  
Des femmes il vaut mieux ne pas parler  
Avec elles, t'es sûr d'être toujours refait  
Et c'est l'expérience qui me fait parler.  
Suis un conseil, pas de romance  
Et si un jour tu te laissais piéger,  
Du courage, mon vieux, et souffres en silence  
Parce qu'un vrai mec ne doit pas pleurer !!

### Yo no sé que me han hecho tus ojos (1931)

Paroles et musique de Francisco Canaro

Yo no sé si es cariño el que siento,  
yo no sé si sera una pasión,  
solo sé que al no verte una pena  
va rondando por mi corazón...  
Yo no sé que me han hecho tus ojos  
que al mirarme me matan de amor,  
yo no sé que me han hecho tus labios  
que al besar mis labios, se olvida el dolor.

Tus ojos para mí  
son luces de ilusión,  
que alumbra la pasión  
que albergo para tí.  
Tus ojos son destellos  
que van reflejando  
ternura y amor.  
Tus ojos son divinos  
y me tienen preso  
en su alrededor.  
Tus ojos para mí  
son el reflejo fiel  
de un alma que al querer  
querrá con frenesí,  
que con fé me guiaran  
por un sendero  
de esperanzas y esplendor  
porque sus ojos son, mi amor!

Yo no sé cuántas noches de insomnio  
en tus ojos pensando pasé;  
pero sé que al dormirme una noche  
con tus ojos pensando soñé...  
Yo no sé que me han hecho tus ojos  
que me embrujan con su resplandor,  
solo sé que yo llevo en el alma  
tu imagen marcada con el fuego de amor.

### Je ne sais ce que m'ont fait tes yeux

Traduction de Fabrice Hatem

Je ne sais si c'est de l'amour ce que je ressens  
Je ne sais si cela s'appelle une passion,  
Je sais seulement que quand je ne te vois pas  
La tristesse rôde dans mon cœur...  
Je ne sais ce que m'ont fait tes yeux  
Dont le regard me tue d'amour,  
Je ne sais ce que m'ont fait tes lèvres  
Qui en baisant mes lèvres, font oublier la douleur

Tes yeux pour moi  
Sont des lumières de bonheur  
Qui allument la passion  
Que je ressens pour toi.  
Tes yeux sont des miroirs  
Qui reflètent  
La tendresse et l'amour  
Tes yeux sont divins  
Et me tiennent prisonniers  
Près de toi.  
Tes yeux pour moi  
Sont les reflets fidèles  
D'une âme qui dans l'amour  
Aime avec frénésie.  
Et toujours me guideront  
Sur un chemin  
D'espérance et de splendeur  
Parce tes yeux sont, mon amour !

Je ne sais combien de nuits d'insomnie  
J'ai veillé en pensant à tes yeux.  
Je sais seulement qu'en m'endormant une nuit  
Près de tes yeux précieux, j'ai vécu un rêve  
Je ne sais ce qu'ont fait tes yeux  
Qui m'ensorcèlent de leur splendeur  
Je sais seulement que dans mon âme  
Ton image est gravée par le feu de l'amour.

## La canción de Buenos Aires (1932)

Paroles de Manuel Romero  
Musique de Azucena Maizani et Oreste Cúfaro

Buenos Aires, cuando lejos me vi  
sólo hallaba consuelo  
en las notas de un tango dulzón  
que lloraba el bandoneón.  
Buenos Aires, suspirando por ti  
bajo el sol de otro cielo,  
¡cuánto lloró mi corazón  
escuchando tu nostálgica canción.

Canción maleva, canción de Buenos Aires,  
hay algo en tus entrañas  
Que vive y que perdura.  
canción maleva, lamento de amargura,  
sonrisa de esperanza, sollozo de pasión ;  
ese es el tango, canción de Buenos Aires,  
nacido en el suburbio que hoy reina en todo el mundo;  
ése es el tango, que llevo muy profundo  
clavado en lo más hondo del criollo corazón.

Buenos Aires donde el tango nació,  
tierra mía querida,  
yo quisiera poderte ofrendar  
todo el alma en mi cantar  
y le pido a mi destino el favor  
de que al fin de mi vida  
oiga el llorar del bandoneón  
entonando tu nostálgica canción.

## La chanson de Buenos Aires

Traduction de Fabrice Hatem

Buenos Aires, quand je me vis loin de toi  
Je ne trouvais le réconfort  
Que dans les notes d'un doux tango  
Que pleurait le bandonéon  
Buenos Aires, je soupire vers toi  
Sous la lumière d'un autre ciel,  
Comme pleure mon cœur  
En écoutant ta chanson nostalgique !

Chanson voyou, chanson de Buenos Aires  
Il y a quelque chose dans tes entrailles  
Qui vit et qui perdure.  
Chanson canaille, lamento d'amertume  
Sourires d'espérance et sanglot de passion  
C'est cela le tango, chanson de Buenos Aires  
Venu de nos faubourgs, qui règne sur le monde  
C'est cela le tango, qui entre au fond de nous  
Et s'ancre au plus profond de nos cœurs argentins

Buenos Aires, où naquit le tango  
Ma terre tant aimée  
Je voudrais tant pouvoir t'offrir  
Toute mon âme dans mon chant.  
Et je demande au destin la faveur  
Qu'avant de finir ma vie,  
Je puisse entendre le bandonéon pleurer  
En entonnant ta chanson nostalgique.

## **Poèmes comiques et lunfardesques**

## El cafishio (1918)

Paroles de Florencio Iriarte  
Musique de Juan Canavesi

Ya me tiene más robreca  
que canfli sin "ventolina"  
y palpito que la "mina"  
la "liga" por la "buseca"  
Ahura la va de jaqueca  
y no cae por el "bulín"  
pero yo he "junao" que al fin  
ha "engrupido" a un "bacanazo"  
y me "arranya" el "esquinazo"  
porque me ve "fulerín"

Y me "bate" "el de la zurda"  
tocándome el amor propio  
que me quiere "dar el opio"  
con un "bacán a la gurda",  
pero si me pongo "curda"  
la "rafa" será completa  
y aunque me apañe la "yeta"  
yo con "grupos" no la voy  
y ya verá que no soy  
un "guiso" a la vinagreta.

Se ha creído la "rantifusa"  
con "humos" de gran "bacana"  
que por temor a la "cana"  
no va a "ligar" la "marrusa"  
Pa'mí es poco la "canusa"  
y el código es un "fideo";  
una vez que me "cabreo"  
la más "turra" marca el paso,  
sobre todo en este caso  
que defiendo el "morfeteo"

## Le mac

Traduction de Fabrice Hatem

Aujourd'hui, je suis plus en boule  
Qu'un mac qu'a pas touché son blé  
Car j'ai comme l'idée que ma poule  
Va m'planter là pour un miché.  
E'm'raconte qu'elle a mal au crâne  
Pour plus s'pointer dans mon garni  
Mais j'me doute bien qu'au final  
En embobinant c'te dandy,  
Elle cherch'à m'jeter, la canaille,  
Parc'qu'elle me voit sans un radis.

J'en ai l'palpitant qui s'dégraffe,  
Et ça m'met l'moral en paté,  
De voir qu'elle me laisse en carafe,  
Pour ce richard amidoné.  
Mais attention !!! Si j'me bibine,  
Alors ça va être sa fête,  
Car lorsqu'j'suis dans la débine  
J'aime pas qu'on se paye ma tête  
Et elle va sentir, la gamine,  
Que j'suis pas son toutou-carpette.

Et elle croît, cette petite traînée,  
Avec ses airs de grande dame,  
Que j'vais pas lui fout'sa raclée  
Parce que j'ai peur de la flicaille !!!  
Mais moi j'men balance, des poulets,  
Et l'code pénal, j'en branle rien.  
Une fois que j'ai bien la rage,  
La plus crâneuse s'aplatit bien.  
Surtout dans une pareille occas'  
Où j'me bats pour mon gagne-pain.

## El ciruja (1926)<sup>32</sup>

Paroles de Alfredo Marino  
Musique de Ernesto de la Cruz

Como con bronca, y junando  
de rabo de ojo a un costado,  
sus pasos ha encaminado  
derecho pa'l arrabal.  
Lo lleva el presentimiento  
de que, en aquel potrerito,  
no existe ya el bulincito  
que fue su único ideal.

Recordaba aquellas horas de garufa  
cuando minga de laburo se pasaba,  
meta punguía, al codillo escolaseaba  
y en los burros se ligaba un meteón;  
cuando no era tan junao por los tiras,  
la lanceaba sin tener el manyamiento,  
una mina le solfeaba todo el vento  
y jugó con su pasión.

Era un mosaico diquero  
que yugaba de quemera,  
hija de una curandera,  
mechera de profesión;  
pero vivía engrupida  
de un cafiolo vidalita  
y le pasaba la guita  
que le chacaba al matón.

Frente a frente, dando muestras de coraje,  
los dos guapos se trezaron en el bajo,  
y el ciruja, que era listo para el tajo,  
al cafiolo le cobró caro su amor.  
Hoy, ya libre'e la gayola y sin la mina,  
campaneando un cacho'e sol en la vedera,  
piensa un rato en el amor de su quemera  
y solloza en su dolor.

## Le chiffonier<sup>33</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

En biglant, comme un enragé,  
Du coin de l'œil sur le côté,  
Ses pas errants l'ont amené  
Directement vers l'arrabal  
Et il lui vient comme l'idée,  
Que, dans ce recoin paumé,  
Elle existe plus, la carrée  
Qui fut son unique idéal.

Il se souvient de ces virées  
Quand y avait pas à turbiner  
Juste à jouer aux cartes, à chouerrer  
Et parier sur des canassons.  
Qu'y volait sans s'faire réparer  
Qu'les poulets l'avaient pas fiché  
Une nana lui piqua tout son blé  
En jouant avec sa passion.

C'était une sacré allumeuse  
La fille d'une rebouteuse,  
Elle travaillait comme enquilleuse,  
Et zonait près des dépotoirs  
Mais elle s'était monté l'citron  
Pour un maquereau de profession  
Et lui filait toute le pognon  
Qu'elle carotait à l'aut'poire.

Face à face, sans se dégonfler,  
Les deux gars se sont affrontés  
Le paumé savait suriner  
Et l'mac paya cher son amour.  
Sorti d'cabane, mais sans la fille,  
Sur le pavé, prenant l'soleil,  
De sa chiffonnière, y s'appelle  
Et y soupire de douleur.

---

<sup>32</sup> Il s'agit d'un terme à la polysémie complexe, et donc pratiquement intraduisible. Dans un premier sens "ciruja" signifie "vagabond". Il s'agit également de l'apocope de cirujano (chirurgien) qui peut avoir ici un double sens : soit la catégorie particulière de chiffonniers qui récupère les os dans les tas d'ordures ; soit celui qui manie bien le couteau. Chacun de ces trois sens trouve sa signification à un moment différent du poème. Pauvre traducteur !!

---

<sup>33</sup> Remerciements à Reinaldo de Santis et Enrique Lataillade

## Linea 9 (1928)

Parole de Carlos De La Púa  
Musique de Edmundo Rivero

Era un boncha boleado, un chacarero.  
Que se tomó aquel 9 en el Retiro<sup>34</sup>.  
Nunca vieron esparos ni lanceros<sup>35</sup>  
un gil a la acuarela más a tiro.

Era polenta el bobo y la marroca  
y la empiedrada fule berretín.  
De grilo la cachimba daba boca  
y le orejeaba un poco el chiquilín.

(recitado)

El ropae que acusaba este laburo  
trabajó despacito de culata.  
Pero el lancero se pasó de apuro  
y de gil casi más mete la pata.

Era un bondi de línea requemada  
con guarda batidor cara de rope.  
Si no saltó cabron por la mancada,  
fue de chele nomás, de puro miope.

## Ligne 9<sup>36</sup>

Traduction de Fabrice Hatem et Enrique Lataillade

C'était un paumé, un péquenaud,  
Qu'avait pris l' 9, à Retiro,  
Jamais les tireurs et les nonnes  
N'avaient vu pigeon plus au pot.

Tocante et bride étaient girondes.  
La bagouse, à te rendre dingue.  
L'morlingue dépassait d'la profonde,  
On pouvait chatouiller l'larzingue.

(récitatif)

Le tireur faisait son boulot  
En fourchettant l'froc, tranquillo.  
Mais l'nonneur s'est mis malagauche  
Et a failli tout faire foirer, l'corniaud.

C'était un bus archi-fliqué  
Avec un bourre à gueule de dogue  
Et s'il les a pas alpagués  
Ce fut par bol : myope comme taupe !

Remerciements à Reinaldo de Santis

---

<sup>34</sup> Retiro est une des principales gares de Buenos Aires

<sup>35</sup> Termes lunfardo désignant les pickpocket (esparos, tireurs en argot) et leurs comparses qui détournent l'attention de la victime (lanceros, nonnes en argot)

---

<sup>36</sup> Remerciements à Reinaldo de Santis et Enrique Lataillade

## Niño bien (1928)

Musique de Juan Antonio Collazo  
Paroles de Víctor Soliño et Roberto Fontaina

Niño bien, pretencioso y engrupido,  
que tenés berretín de figurar;  
niño bien que llevás dos apellidos,  
y que usás de escritorio el Petit Bar;  
pelandrún que la vas de distinguido  
y siempre hablás de la estancia de papá,  
mientras tu viejo, pa' ganarse el puchero,  
todos los días sale a vender fainá<sup>37</sup>.

Vos te creés que porque hablás de ti,  
fumás tabaco inglés  
paseás por Sarandí,  
y te cortás las patillas a lo Rodolfo  
sos un fifí.  
Porque usás la corbata carmín  
y allá en el Chantecler  
la vas de bailarín,  
y te mandás la biaba de gomina,  
te creés que sos un rana  
y sos un pobre gil.

Niño bien, que naciste en el suburbio  
de un bulín alumbrao a querosén,  
que tenés pedigrée bastante turbio  
y decís que sos de familia bien,  
no manyás que estás mostrando la hilacha  
y al caminar con aire triunfador  
se ve bien claro que tenés mucha clase  
para lucirte detrás de un mostrador.

## Gamin chic

Traduction de Fabrice Hatem et Sandra Messina

Gamin chic, prétentieux, vaniteux  
Qui s'est mis dans la tête de frimer  
Gamin chic qui porte deux prénoms  
Et qui utilise comme bureau le « Petit Bar »  
Fauché qui se la joue distingué  
Et parle toujours de l'estancia de papa  
Pendant que ton vieux pour gagner sa croûte  
Se crève la paillasse à vendre des fainas.

Tu crois que parce que tu dis « chère amie »  
Et que tu fumes du tabac anglais  
Que tu te promènes dans Sarandí  
Et que tu te coupes les pattes « à la Rodolfo »  
T'es un « monsieur »  
Parce que t'as une cravatte carmin  
Et que tu vas au Chantecler  
Pour tu te la jouer danseur  
Que tu t'mets ta dose de gomina  
Tu crois que t'es dans l'coup  
Et t'es qu'un pauvre idiot.

Gamin qui naquit dans le faubourg  
Dans un gourbi éclairé au kérosène  
Qui a un pedigree plus que louche  
Et dit qu'il vient d'une famille « bien »  
Tu n'sais pas que tu caches mal ton jeu  
Et quand tu marches avec l'air triomphant  
On voit bien que tas de la classe. Ouais !  
Pour rincer les verres derrière un comptoir.

---

<sup>37</sup> Galettes de blé.

### Pipistrela<sup>38</sup> (vers le début des années 1930)

Paroles de Fernando Ochoa  
Musique de Francisco Canaro

Err botón de la esquina de casa  
cuando sargo a barrer la vereda,  
me se acerca el canaya y me dice:  
"Pss, Pipistrela, pss Pipistrela"

Tengo un coso ar mercau que me mira,  
es un tano engrupido de crioyo,  
yo le pongo lo ojo pa'riba,  
y ende mientras le afano un repollo.

Me llaman la Pipistrela,  
y yo me deajo llamar,  
es mejor pasar por gila,  
si una es viva de verdá.

Soy una piba con clase,  
manyen qué linda mujer.  
La pinta que Dios me ha dado  
la tengo que hacer valer.

Ya estoy seca de tantos mucamos,  
cocineros, botones y juardas,  
yo me paso la vida esperando  
y no viene el otario.

Yo quisiera tener mucho vento  
pa' comprarme sombreros, zapatos,  
aniaparme algún coso del centro  
pa' largar a esta manga de patos.

### Pipistrelle

Traduction de Fabrice Hatem et Sandra Messina

L'flic d'avant chez moi  
Quand j'sors balayer l'trottoir  
Y's'm'approche et y m'dit :  
Eh ! Pipistrelle !! Eh, eh... Pipistrelle...

Y'a un mec au marché qui m'reluque  
C'est un rital qui s'la joue argentin  
J'y mets les deux yeux à l'envers  
Et pendant ça j'y pique un chou.

On m'appelle la pipistrelle  
Et moi j'me laisse appeler comme ça  
Car c'est mieux d'passer pour bête  
Quand on en fait on est maligne

J'suis une fille avec de la classe  
Regardez un peu la belle femme  
La jolie gueule que Dieu m'a donnée  
Faut qu'en tire le maximum

J'en ai marre des domestiques,  
Des cuistots, des flics et des livreurs  
Je passe ma vie à attendre  
Et il arrive pas, le gogo plein aux as...

Je veux avoir plein de pognon  
Pour m'ach'ter des chapeaux, des chaussures  
Et m'attraper un mec du centre  
Pour larguer cette bande de canards..

---

<sup>38</sup> Petite chauve-souris.

## Milonga lunfarda (1960)

Paroles de M. H. Crecere - Musique de E. Rivero

En este hermoso país,  
que es mi tierra, la Argentina,  
la mujer es una mina  
y el fuelle es un bandoneón;  
el vigilante, un botón;  
la policía, la cana;  
el que roba es el que afana;  
el chorro, un vulgar ladrón:  
al sonso llaman chabón  
y al vivo le baten rana.

La guita o el vento es  
el dinero que circula;  
el cuento es meter la mula,  
y al vesre por al revés.  
Si pelechaste, tenés  
y en la rama si estás seco.  
Si andás bien, andás derecho;  
tírao, el que nada tiene.  
Chapar es, si te conviene,  
agarrar lo que está hecho.

El cotorro es el lugar  
donde se hace el amor.  
El pashá es un gran señor  
que sus mangos acamala.  
La vecina es la fulana,  
el tordo es algún doctor,  
el un mostrador  
donde un curda se emborracha,  
y si es que hacés pata ancha  
te la das de sobrador.

El que trabaja, labura;  
quien no hace nada es un fiaca,  
la pinta es la que destaca  
los rasgos de tu apostura.  
Mala racha es mishiadura,  
que hace la vida fulera.  
La cama es una catrera  
y apoliyar es dormirse.  
Rajar o piantarse es irse,  
y esto lo manya cualquiera.

Y qué te van a contar,  
ya está todo relojeado.  
Aquello visto, es junado;  
lo sabe toda la tierra.  
Si hasta la Real Academia<sup>39</sup>,  
que de parla sabe mucho,  
le va a pedir a Pichuco  
y a Grela, con su guitarra,  
que a esta milonga lunfarda  
me la musiquen de grupo.

## Milonga lunfarda

Traduction de Mariana Bustelo

Dans ce beau pays  
Qui est ma terre, l'Argentine  
La femme est une « mina » (nana)  
et le « fuelle », un bandonéon (soufflerie);  
L'agent de police, un « botón » ; (bouton)  
La police, la « cana » (cane)  
Celui qui vole est celui qui « afana »  
Le « chorro », un vulgaire voleur.  
Le sot, on le nomme "chabón"  
Et le malin, « rana » (grenouille).

La « guita » ou le « vento », c'est  
L'argent qui circule,  
Embobiner, c'est « meter la mula » (mettre la mule)  
Et le « vesre », c'est l'e verlan  
Si « pelechaste », tu as de l'argent,  
Et « en la rama » si tu es fauché (dans la branche).  
Si tout va bien, « andas derecho » (tu marches droit) ;  
« Tirao », celui qui n'a rien, (jeté)  
« Chapar », c'est quand te convient  
T'approprier ce qu'un autre a fait.

Le « cotorro » c'est l'endroit  
Où on fait l'amour.  
Le « pasha » c'est un grand monsieur  
Qui met de côté son pognon.  
La voisine c'est la « fulana » ;  
Le « tordo » c'est un docteur. (verlan de doctor)  
« El estaño » est le comptoir (le zinc)  
Où un saoulard s'enivre  
Et si tu fais « pata ancha » (jambe large)  
C'est que tu es un vantard.

Celui qui travaille, « labura » ;  
Celui qui fait rien est un « fiaca » ;  
La « pinta » ce qui fait remarquer  
La manière dont tu te tiens.  
Une série noire, c'est la « mishiadura » (mouise)  
Qui fait la vie « fulera » (désagréable).  
Le lit est une « catrera » ,  
« Apoliyar » c'est dormir. (miter)  
« Rajar » ou « piantarse » c'est partir (fendre).  
Cela tout le monde l'a pigé.

Il n'y a plus rien à dire  
Tout est déjà expliqué.  
On a tout vu, tout entravé.  
Maintenant, tout le monde le sait,  
Même la Royale Académie  
Qu'en a, du vocabulaire.  
Va à demander à Pichuco  
Et à Grela, avec sa guitare  
Qu'à cette milonga lunfarda  
Il me mette une chouette musique

<sup>39</sup> Equivalent espagnol de l'Académie française

## Homo Sapiens (1997)

Paroles de Martina Iñíguez

Embrocás la tele desde la catrera,  
ahumás el ambiente con tu fasulín...  
mientras la ceniza vuela por doquiera  
dejando hecho un asco mi posta bulín.

Tu jeta deschava mufa futbolera,  
precio de amargura de ese berretín  
hacia una pelota que piantó pa' afuera  
porque hoy, a tu equipo, le faltó piolín.

Dándole a la gola rol de vinoducto,  
enchastrás la funda nueva del colchón...  
y de tanto en tanto con algún eructo

matizás el aire de la habitación...  
¡Pensar que hay quién bate que sos el producto  
de millones de años de la evolución!

## Homo Sapiens

Traduction de Mariana Bustelo et Fabrice Hatem

Tu bigles la télé depuis le plumard,  
Tu enfumes l'atmosphère avec ta cibiche...  
Pendant que les cendres volent partout  
Et dégueulassent ma belle carrée.

Sur ta gueule, t'as la grimace du football  
Voilà le prix amer de cette lubie  
Pour une balle qui s'est cassé du terrain  
Parce qu'aujourd'hui ton équipe était naze

Ta gorge est un vrai pipe-vine  
Tu dégueulasses la nouvelle couverture du matelas...  
Et de temps en temps tu pousses un rot.

Tu pollues l'air de la chambre...  
Quand on pense qu'y en a qui disent que t'es l'produit  
De millions d'années d'évolution !

Remerciements à Philippe Fassier

## **Alfredo Le Pera (1900-1935)**

### Melodía de Arrabal (1932)

Paroles de Alfredo Le Pera et Mario Battistella  
Musique de Carlos Gardel

Barrio plateado por la luna,  
rumores de milonga  
es toda su fortuna.  
Hay un fuelle que rezonga  
en la cortada mistonga,  
mientras que una pebeta,  
linda como una flor,  
espera coqueta  
bajo la quieta  
luz de un farol.

Barrio... barrio..  
que tenés el alma inquieta  
de un gorrión sentimental.  
Penas...ruego...  
¡esto todo el barrio malevo  
melodía de arrabal!  
Barrio... barrio...  
perdoná si al evocarte  
se me pianta un lagrímón,  
que al rodar en tu empedrao  
es un beso prolongao  
que te da mi corazón.

Cuna de tauras y cantores,  
de broncas y entreveros,  
de todos mis amores.  
En tus muros con mi acero  
yo grabé nombres que quiero.  
Rosa, "la milonguita",  
era rubia Margot,  
en la primer cita,  
la paica Rita  
me dio su amor.

### Mélodie du faubourg (1932)

Traduction de Fabrice Hatem

Faubourg argenté par la lune  
Les rumeurs de la milonga  
Sont toute ta fortune,  
Et ce bandonéon qui grogne  
Dans cette impasse misérable,  
Pendant qu'une petite  
Belle comme une fleur  
Attend, toute coquette  
Sous la tranquille  
Lumière d'un lampadaire.

Faubourg... faubourg...  
Tu possèdes l'âme inquiète  
D'un moineau sentimental  
Peines et bruits,  
C'est tout le faubourg mal famé  
Mélodie de l'arrabal  
Faubourg... faubourg..  
Pardonne si en t'évoquant  
Je laisse échapper une larme  
Car en rôdant dans tes dédales  
C'est un infini baiser  
Que je te donne avec mon cœur.

Berceau de caïds et chanteurs  
De bagarres et de rendez-vous  
De toutes mes amours  
Sur tes murs avec mon couteau  
J'ai gravé les noms que j'aime  
Rosa « la milonguita »,  
Et la blonde Margot  
Dès le premier rendez-vous  
La jolie Rita  
Me donna son amour.

## Silencio (1932)

Musique de Carlos Gardel  
Paroles de Alfredo Le Pera

Silencio en la noche... ¡Ya todo está en calma...  
El músculo duerme...! La ambición descansa.  
Meciendo una cuna, una madre canta  
un canto querido que llega hasta el alma,  
porque en esa cuna está su esperanza.

Eran cinco hermanos... ¡Ella era una santa...!  
Eran cinco besos que cada mañana  
rozaban muy tiernos las hebras de plata  
de esta viejecita de canas muy blancas.  
Eran cinco hijos que al taller marchaban.

Silencio en la noche... ¡Ya todo está en calma...  
El músculo duerme..!La ambición trabaja.  
Un clarín se oye... ¡Peligra la Patria..!  
Y al grito de guerra los hombres se matan  
Cubriendo de sangre los campos de Francia.

Hoy todo ha pasado... ¡Renacen las plantas!  
Un himno a la vida los arados cantan.  
Y la viejecita de canas muy blancas  
se quedó muy sola, con cinco medallas  
Que por cinco héroes la premió la Patria... !

Silencio en la noche... ¡Ya todo esta en calma  
El músculo duerme... ! La ambición descansa...  
Un coro lejano de madres que cantan  
Mecen en sus cunas, nuevas esperanzas.  
Silencio en la noche... ! Silencio en las almas...

## Silence<sup>40</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Silence dans la nuit, tout est calme,  
La force est endormie.. L'ambition repose  
Veillant un berceau, une mère chante  
Un chant d'amour qui monte jusqu'à l'âme  
Car dans ce berceau, vit son espérance

Ils étaient 5 frères, elle était une sainte  
Ils étaient 5 frères qui tous les matins  
Posaient un baiser sur les fils d'argent  
De cette tendre mère aux beaux cheveux blancs  
Ils étaient 5 fils honnêtes et droits.

Silence dans la nuit, tout est calme  
La force est endormie...L'ambition travaille  
Un clairon résonne.. « Patrie en péril !! »  
Dans les cri des guerres les hommes s'entretuent  
Couvrant de leur sang les prairies de France.

Aujourd'hui, c'est fini.. La nature refléurit  
A nouveau les charrues chantent un hymne à la vie  
Et la petite maman avec ses cheveux blancs  
Se retrouve bien seule, avec les cinq médailles  
Que pour ses cinq héros lui donna la Patrie.

Silence dans la nuit !... Tout est calme  
La force est endormie... L'ambition repose.  
Des mères qui chantent dans un chœur lointain  
Veillent d'autres espoirs dans de nouveaux berceaux.  
Silence dans la nuit !...Silence dans les âmes !....

---

<sup>40</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

### Mi Buenos Aires querido (1934)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Mi Buenos Aires querido,  
cuando yo te vuelva a ver,  
no habrá más penas ni olvido.

El farolito de la calle en que nací  
fué el centinela de mis promesas de amor,  
bajo su inquieta lucecita yo la ví  
a mi pebeta luminosa como un sol.  
Hoy que la suerte quiere que te vuelva a ver,  
ciudad porteña de mi único querer,  
oigo la queja de un bandoneón,  
dentro del pecho pide rienda el corazón.

Mi Buenos Aires,  
tierra florida  
donde mi vida terminaré.  
Bajo tu amparo  
no hay desengaños,  
vuelan los años  
se olvida el dolor.  
En caravana  
los recuerdos pasan  
como una estela  
dulce de emoción.  
quiero que sepas  
que al evocarte  
se van las penas  
del corazón.

Las ventanitas de mis calles de arrabal,  
donde sonríe una muchachita en flor;  
quiero de nuevo yo volver a contemplar  
aquellos ojos que acarician al mirar.  
En la cortada más maleva una canción,  
dice su ruego de coraje y de pasión  
una promesa  
y un suspirar  
borró una lágrima de pena aquel cantar.

### Mon Buenos Aires aimé

Traduction de Fabrice Hatem

Mon Buenos Aires tant aimé  
Quand je retournerai vers toi,  
Il n'y aura ni peine ni oubli.

La lanterne de cette rue où je naquis  
Fut la sentinelle de mes promesses d'amour  
Sous sa lumière tranquille et douce je voyais,  
Ma chère petite, lumineuse comme un soleil  
Comme mon destin me porte à nouveau vers toi  
Ville portègne de mon seul et tendre amour  
J'entends la plainte d'un bandonéon  
Dans ma poitrine mon cœur veut à nouveau rire.

Mon Buenos Aires,  
Terre fleurie  
Ville où je finirai ma vie.  
Dans ta tendresse,  
Pas de tromperie  
Les années passent,  
La douleur s'oublie.  
En caravane  
Passent les souvenirs  
Comme une étoile  
Douce d'émotion  
Je veux que tu saches,  
Que lorsque je pense à toi,  
Les peines disparaissent  
De mon cœur.

Et ces fenêtres sur mes ruelles de faubourg  
Où souriait une jolie jeune fille en fleur  
Je veux revenir à nouveau contempler  
Ces si beaux yeux dont le regard est une caresse.  
Dans cette impasse mal fâmée, une chanson  
Dit son chapelet de courage et de passion  
Et une promesse  
Et un soupir  
Effacent larmes et peines de cette chanson.

## Soledad (1934)

Musique de Carlos Gardel  
Paroles de Alfredo Le Pera

Yo no quiero que nadie a mí me diga  
que de tu dulce vida  
vos ya me has arrancado.  
Mi corazón, una mentira pide  
para esperar tu imposible llamado.  
Yo no quiero que nadie se imagine  
cómo es de amarga y honda mi eterna soledad.  
En mi larga noche, el minuterero muele  
la pesadilla de su lento tic tac.

En la doliente sombra de mi cuarto al esperar  
sus pasos que quizá no volverán,  
a veces me parece que ellos detienen su andar  
sin atreverse luego a entrar.  
Pero no hay nadie y ella no viene,  
es un fantasma que crea mi ilusión  
y que al desvanecerse va dejando su visión  
cenizas en mi corazón.

En la plateada esfera del reloj  
las horas que agonizan se niegan a pasar,  
Hay un desfile de extrañas figuras  
que me contemplan con burlón mirar.  
Es una caravana interminable  
que se hunde en el olvido con su mueca espectral ;  
Se va con ella tu boca que era mía.  
Sólo me queda la angustia de mi mal.

## Solitude

Traduction de Fabrice Hatem

Je voudrais tant que, jamais, on ne me dise  
Que de ta douce vie  
Tu m'as sans pitié arraché.  
Et mon pauvre cœur mendie un mensonge  
Pour espérer ton impossible appel.  
Et je ne voudrais pas que l'on imagine  
Combien amère et profonde est ma solitude.  
Dans ma longue nuit, le réveil égrène  
Le cauchemar de son lent tic-tac.

Dans la pénombre triste de ma chambre j'attends  
Le bruit de ses pas qui ne viendront plus,  
Et parfois il me semble qu'ils arrêtent sur le seuil  
Sans se décider jamais à entrer.  
Mais il n'y a personne et elle ne vient pas  
C'est un rêve, créé par mon illusion  
Et qui, s'évanouissant, me laisse qu'une vision  
Couleur de cendres dans le cœur

Sur la sphère argentée de l'horloge  
Les heures d'agonie refusent de passer,  
C'est un défilé de figures étranges  
Qui me contemplant avec un regard moqueur.  
C'est une caravane interminable  
Qui s'enfonce dans l'oubli, avec ses spectres grimaçants ;  
En emportant ta bouche qui était mienne...  
Me laisse seul avec l'angoisse de mon mal..

## Arrabal amargo (1934)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Arrabal amargo  
metido en mi vida  
como una condena  
de una maldición.  
Tus sombras torturan  
mis horas de sueño,  
tu noche se encierra  
en mi corazón.  
Con ella a mi lado  
no ví tus tristezas,  
tu barro y miseria.  
Ella era mi luz  
y ahora, vencido,  
arrastro mi alma,  
clavado a tus calles  
igual que a una cruz.

### *Refrán*

Rinconcito arrabalero  
con el todo de estrellas  
de tu patio que quiero .  
Todo, todo se ilumina  
cuando ella vuelve a verte.  
Y mis viejas madreselvas  
están en flor para quererte,  
como una nube que pasa,  
mis ensueños se van,  
se van, no vuelven más.

No digas a nadie  
que ya no me quieres.  
Si a mí me preguntan  
diré que vendrás  
y así cuando vuelvas  
mi alma, te juro,  
los ojos extraños  
no se asombrarán.  
Verás cómo todos  
esperaban ansiosos.  
Mí blanca casita  
y el viejo rosal,  
y cómo de nuevo  
alivia sus penas  
vestido de fiesta  
mi lindo arrabal.

## Faubourg d'amertume<sup>41</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Faubourg d'amertume  
Planté dans ma vie  
Comme la sentence  
D'une malédiction  
Tes ombres torturent  
Mes heures d'insomnie  
Ta nuit s'emprisonne  
Dans mon pauvre cœur.  
Quand elle était mienne  
Je ne voyais pas  
Ta boue, ta tristesse.  
Elle fut ma lumière.  
Aujourd'hui, vaincu  
Je traîne mon âme  
Cloué à tes rues  
Comme à une croix.

### Refrain

Mon petit recoin de faubourg  
Avec son plafond d'étoiles  
Eclairant ton patio que j'aime.  
Oh ! Tout, oui tout s'illumine  
Quand elle revient pour te voir  
Alors mes vieux chevrefeuilles  
Fleurissent pour enfin t'aimer.  
Comme un noir nuage qui passe  
Alors, mes cauchemars s'en vont  
S'en vont, pour ne plus revenir.

Ne dis à personne  
Que tu ne m'aimes plus.  
Lorsqu'ils me demandent  
Je dis : « elle viendra ».  
Quand tu seras là  
Mon âme te jure  
Que les yeux des gens  
Seront sans reproches.  
Tu verras que tous  
Guettaient ton retour.  
Ma petite maison  
Notre vieux rosier.  
Dans un nouveau jour  
Ses peines soulagées,  
Mon joli faubourg  
S'habillera de fête.

---

<sup>41</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Cuesta abajo (1934)

Paroles de Alfredo le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Si arrastré por este mundo  
la vergüenza de haber sido  
y el dolor de ya no ser.  
bajo el ala del sombrero  
cuantas veces embozada  
una lágrima asomada  
yo no pude contener.  
Si crucé por los caminos  
como un paria que el destino  
se empeñó en deshacer,  
si fui flojo, si fui ciego,  
sólo quiero que hoy comprendan  
el valor que representa  
el coraje de querer.

Era, para mi la vida entera,  
como un sol de primavera  
mi esperanza y mi pasión.  
Sabía, que en el mundo no cabía  
toda la humilde alegría  
de mi pobre corazón.  
Ahora, cuesta abajo en mi rodada  
las ilusiones pasadas  
ya no las puedo arrancar.  
Sueño, con el pasado que añoro  
el tiempo viejo que lloro  
y que nunca volverá.

Por seguir tras de sus huellas  
yo bebí incansablemente  
en mi copa de dolor;  
pero nadie comprendía  
que si todo yo lo daba,  
en cada vuelta dejaba  
pedazos de corazón...  
Ahora triste en la pendiente,  
solitario y ya vencido,  
yo me quiero confesar;  
si aquella boca mentía  
el amor que me ofrecía  
por aquellos ojos brujos  
yo habría dado siempre más...

## Mauvaise pente<sup>42</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Si j'ai traîné de par le monde  
La honte d'avoir été  
Et la douleur de n'être plus  
Combien de fois j'ai caché  
Dans l'ombre de mon chapeau  
Le jaillissement d'une larme  
Que je ne pouvais contenir  
Si j'ai erré par les chemins  
Comme un paria que le destin  
S'acharnait sans cesse à détruire  
Si j'ai été faible et aveugle  
Je veux seulement qu'on comprenne  
La dignité que me donne  
Le courage de l'aimer.

Elle était pour moi la vie entière  
Comme un soleil de printemps  
Mon espérance et ma passion.  
Le monde entier n'aurait pas suffi  
Pour contenir toute l'humble joie  
Qui sortait de mon pauvre cœur  
Aujourd'hui, roulant sur la pente,  
Je n'arrive pas à arracher  
Les illusions d'autrefois.  
Je rêve, perdu dans mes regrets  
Au temps passé que je pleure  
Et qui ne reviendra jamais.

Pour la suivre sur son chemin  
J'ai bu inlassablement  
Dans la coupe de la douleur  
Mais quelqu'un pourra-t-il comprendre  
Que si je donnais tout de moi  
J'abandonnais, à chaque fois  
Un autre morceau de mon cœur...  
Aujourd'hui triste, sur le déclin,  
Solitaire et déjà vaincu,  
Je voudrais me confesser :  
Même si cette bouche mentait  
Lorsqu'elle m'offrait son amour  
Pour ce regard ensorcelant  
J'aurais donné toujours plus....

---

<sup>42</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## El día que me quieras (1935)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Acaricia mi ensueño  
el suave murmullo de tu suspirar.  
¡Cómo ríe la vida  
si tus ojos negros me quieren mirar !  
Y si es mío el amparo  
de tu risa leve que es como un cantar,  
ella aquieta mi herida,  
todo, todo se olvida...

El día que me quieras  
la rosa que engalana,  
se vestirá de fiesta  
con su mejor color.  
Y al viento las campanas  
dirán que ya eres mía,  
y locas las fontanas  
se contarán tu amor.

La noche que me quieras  
desde el azul del cielo,  
las estrellas celosas  
nos mirarán pasar.  
Y un rayo misterioso  
hará nido en tu pelo,  
luciérnaga curiosa  
que verá que eres mi consuelo.

El día que me quieras  
no habrá más que armonía.  
Será clara la aurora  
y alegre el manantial.  
Traerá quieta la brisa  
rumor de melodía.  
Y nos darán las fuentes  
su canto de cristal.

El día que me quieras  
endulzará sus cuerdas  
el pájaro cantor,  
florecerá la vida  
no existirá el dolor.

La noche que me quieras  
desde el azul del cielo,  
las estrellas celosas  
nos mirarán pasar.  
Y un rayo misterioso  
hará nido en tu pelo.  
Luciérnaga curiosa que verá  
que eres mi consuelo.

## Le jour où tu m'aimeras<sup>43</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Il caresse mes rêves  
Le doux murmure de ta respiration.  
Comme sourit la vie  
Lorsque tes beaux yeux noirs cherchent à me regarder !  
Quand je suis à l'abri  
De ton rire léger qui berce comme un chant  
Mes blessures s'apaisent,  
Et tout, oui, tout s'oublie.

Le jour où tu m'aimeras  
La rose qui embaume  
Revêtira, joyeuse,  
Ses plus belles couleurs  
Les cloches dans le vent  
Diront que tu es mienne,  
Et les folles fontaines  
Conteront ton amour.

Le jour où tu m'aimeras  
Depuis l'azur du ciel  
Les étoiles jalouses  
Nous verront cheminer.  
Une lueur mystérieuse  
Habitera tes cheveux  
Curieuse luciole qui verra  
Que tu es mon réconfort.

Le jour où tu m'aimeras  
Ne sera qu'harmonie.  
L'aurore sera claire  
Les sources seront gaies  
La brise apportera  
L'écho des mélodies  
Les fontaines offriront  
Le cristal de leur chant.

Le jour où tu m'aimeras  
L'oiseau musicien  
Adoucira sa voix,  
La vie reflleurira  
La douleur s'apaisera.

La nuit où tu m'aimeras  
Depuis l'azur du ciel  
Les étoiles jalouses  
Nous verront cheminer.  
Une lueur mystérieuse  
Habitera tes cheveux.  
Curieuse luciole qui verra  
Que tu es mon réconfort.

---

<sup>43</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Lejana tierra mía (1935)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Lejana tierra mía  
Bajo tu cielo,  
Bajo tu cielo,  
Quiero morirme un día  
Con tu consuelo,  
Con tu consuelo.  
Y oír el canto de oro  
De tus campanas que yo añoro.  
No sé si al contemplarte  
Al regresar  
Sabré reír o llorar.

Silencio de mi aldea  
Que sólo quiebra  
La serenata  
De un ardiente Romeo  
Bajo una dulce  
Luna de plata.  
En un balcón florido  
Se oye el murmullo  
De un juramento,  
Que la brisa llevó con el rumor  
De otras cuitas de amor.

Siempre está  
El balcón  
Con su flor  
Y su sol...  
Tú no estás,  
Faltas tú...  
¡Oh mi amor !...

Lejana tierra mía  
De mis amores  
¡ Cómo te nombro !  
En mis noches sin sueño  
Con las pupilas  
Llenas de asombro.  
Dime, estrellita mía,  
Que no son vanas  
Mis esperanzas;  
Que tú sabes que pronto  
He de volver  
A mi viejo querer.

## Ma terre lointaine<sup>44</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Oh ! Ma terre lointaine  
En dessous de ton ciel,  
En dessous de ton ciel,  
Je veux mourir un jour  
Dans ton réconfort,  
Dans ton reconfort.  
Ecouter la chanson dorée  
De tes cloches qui me manquent tant ;  
Je ne sais si, en te contemplant,  
A mon retour,  
Je vais rire ou pleurer ...

Silence de ma bourgade  
Que troublait seulement  
La sérénade  
D'un ardent Roméo  
Sous une douce  
Lune d'argent.  
Sur un balcon fleuri  
On entendait le murmure  
D'un serment échangé  
Que la brise emporta avec les échos  
D'autres peines d'amour

Le balcon  
Est toujours là  
Avec ses fleurs  
Et son soleil...  
Mais tu n'es pas là,  
Tu me manques,  
Oh ! Mon amour...

Terre lointaine  
De mes amours,  
Je dis ton nom !  
Pendant mes nuits sans sommeil  
Avec ces fantômes  
Qui passent devant mes yeux.  
Dis-moi, mon étoile,  
Que mes espérances  
Ne sont pas vaines  
Que tu le sais bien  
Que je reviendrai bientôt  
Vers mon ancien amour...

---

<sup>44</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Sus ojos se cerraron (1935)

Musique de Carlos Gardel  
Paroles de Alfredo Le Pera

Sus ojos se cerraron  
y el mundo sigue andando,  
Su boca que era mía  
ya no me besa más.  
Se apagaron los ecos  
de su reír sonoro  
y es cruel este silencio  
que me hace tanto mal !  
Fue mía la piadosa  
dulzura de sus manos,  
que dieron a mis penas  
caricias de bondad,  
y ahora que la evoco  
hundido en mi quebranto,  
las lágrimas trezadas  
se niegan a brotar,  
y no tengo el consuelo  
de poder llorar !

Por qué sus alas tan cruel quemó la vida!  
por qué esa mueca siniestra de la suerte,  
Quise abrigo y más pudo la muerte,  
¡cómo me duele y se ahonda mi herida !  
Yo sé que ahora vendrán caras extrañas  
con su limosna de alivio a mi tormento,  
todo es mentira, mentira es el lamento...  
hoy está solo mi corazón!

Como perros de presa  
las penas traicioneras  
celando su cariño  
galopaban detrás,  
y escondida en las aguas  
de su mirada buena  
la muerte agazapada  
marcaba su compás.  
En vano yo alentaba  
febril una esperanza  
clavó en mi carne viva  
sus garras el dolor,  
y mientras en la calle  
en loca algarabía  
el Carnaval del mundo  
gozaba y se reía  
burlándose el destino  
me robó su amor...

## Ses yeux se sont fermés<sup>45</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Ses yeux se sont fermés  
Et la terre tourne encore.  
Sa bouche qui était mienne  
Ne m'embrassera plus.  
Dispersés les échos  
De son rire sonore  
Dans ce cruel silence  
Qui me fait tant de mal...  
Elle m'offrait la pitié  
De ses douces mains,  
Qui bercèrent mes peines,  
Caresses de bonté.  
Quand j'y pense aujourd'hui,  
Noyé dans ma détresse,  
Mes larmes enchevêtrées  
Ne veulent pas jaillir,  
M'ôtant le réconfort  
De pouvoir la pleurer.

Pourquoi ses ailes brûlées par cette vie cruelle !  
Pourquoi cette grimace sinistre du destin...  
J'ai voulu la sauver, plus forte fut la mort,  
Blessure douloureuse et profonde !  
Je sais que vont venir des visages étrangers  
Qui m'offriront l'aumône de leurs mots  
Tout est mensonge, mensonge ces paroles  
Aujourd'hui, comme mon cœur est seul !

Comme des chiens de chasse  
Les peines à l'affût  
Harcelaient sa tendresse  
Dans une chasse avide  
Et cachée dans l'eau claire  
De son regard aimant  
La mort en embuscade  
Attendait son moment  
En vain ai-je guetté,  
Fébrile, une espérance  
La griffe de la douleur  
Se planta dans ma chair  
Pendant que dans les rues,  
Frénésie et chaos,  
Le carnaval du monde  
Répandait jeux et rires  
Le destin ricanant  
Me vola son amour...

---

<sup>45</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Volver (1935)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Yo adivino el parpadeo  
de las luces que a lo lejos  
van marcando mi retorno.  
Son las mismas que alumbraron  
con sus pálidos reflejos  
hondas horas de dolor.  
Y aunque no quise el regreso,  
siempre se vuelve al primer amor.  
La quieta calle donde el eco dijo :  
tuya es su vida, tuyo es su querer,  
bajo el burlón mirar de las estrellas  
que con indiferencia hoy me ven volver.

Volver,  
con la frente marchita,  
las nieves del tiempo  
platearon mi sien.  
Sentir,  
que es un soplo la vida,  
que veinte años no es nada,  
que febril la mirada  
errante en las sombras  
te busca y te nombra.  
Vivir,  
con el alma aferrada  
a un dulce recuerdo,  
que lloro otra vez.

Tengo miedo del encuentro  
con el pasado que vuelve  
a enfrentarse con mi vida.  
Tengo miedo de las noches  
que, pobladas de recuerdos,  
encadenan mi soñar.  
Pero el viajero que huye,  
tarde o temprano detiene su andar.  
y aunque el olvido que todo destruye,  
haya matado mi vieja ilusión,  
guardo escondida una esperanza humilde,  
que es toda la fortuna de mi corazón.

## Revenir

Traduction de Fabrice Hatem

Je devine déjà le halo  
Des lumières lointaines,  
Qui marquent mon retour.  
Ce sont les mêmes qui éclairèrent  
De leurs pâles reflets  
Les heures sombres de ma douleur.  
Et même si je n'ai pas souhaité ce retour,  
On revient toujours vers son premier amour.  
Vers la rue tranquille où l'écho dit :  
"A toi est sa vie, à toi est son amour",  
Sous le regard moqueur des étoiles  
Qui me voient revenir avec indifférence.

Revenir,  
Avec le front marqué  
Les neiges du temps  
Plaquées sur mes tempes.  
Sentir  
Que la vie n'est qu'un souffle,  
Que vingt ans ne sont rien,  
Que mon regard fébrile,  
Errant dans l'ombre,  
Te cherche et dit ton nom.  
Vivre,  
Avec l'âme enchaînée  
A un doux souvenir,  
Que je pleure à nouveau.

J'ai peur de la rencontre  
Avec ce passé qui revient  
Défier ma vie.  
J'ai peur de ces nuits,  
Qui, peuplées de souvenirs,  
Enchaînent mes rêves.  
Mais le voyageur qui s'enfuit  
Un jour un l'autre arrête sa marche.  
Et, même si l'oubli qui détruit tout  
A tué mes vieilles illusions,  
Je garde cachée une humble espérance,  
Qui est toute la fortune de mon coeur.

## Por una cabeza (1935)

Musique de Carlos Gardel  
Paroles de Alfredo Le Pera.

Por una cabeza,  
De un noble potrillo  
Que justo en la raya  
Afloja al llegar  
Y que al regresar  
Parece decir,  
No olvidés, hermano,  
vos sabés, no hay que jugar...  
Por una cabeza,  
Metejón de un día,  
De aquella coqueta  
Y burlona mujer  
Que al jurar sonriendo,  
El amor que está mintiendo  
Quema en una hoguera  
Todo mi querer.

Por una cabeza  
Todas las locuras.  
Su boca que besa,  
Borra la tristeza,  
Calma la amargura.  
Por una cabeza  
Si ella me olvida  
Qué importa perderme,  
Mil veces la vida  
Para qué vivir...

Cuántos desengaños  
Por una cabeza  
Yo juré mil veces  
No vuelvo a insistir,  
Pero si un mirar  
Me hiera al pasar,  
Sus labios de fuego  
Otra vez quiero besar.  
Basta de carreras,  
Se acabó la timba,  
¡Un final reñido  
Ya no vuelvo a ver!  
Pero si algún pingo  
Llega a ser fija el domingo,  
Yo me juego entero  
¡ Que le voy a hacer !...

## Juste pour une tête<sup>46</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Juste pour la tête  
D'un poulain racé  
Qui, près de la ligne  
Flanche à l'arrivée  
Et qui, revenant  
A l'air de me dire  
N'oublie pas, mon vieux,  
Tu sais bien, il ne faut pas jouer...  
Juste pour une tête,  
Toquade d'un jour,  
De cette coquette  
Et moqueuse femme  
Qui jure en souriant  
Son mensonge d'amour  
J'ai brûlé ma passion  
Comme sur un bûcher.

Juste pour une tête,  
Toutes les folies  
Ses baisers, sa bouche  
Effacent la tristesse  
Calment l'amertume  
Juste pour une tête,  
Si elle m'oublie  
Qu'importe de perdre  
Mille fois la vie  
A quoi sert de vivre...

Tant de déceptions,  
Juste pour une tête  
J'ai juré mille fois  
De ne pas insister  
Mais si son regard  
Me brûle au passage  
Ses lèvres de feu.  
M'attireront encore.  
J'abandonne le turf,  
Le jeu c'est fini,  
Je ne veux plus jamais  
Perdre sur le fil,  
Mais si j'ai un tuyau  
Bien sûr pour dimanche,  
Je le jouerai gagnant,  
Pas d'hésitation !!!

---

<sup>46</sup> Remerciements à Danielle Serfati

### Volvió una noche (1935)

Paroles de Alfredo Le Pera  
Musique de Carlos Gardel

Volvió una noche, no la esperaba,  
había en su rostro tanta ansiedad  
que tuve pena de recordarle  
lo que he sufrido con su impietad.  
Me dijo humilde, si me perdonas,  
el tiempo viejo otra vez vendrá  
la primavera es nuestra vida,  
verás que todo nos sonreirá.

Mentira, mentira, yo quise decirle,  
las horas que pasan ya no vuelven más  
y así mi cariño al tuyo enlazado  
es sólo un fantasma del viejo pasado  
que ya no se puede resucitar.  
Callé mi amargura y tuve piedad  
sus ojos azules, muy grandes se abrieron.  
Mí pena inaudita pronto comprendieron  
y con una mueca de mujer vencida  
me dijo: Es la vida. Y no la ví más.

Volvió esa noche, nunca la olvido,  
con la mirada triste y sin luz  
y tuve miedo de aquel espectro  
que fue locura en mi juventud.  
Se fué en silencio, sin un reproche,  
busqué un espejo y me quise mirar  
había en mi frente tantos inviernos  
que también ella tuvo piedad.

### Elle revint une nuit

Traduction de Fabrice Hatem

Elle revint une nuit, je ne l'attendais pas  
Il y avait sur son visage tant d'anxiété  
Que j'eus de la peine à me souvenir  
Combien j'avais souffert de sa trahison  
Humble, elle me dit : si tu me pardonnes,  
Les anciens temps reflleuriront  
Notre vie sera comme un printemps  
Tu verras, tout nous sourira

« Mensonges, mensonges », voulais-je lui dire,  
Les heures anciennes ne reviennent jamais  
Et mon amour au tien enlacé  
N'est qu'un fantôme d'un passé disparu.  
Et qui ne peut ressusciter.  
Je tus mon amertume et j'eus pitié.  
Ses yeux bleus s'ouvrirent très grands  
Et bientôt comprirent ma peine silencieuse  
Et avec une grimace de femme vaincue  
Elle me dit : c'est la vie. Et je ne la vis plus.

Elle revint une nuit, je ne l'oublierai jamais  
Avec son regard triste et sans lumière  
Et j'eus peur de ce spectre  
Qui fut le soleil de ma jeunesse  
Elle s'en fut silencieuse, sans un reproche  
Je cherchais un miroir et je voulus me regarder.  
Il y avait sur mon front tant d'hivers  
Que peut-être elle aussi avait eu pitié.

**José Gonzáles Castillo et Cátulo Castillo  
(1885-1937 et 1906-1975)**

## Organito de la tarde (1924)

Paroles de José González Castillo  
Musique de Cátulo Castillo

Al paso tardo de un pobre viejo  
puebla de notas el arrabal,  
con un concierto de vidrios rotos,  
el organito crepuscular.  
Dándole vueltas a la manija  
un hombre rengo marcha detrás,  
mientras la dura pata de palo  
marca del tango el compás.

En las notas de esa musiquita  
hay no sé que vaga sensación,  
que el barrio parece  
impregnarse todo de emoción.  
Y es porque son tantos los recuerdos  
que a su paso despertando vá,  
que llena las almas  
con un gran deseo de llorar.

Y al triste son  
de esa canción  
sigue el organito lerdo  
como sembrando a su paso  
más pesar en el recuerdo,  
más color en su ocaso.  
Y allá se vá,  
de su tango al son,  
como buscando la noche  
que apagara su canción.

Cuentan las viejas que todo lo saben  
y que el pianito junta a charlar,  
que aquel viejito tuvo una hija  
que era la gloria del arrabal.  
Cuentan que el rengo, que era su novio  
y que en el corte no tuvo igual...  
Supo con ella y en las milongas  
con aquel tango reinar.

Pero vino un día un forastero  
bailarán, buen mozo y peleador,  
que en una milonga  
compañera y pierna le quitó.  
desde entonces padre y novio  
van buscando por el arrabal  
la ingrata muchacha,  
al compás de aquel tango fatal.

## Petite orgue du soir

Traduction de Fabrice Hatem

Au pas lent d'un pauvre vieux  
L'organito du crépuscule  
Dans un concert de vieille guimbarde,  
Peuple le faubourg de ses notes.  
Et en tournant la manivelle  
Un cul de jatte marche derrière  
Pendant que sa dure jambe de bois  
Marque le rythme du tango.

Et cette petite musique  
Donne la vague sensation  
Que le tout quartier paraît  
S'imprégner d'émotion.  
Car il y a tant de souvenirs  
Qui que réveillent à son passage  
Et remplissent les âmes  
D'un grand désir de pleurer..

Et au triste son  
De sa chanson  
L'organito avance lentement  
Comme en semant sur ses pas  
Plus de chagrins dans le souvenir  
Plus de couleurs dans son crépuscule.  
Et il va vers le lointain,  
Au son de ses tangos  
Comme recherchant la nuit  
Qui éteindra sa chanson.

Elles disent, ces vieilles qui savent tout  
Et qui se rassemblent pour causer  
Que ce petit vieux avait une fille  
Qui était la gloire du faubourg  
Elles disent que le boîteux était son fiancé  
Que pour les « corte » il n'avait pas d'égal  
Il sut avec elle dans les milongas  
Régner avec ce tango.

Mais un jour vint un étranger  
Danseur bien fait et fier-à-bras  
Qui dans une milonga  
Lui prit sa compagne et sa jambe.  
Depuis lors le père et le fiancé  
Cherchent partout dans le faubourg  
L'ingrate fille  
Au rythme de ce tango fatal.

## Griseta (1924)

Paroles de José Gonzáles Castillo  
Musique de Enrique Delfino

Mezcla rara de Museta y de Mimí  
con caricias de Rodolfo y de Schaunard,  
era la flor de París,  
que un sueño de novela trajo al arrabal.  
Y en el loco divagar del cabaret  
el arrullo de algún tango compadrón  
alentaba una ilusión :  
soñaba con Des Grieux  
quería ser Manón.

Francesita...  
Que trajiste pizpireta  
sentimental y coqueta  
la poesía del Quartier...  
Quién diría  
que tu poema de griseta  
sólo una estrofa tendría :  
la silenciosa agonía  
de Margarita Gauthier...

Más la fría sordidez del arrabal,  
agostando la pureza de su fé,  
sin hallar a su Duval  
secó su corazón lo mismo que un Muget...  
Y una noche de champán y de coco<sup>47</sup>,  
al arrullo funeral de un bandoneón,  
pobrecita se durmió,  
lo mismo que Mimí,  
lo mismo que Manón.

## Grisette

Traduction de Fabrice Hatem

Mélange curieux de Musette et de Mimi  
Avec les caresses de Rodolphe et de Schaunard  
Elle était la fleur de Paris  
Qu'un rêve de roman mena jusqu'à l'arrabal.  
Et dans la folle divagation du cabaret  
Au roucoulement de quelques tangos complices  
Elle nourrissait une illusion,  
Elle se rêvait avec Des Grieux  
Elle voulait être Manon.

Petite Française...  
Tu apportas, joyeuse,  
Sentimentale et coquette  
La poésie du quartier...  
Qui eut dit  
Que ton poème de Grisette  
N'aurait qu'une seule strophe :  
L'agonie silencieuse  
De Margueritte Gauthier...

Mais le froid sordide du faubourg,  
Desséchant la pureté de son espérance  
Sans qu'elle ait trouvé son Duval,  
Sécha son cœur comme un muguet...  
Et une nuit de champagne et de coco  
Au roucoulement funèbre d'un bandonéon  
Elle s'endormit, la pauvrete,  
Pareille à Mimi  
Pareille à Manon.

---

<sup>47</sup> Cocaine.

## Silbando (1925)

Paroles de José González Castillo  
Musique de Cátulo Castillo et Sebastián Piana

Una calle en Barracas<sup>48</sup> al Sud,  
una noche de verano,  
cuando el cielo es más azul  
y más dulzón el canto del barco italiano...  
Con su luz mortecina, un farol  
en la sombra parpadea  
y en un zaguán  
esta un galán  
hablando con su amor...

Y, desde el fondo del Dock,  
gimiendo un lánguido lamento,  
el eco trae el acento  
de un monótono acordeón...  
y cruza el cielo el aullido  
de algún perro vagabundo  
y un reo meditabundo  
va silbando una canción...

Una calle...  
Un farol...  
Ella y él...  
y, llegando sigilosa,  
la sombra del hombre aquél  
a quien lo traicionó  
una vez la ingrata moza...  
Un quejido y un grito mortal...  
y, brillando entre la sombra,  
el relumbrón  
con que un facón  
dá su tajo fatal...

...Y desde el fondo del Dock,  
gimiendo un lánguido lamento,  
el eco trae el acento  
de un monótono acordeón...  
Y, al son que el fuele rezonga  
y en el eco se prolonga  
el alma de la milonga  
va cantando su emoción.

## En sifflotant

Traduction de Fabrice Hatem

Une rue dans Barracas, au sud,  
Une chaude nuit d'été  
Quant le ciel est plus beau  
Et plus doux le chant des bateleurs italiens...  
Un lampadaire avec sa lumière moribonde  
Clignotte faiblement dans l'ombre  
Et sous un portail  
Un amoureux  
Parle avec sa bien-aimée...

Et depuis le fond du dock  
Pleurant son triste lamento,  
L'écho amène l'accent  
D'un monotone accordéon.  
Et le cri d'un chien vagabond  
S'en va déchirant le ciel  
Et un rôdeur méditatif  
Marche en sifflotant sa chanson...

Une rue...  
Un lampadaire...  
Elle et lui...  
Et, s'approchant, furtive,  
Voici l'ombre de cet homme  
Qui fut trahi un jour  
Par cette ingrante fille  
Une plainte et un cri mortels  
Et, transperçant la pénombre,  
Brille le reflet  
De ce poignard  
Qui donne le coup fatal...

...Et depuis le fond du dock  
Pleurant un triste lamento,  
L'écho amène l'accent  
D'un monotone accordéon...  
Et, dans le souffle de ce son grogneur,  
Dont l'écho résonne et se prolonge,  
C'est l'âme de la milonga  
Qui chante son émotion.

---

<sup>48</sup> Quartier mal fâmé du sud de Buenos Aires.

## Tinta roja (1941)

Paroles de Cátulo Castillo  
Musique de Sebastian Piana

Paredón,  
tinta roja en el gris  
del ayer...  
Tu emoción  
de ladrillo, feliz  
sobre mi callejón,  
con un borrón,  
pintó la esquina...  
Y el botón  
que en el ancho de la noche  
puso el filo de la ronda  
como un broche...  
Y aquel buzón  
carmín,  
y aquel fondín  
donde lloraba el tano  
un rubio amor lejano  
que mojaba con bon vin<sup>49</sup>.

¿Dónde estará mi arrabal?...  
¿Quién se robó mi niñez?...  
¿En qué rincón, luna mía,  
volcás, como entonces,  
tu clara alegría?  
Veredas que yo pisé,  
malevos que ya no son,  
bajo tu cielo de raso  
trasnocha un pedazo  
de mi corazón...

Paredón,  
tinta roja en el gris  
del ayer...  
Borbotón  
de mi sangre infeliz  
que vertí en el malvón  
de aquel balcón  
que la escondía...  
Yo no sé  
si fue negro de mis penas,  
o fue rojo de tus venas  
mi sangría...  
Por qué llegó y se fué tras el carmín  
y el gris  
fondín lejano  
donde lloraba un tano  
sus nostalgias de bon vin!

## Couleur rouge<sup>50</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Oh ! Long mur...  
Tâche rouge dans le gris  
Du passé...  
Ton émotion  
De brique, heureuse,  
Jetée comme une rature  
Au dessus de la ruelle  
A coloré mon carrefour ;  
Et ce pandore  
Qui marche au cœur de la nuit  
Et boucle sa ronde nocturne  
Comme avec une broche d'or.  
Et cette boîte  
Aux lettres, carmin,  
Et ce troquet  
Où le rital pleurait  
Son blond amour lointain  
Qu'il noyait dans le mauvais vin.

Où est passé mon faubourg ?  
Qui m'a volé mon enfance ?  
Dans quel recoin, lune chère,  
Verses-tu comme autrefois  
Ta joie claire ?  
Trottoirs où je marchais,  
Voyous aujourd'hui disparus,  
Sous la douceur de ton ciel  
Dans la nuit du passé  
C'est un peu de mon cœur qui veille...

Oh ! Long mur...  
Tâche rouge dans le gris  
Du passé...  
Blessure  
D'où coulait mon sang malheureux  
Que je versai sur le liseron  
De ce balcon  
Qui la cachait...  
Je ne sais  
Si fut rouge de mes veines  
Ou fut noire de mes peines  
Cette saignée.  
Elle est venue, elle est partie dans le carmin  
Et dans le gris  
Troquet lointain  
Où un rital noyait  
Sa nostalgie dans le mauvais vin.

---

<sup>49</sup> Marque de vin de table de basse qualité, consommé dans les milieux populaires

---

<sup>50</sup> Remerciements à Liliana Rago.

## Café de los angelitos (1944)

Paroles de Cátulo Castillo  
Musique de José Razzano

Yo te evoco, perdido en la vida,  
y enredado en los hilos del humo,  
frente a un grato recuerdo que fumo  
y a esta negra porción de café.

!Rivadavia y Rincón!... Vieja esquina  
de la antigua amistad que regresa,  
coqueteando su gris en la mesa que está  
meditando en sus noches de ayer.

!Café de los angelitos!  
!Bar de Gabino y Cazón!  
Yo te alegré con mis gritos  
en los tiempos de Carlitos  
por Rivadavia y Rincón.

¿Tras de qué sueños volaron?  
¿En que estrella andarán?  
Las voces que ayer llegaron  
y pasaron, y callaron,  
¿dónde están?  
¿Por que calle volverán?

Cuando llueven las noches su frío  
vuelvo al mismo lugar del pasado,  
y de nuevo se sienta a mi lado  
Bettinoti, templando la voz.

Y en el dulce rincón que era mío  
su cansancio la vida bosteza,  
porque nadie me llama a la mesa de ayer.  
Porque todo es ausencia y adiós.

## Café de los angelitos

Traduction de Fabrice Hatem

Je t'évoque, perdu dans la vie,  
Enveloppé par les volutes du cigare  
Je fume, face à un cher souvenir,  
Et à cette tasse noire de café..

Rivadavia et Rincón ! Vieux coin de rue  
Où revient l'ancienne amitié,  
Faisant sa vieille coquette à cette table  
Qui semble méditer sur les nuits d'autrefois...

Cafe de los Angelitos  
Bar de Gabino et Cazón !  
Je t'ai animé de mes clameurs  
Au temps de Carlito<sup>51</sup>  
Entre Rivadavia et Rincón

Vers quels rêves se sont-elles envolées ?...  
Vers quelles ruelles sont-elles partis ?...  
Les voix qui hier s'en vinrent  
Et passèrent et se sont tues  
Où sont-elles ?  
Par quelles rues reviendront-elles ?

Quand les nuits versent leur froideur  
Je reviens vers ces lieux du passé,  
Et à nouveau s'assoit à mes côtés  
Betinotti, jouant de sa voix...

Dans dans ce doux recoin qui était mien,  
La vie fatiguée prenait son repos.  
Pourquoi personne ne m'appelle à la table d'hier ?...  
Pourquoi tout est-il absence et adieu ?...

---

<sup>51</sup> Surnom affectueux de Carlos Gardel

## María (1945)

Paroles de Cátulo Castillo  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

Acaso te llamaras solamente María;  
no sé si eras el eco de una vieja canción,  
pero hace mucho, mucho, fuiste hondamente mía  
sobre un paisaje triste, desmayado de amor.

El otoño te trajo mojando de agonía  
tu sombrero pobre y el tapado marrón....  
Eras como la calle de la melancolía  
que llovía, llovía sobre mi corazón.

María,  
en las sombras de mi pieza  
es tu paso el que regresa,  
María,  
es tu voz pequeña y triste,  
la del día que dijiste:  
«Ya no hay nada entre los dos »...  
María,  
la más mía... la lejana...  
¡Si volviera otra mañana  
por las calles del adiós !

Tus ojos eran puertos que aguardaban, ausentes  
su horizonte de sueños y un silencio de flor  
pero tus manos buenas regresaban clementes  
para curar mi fiebre, desteñidas de amor.

Un otoño te trajo... Tu nombre era María,  
y nunca supe nada de tu rumbo infeliz...  
¡Si eras como el paisaje de la melancolía  
que llovía, llovía sobre la calle gris.

## María<sup>52</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Peut-être t'appelais-tu seulement Maria  
Je ne sais si tu étais l'écho d'une vieille chanson  
Mais il y a longtemps, longtemps, tu fus profondément mienne  
Dans un paysage triste, évanoui d'amour.

L'automne t'apporta, mouillant de souffrance  
Ton pauvre petit chapeau et ton manteau marron...  
Tu étais comme la voix de la mélancolie  
Qui pleuvait, pleuvait sur mon cœur

Maria,  
Dans la pénombre de ma chambre  
J'entends tes pas qui reviennent ;  
Maria,  
C'est ta voix, petite et triste,  
Celle du jour où tu as dit :  
Il n'y a plus rien entre nous  
Maria...  
La plus mienne... la lointaine...  
Si tu revenais un autre matin  
Par les rues de l'adieu ! ! !

Tes yeux étaient des ports qui veillaient, absents,  
Sur leur horizon de rêves et un silence de fleur  
Mais tes bonnes mains revenaient, clémentes,  
Pour soigner ma fièvre, toutes usées d'amour,

Un automne t'apporta... Ton nom était Maria  
Et jamais je ne sus rien de ton chemin malheureux  
Tu étais comme le paysage de la mélancolie  
Qui pleuvait, pleuvait sur la rue grise ! ! !

---

<sup>52</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## La última curda (1956)

Paroles de Cátulo Castillo  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

Lastima, bandoneón,  
mi corazón.  
tu ronca maldición maleva...  
Tu lágrima de ron me lleva  
hasta el hondo bajo fondo,  
donde el barro se subleva...  
Ya sé... No me digás... ¡Tenés razón!...  
La vida es una herida absurda,  
y es todo, todo, tan fugaz,  
que es una curda  
- ¡nada más!-  
mi confesión.

Contame tu condena,  
decime tu fracaso,  
¿ no ves la pena  
que me ha herido?...  
Y hablemos simplemente  
de aquel amor ausente  
como un retazo  
del olvido...  
¡Ya se que me hacés daño!...  
Ya sé que te lastimo  
diciendo mi sermón de vino!...  
Pero es el viejo amor  
que tiembla, bandoneón,  
y busca en un licor que aturda,  
la curda que al final  
termine la función  
¡corriéndole un telón  
al corazón!...

Un poco de recuerdo  
y sinsabor  
gotea tu rezongo lerdo...  
Marea tu licor  
y arrea  
la tropilla de la zurda  
al volcar la última curda...  
Cerrame el ventanal,  
que quema el sol  
su lento caracol  
de sueño...  
No ves que vengo de un país  
que está de olvido,  
siempre gris,  
tras el alcohol.

## La dernière cuite<sup>53</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Elle blesse mon cœur,  
Bandoneón..  
Ta rauque et mauvaise malédiction  
Ta larme de rhum me transporte  
Jusqu' au fond du bas-fond  
Où la boue se révolte...  
Je sais. Ne me dis rien. Tu as raison.  
La vie est une blessure absurde  
Et tellement fugace  
Que ce n'est qu'une cuite,  
- Rien de plus -  
Ma confession !...

Conte-moi ta douleur  
Dis-moi ton échec,  
...Ne vois-tu pas la peine  
Qui m'a blessé ?...  
Et parlons simplement  
De cet amour absent  
Comme un morceau  
De l'oubli...  
Je sais que tu me fais mal !...  
Je sais que je te blesse  
En pleurant mon sermon de vin !...  
Mais c'est le vieil amour  
Qui tremble, bandoneón,  
Et cherche dans l'ivresse de l'alcool,  
La cuite qui, à la fin,  
Termine la comédie,  
En baissant un rideau  
Sur le cœur !...

Un peu de souvenir  
Et, tristement,  
Ton grognement lourd résonne goutte à goutte  
Ta liqueur enivre  
Et excite  
Les palpitements du cœur.  
Tandis qu'on verse la dernière cuite...  
Ferme-moi ce volet,  
Le soleil brûle  
Avec son lent défilé  
De rêves...  
Ne vois-tu pas que je viens d'un pays  
Où tout s'oublie,  
Où tout est gris,  
Au delà de l'alcool.

---

<sup>53</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## El último café (1963)

Paroles de Cátulo Castillo  
Musique de Héctor Stamptoni

Llega tu recuerdo en torbellino.  
Vuelve en el otoño a atardecer...  
Miro la garúa y mientras miro  
gira la cuchara de café...

Del último café  
que tus labios, con frío  
pidieron esa vez  
con la voz de un suspiro...  
Recuerdo tu desdén.  
Te evoco sin razón,  
Te escucho sin que estés;  
"Lo nuestro terminó",  
dijiste en un adiós  
de azúcar y de hiel...  
Lo mismo que el café,  
que el amor, que el olvido... !  
que el vértigo final  
de un rencor sin porqué...  
Y allí con tu impiedad,  
me ví morir de pie,  
medí tu vanidad,  
y entonces comprendí mi soledad  
sin para qué...  
Llovía, y te ofrecí el último café... !

## Le dernier café

Traduction de Fabrice Hatem

Ton souvenir arrive comme un tourbillon.  
Il revient dans un après-midi d'automne...  
Je regarde la pluie et pendant que je regarde,  
Tourne la cuiller à café...

Du dernier café  
Que tes lèvres, froidement,  
Ont demandé, cette fois,  
Avec une voix soupirante...  
Je me souviens de ton indifférence.  
Je t'évoque sans raison  
Je t'écoute, sans que tu sois là  
« Notre histoire est terminée »  
Dis-tu dans un adieu  
De sucre et de glace...  
Et tourne le café,  
Comme l'amour, comme l'oubli,  
Comme le vertige final  
D'une rancœur sans raison...  
Et alors, murée dans ta dureté,  
Je me suis vu mourir sur place.  
J'ai maudit ta vanité,  
Et j'ai compris ma solitude  
Sans raison...  
Il pleuvait, et je t'ai offert le dernier café....

## **Enrique Cadícamo (1900-2003)**

## ¡Ché papusa, oí ! (1927)

Paroles de Enrique Domingo Cadícamo  
Musique de Gerardo Hernán Matos Rodríguez

Muñeca, Muñequita papusa, que hablás con zeta,  
Y que con gracia posta batís « mishé »<sup>54</sup>,  
Que con tus aspavientos de pandereta  
Sos la milonguerita de más « chiqué »<sup>54</sup>  
Trajeada de bacana bailás con corte  
Y por raro esnobismo tomás « prissé »<sup>54</sup>,  
Y que en un auto cambia de Sur a Norte,  
Paseás como una dama de gran « caché »<sup>54</sup>.

¡Ché papusa... oí!  
Los acordes melodiosos  
Que modula el bandoneón...  
¡Ché papusa... oí!  
Los latidos angustiosos  
De mi pobre corazón.

¡Che papusa... oí!  
Como surgen de este tango  
Los pasajes de tu ayer...  
Si entre el humo del ambiente  
hoy te arrastra la corriente...  
¡mañana te quiero ver !...

Milonguerita linda, papusa y breva,  
Con ojos almendrados de « pipermin »,  
De parla afranchutada, pinta maleva,  
Y boca pecadora color carmín;  
Engrupen tus alhajas en la milonga  
Con fino faroleo brillanteril,  
Y al bailar esos tangos de meta y ponga  
¡volvés otario al vivo y al rana gil !...

## Ecoute, la belle fille !

Traduction de Fabrice Hatem

Petite poupée qui parle avec l'accent français  
Qui, pleine de charme, demande plus au « miché »  
Qui, avec tes gestes étudiés d'opérette,  
Est la milonguera la plus « chouette »,  
Habillée comme une riche, tu danses avec des « corte »  
Par snobisme, la coco tu t'es mise à priser  
En auto, du nord au sud, tu vas te ballader  
En te pavanant comme une dame de grand « cachet »

Ecoute, la belle fille !  
Les accords mélodieux  
Que module le bandoneón...  
Ecoute, la belle fille !  
Les battements anxieux  
De mon pauvre cœur

Eh, la belle fille !  
Comme surgissent de ce tango  
Les paysages du passé !  
Si dans l'ivresse du moment  
Le courant te porte aujourd'hui..  
Demain je voudrais te voir !...

Milonguita piquante, belle, éphémère,  
Avec et yeux picaresques couleur « pipermin »  
Qui parle comme une française, gueule d'amour,  
Bouche pécheresse, couleur carmin...  
Tes bijoux tourment les têtes dans les milongas  
Avec le brillant de leur éclat  
Et en dansant ces tangos, pleine d'allant,  
Tu transformes en imbéciles les plus malins!

---

<sup>54</sup> Termes de lunfardo venus du français.

## Muñeca brava (1928)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Luis Visca

Che, madam que parlás en francés  
y tirás ventolín a dos manos,  
que cenás con champán bien frapé  
y en el tango enredás tu ilusión...  
Sos un biscuit de pestañas muy arqueadas,  
muñeca brava, ¡bien cotizada!  
Sos del Trianón... del Trianón de Villa Crespo  
Che, vampiresa... juguete de ocasión...

Tenés un camba que te hace gustos  
y veinte abriles que son diqueros  
y bien repleto tu monedero  
pa' patinarlo de Norte a Sur...  
Te baten todos Muñeca Brava  
porque a los giles mareás sin grupo...  
Pa' mi sos siempre la que no supo  
guardar un cacho de amor y juventud.

Campaneá que la vida se va  
y enfundá tu silueta sin rango...  
Y si el llanto te viene a buscar,  
olvidáte, muñeca, y reí,  
meta champán que la vida se te escapa,  
muñeca brava, flor de pecado...  
Cuando llegués al final de tu carrera  
tus primaveras verás languidecer.

## Fièrè poupée

Traduction de Fabrice Hatem

Eh ! Madame qui parle en français  
Et jettes le pognon à pleines main...  
Tu dine avec du champagne bien frapé  
Et dans le tango tisses tes illusions...  
T'es un biscuit de porcelaine avec de jolies lignes,  
Fièrè poupée, bien côtéé,  
T'es du Trianon.. du Trianon de Villa Crespo  
Eh ! la vampiresse, petit jouet de passage !!

T'as un qué-fri qui te paie ce que tu veux  
Et tes vingt ans qui donnent envie  
Et t'as un portefeuille bien rempli  
Que tu balades du nord au sud...  
Y t'appellent tous la fièrè poupée  
Parce qu'aux idiots tu fais tourner la tête...  
Mais pour moi tu est celle qui n'a pas su  
Garder un bout de jeunesse et d'amour.

Mire la vie qui n'en va  
Regarde ta chouette silhouette...  
Et si les larmes te viennent  
Oublie, tout, poupée, et rie,  
Verse du champagne pendant que la vie s'échappe,  
Fièrè poupée, fleur de péché...  
Quand t'arriveras au bout de ta carrière,  
Tu verras se faner tes printemps.

### Nunca tuvo novio (1930)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Agustín Bardi

Pobre solterona te has quedado  
sin ilusión, sin fe...  
Tu corazón de angustia se ha enfermado,  
puesta de sol es hoy tu vida trunca...  
Sigues, como entonces, releyendo  
el novelón sentimental  
en el que una niña aguarda en vano  
consumida por un mal  
de amor...

En la soledad  
de tu cuarto de soltera está el dolor...  
Triste realidad  
es el fin de tu jornada sin amor...  
Lloras, y al llorar,  
van las lágrimas temblando tu emoción...  
y en las hojas de tu viejo novelón  
te ves, sin fuerzas, palpitar.  
Deja de llorar  
por el príncipe soñado que no fué junto a tí a volcar  
el rivero melodioso de su voz...  
Tras el ventanal,  
mientras pega la llovizna en el cristal,  
con tus ojos más nublados de dolor  
soñás un paisaje de amor...

Nunca tuvo novio... ¡pobrecita !...  
¿ Por qué el amor no fué  
a su rincón de humilde muchachita  
a reanimar las flores de sus años?...  
Yo, con mi montón de desengaños,  
igual que vos, vivo sin luz,  
sin una caricia venturosa  
que me haga olvidar  
mi cruz...

### Jamais elle n'a trouve de fiancé

Traduction de Fabrice Hatem

Pauvre vieille fille tu es restée  
Sans illusion, sans espoir..  
Ton cœur devenu malade d'angoisse,  
Ta vie ratée est comme un crépuscule  
Tu continues, comme hier, à relire  
Ce roman sentimental,  
Dans laquelle une fille attend en vain  
Consumée par un mal  
D'amour...

Dans la solitude  
De ta chambre de célibataire il y a la douleur...  
Triste réalité  
C'est la fin de ton voyage sans amour...  
Tu pleures et en pleurant,  
Ton émotion tremble avec les larmes...  
Dans les feuilles de ton vieux roman  
Je vois ton cœur palpiter sans force.  
Cesse de pleurer  
Pour le prince charmant qui n'es pas venu  
A tes côtés pour te bercer  
Du son mélodieux de sa voix..  
A travers le volet  
Pendant que le crachin bat la vitre...  
Avec tes yeux remplis de douleur  
Tu rêves un paysage d'amour...

Tu n'as jamais trouvé de fiancé. Pauvre petite !  
Pourquoi l'amour n'est-il pas venu  
Vers ton humble recoin de femme  
Pour ranimer les fleurs de ta vie ?  
Et moi, avec toutes mes désillusions,  
Comme toi, je vis sans lumière  
Sans une caresse aimante  
Qui me ferait oublier  
Ma croix...

## Anclao en Paris (1931)

Paroles de Enrique Cadícamo.  
Musique de Guillermo Desiderio Barbieri

Tirao por la vida de errante bohemio  
estoy, Buenos Aires, anclao en Paris;  
curtido de males, bandedo de apremios,  
te evoco desde este lejano país.

Contemplo la nieve que cae blandamente  
desde mi ventana, que dá al bulevar.  
Las luces rojizas, con tonos murientes,  
parecen pupilas de extraño mirar.

Lejano Buenos Aires, ¡que lindo has de estar!...  
Ya van para diez años que me viste zarpar.  
Aquí, en este Montmartre, Faubourg sentimental,  
yo siento que el recuerdo me clava su puñal.

¡Cómo habrá cambiado tu calle Corrientes!  
¡Suipacha, Esmeralda, tu mismo arrabal!...  
Alguien me ha contado que estás floreciente  
y un juego de calles se dá en diagonal.

¡No sabés las ganas que tengo de verte!  
Aquí estoy parado, sin plata y sin fé  
¡Quién sabe una noche me encane la muerte  
y... chau, Buenos Aires, no te vuelva a ver!

## Echoué à Paris<sup>55</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Fatigué par ma vie de bohème errant  
Je suis, oh Buenos Aires, échoué à Paris  
Accablé de malheurs, rongé par les tourments  
Je t'évoque depuis ce lointain pays.

Je contemple la neige qui tombe doucement  
Depuis ma fenêtre, au dessus du boulevard  
Les lumières rougeâtres, avec leurs tons mourants  
Paraissent des pupilles à l'étrange regard.

Mon lointain Buenos Aires ! Tu as dû embellir !  
Cela va faire dix ans que tu m'a vu partir  
Ici dans ce Montmartre, faubourg sentimental  
Je sens le souvenir me planter son poignard

Comme a dû changer ton avenue Corrientes !  
Suipacha, Esmeralda, et même ton arrabal !  
Quelqu'un m'a dit que tu étais florissante  
Et qu'un jeu de rues se croisent en diagonale...

Si tu savais comme je voudrais te voir !  
Ici je suis bloqué, sans argent, sans espoir..  
Qui sait, peut-être une nuit la mort m'emportera  
Et Tchao, Buenos Aires, je ne te reverrai pas...

---

<sup>55</sup> Remerciements à Nardo Zalko

## La casita de mis viejos (1931)

Parole de Enrique Cadícamo  
Musique de Juan Carlos Cobián

Barrio tranquilo de mi ayer,  
como un triste atardecer,  
a tu esquina vuelvo viejo...  
Vuelvo más viejo,  
la vida me ha cambiado...  
en mi cabeza un poco 'e plata  
me ha dejado.  
Yo fuí viajero del dolor  
y en mi andar soñador  
comprendí mi mal de vida,  
y cada beso lo borré con una copa.  
Las mujeres siempre son las que matan la ilusión.

Vuelvo vencido a la casita de mis viejos,  
cada cosa es un recuerdo que se agita en mi memoria.  
Mis veinte abriles me llevaron lejos...  
!Locuras juveniles!!La falta de consejos!  
Hay en la casa un hondo y cruel sentido huraño,  
y al golpear, como un extraño  
me recibe el viejo criado...  
!Habré cambiado totalmente, que el anciano por la vos  
tan sólo me reconoció!

Pobre viejita la encontré  
enfermita; yo le hablé  
y me miró con unos ojos...  
Con esos ojos  
nublados por el llanto,  
como diciéndome: ?Por qué tardaste tanto...?  
Ya nunca más he de partir  
y a tu lado he de sentir  
el calor de un gran cariño...  
Sólo una madre nos perdona en esta vida.  
!Es la única verdad!  
!Es mentira lo demás!

## La petite maison de mes vieux

Traduction de Fabrice Hatem

Quartier tranquille de mon passé,  
Comme dans un triste crépuscule,  
Je reviens vers ton coin de rue...  
Je reviens vieilli,  
La vie m'a changé...  
Et m'a laissé sur les cheveux  
Une traînée d'argent.  
Je fus le voyageur de la douleur  
Et dans ma route de rêveur  
J'ai découvert mon mal de vivre,  
J'effaçais chaque baiser dans un verre.  
Les femmes sont toujours celles qui tuent les illusions.

Je reviens vaincu à la maison de mes parents  
Chaque chose est un souvenir qui vient tourmenter ma mémoire  
Mes 20 ans sont loin derrière moi...  
Folies de jeunesse ! Le manque de conseils !  
Il y a dans dans la maison un profond et cruel silence,  
Et quant j'ai frappé, le vieux domestique  
M'a reçu comme un étranger...  
J'ai tellement changé, que seule ma voix  
Me fit reconnaître !

Ma pauvre vieille, je l'ai rencontrée  
Malade ; je lui ai parlé  
Et elle m'a regardé avec des yeux...  
Avec ces yeux  
Embrumés par les larmes,  
Comme pour me dire : pourquoi as-tu tant tardé ?  
Maintenant je ne dois plus jamais repartir  
Et à ton côté je dois sentir  
La chaleur d'un grand amour...  
Seule une mère nous pardonne dans cette vie  
C'est la seule vérité !  
Le reste est mensonge !

### Madame Ivonne (1933)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Eduardo Pereyra

Mamuasel Ivonne era una pebeta  
que en el barrio posta del viejo Montmart,  
con su pinta brava de alegre griseta,  
animó las fiestas de Les Quatre Arts.  
Era la papusa del Barrio Latino,  
que supo a los puntos del verso inspirar...,  
pero fue que un día llegó un argentino  
y a la francesita la hizo suspirar...

Madam Ivonne,  
la cruz del sur fue como un sino.  
Madam Ivonne,  
fue como el sino de tu suerte...  
Alondra gris,  
tu dolor me conmueve,  
tu pena es de nieve...  
Madam Ivonne.

Han pasao diez años que zarpó de Francia.  
Mamuasel Ivonne hoy sólo es Madam,  
la que al ver que todo quedó en la distancia,  
con ojos muy tristes bebe su champán...  
Ya no es la papusa del Barrio Latino,  
ya no es la mistonga florcita de lis...  
ya nada le queda... ni aquel argentino  
que entre tango y mate la alzó de París.

### Madame Yvonne

Traduction de Fabrice Hatem

Mademoiselle Yvonne était une môme,  
Née dans le chouette quartier du vieux Montmartre  
Qui avec son minois de joyeuse grisette,  
Animait les fêtes des Quatre Arts..  
C'était la plus belle fille du quartier latin  
Qui sut inspirer les rimes des poètes...  
Mais un jour arriva un Argentin  
Qui fit soupirer d'amour la Française...

Madame Yvonne,  
La croix du sud fut comme un signe  
Madame Yvonne  
Comme le signe de ton destin  
Hirondelle grise,  
Ta douleur m'afflige,  
Ta peine est de neige....  
Madame Yvonne.

Dix ans ont passé depuis qu'elle vint de France,  
Mademoiselle Yvonne n'est plus que Madame  
Et en voyant que tout est resté là-bas,  
Elle boit son champagne avec des yeux tristes...  
Elle n'est plus la reine du Quartier latin,  
Elle n'est plus la jolie petite fleur de lys...  
Et personne ne l'aime, même cet Argentin  
Qui, entre mate et tango, l'amena de Paris.

## Nostalgias (1936)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Juan Carlos Cobián

Quiero emborrachar mi corazón par apagar  
un loco amor  
que más que amor es un sufrir...  
Y aqui vengo para eso,  
a borrar antiguos besos  
en los besos de otra boca...  
Si su amor fué « flor de un día »,  
¿ por qué causa es siempre mía  
esta cruel preocupación ?  
Quiero, por los dos, mi copa alzar para olvidar  
mi obstinación...  
y más la vuelvo a recordar...

Nostalgias  
de escuchar su risa loca  
y sentir junto a mi boca,  
como un fuego, su respiración...  
Angustia ;  
de sentirme abandonado  
y sentir que otro a su lado  
pronto... pronto le hablará de amor...  
Hermano !!!  
yo no quiero rebajarme,  
ni pedirle, ni rogarle  
ni decirle que no puedo más vivir...  
Desde mi triste soledad veré caer  
las rosas muertas de mi juventud.

Gime, bandoneón, tu tango gris - quizás a tí  
te hiera igual... algún amor sentimental...  
Llora mi alma de fantoche,  
sola y triste en esta noche,  
noche negra y sin estrellas...  
Si las copas traen consuelo,  
aquí estoy con mi desvelo  
para ahogarlo de una vez...  
Quiero emborrachar al corazón para después  
poder brindar por los fracasos del amor.

## Nostalgies

Traduction de Fabrice Hatem

Je veux saouler mon cœur pour oublier  
Un amour fou  
Qui est une souffrance plus qu'un amour...  
Et je viens ici pour cela,  
Pour effacer d'anciens baisers  
Dans les baisers d'une autre bouche...  
Si ton amour fut « fleur d'un jour »,  
Pourquoi porter toujours en moi  
Cette cruelle obsession ?  
Je veux, pour tous les deux, lever mon verre  
Afin d'oublier mon obstination,  
Et je m'en souviens plus encore...

Nostalgies  
D'écouter son rire fou,  
De sentir près de ma bouche,  
Comme un incendie, sa respiration...  
Angoisse,  
De me sentir délaissé  
Et de penser qu'une autre bouche  
Bientôt, bientôt, lui parlera d'amour...  
Mon frère !!!  
Je ne veux pas m'humilier,  
Ni l'appeler, ni la pleurer  
Ni lui dire que je ne pourrai plus vivre.  
Depuis ma triste solitude je verrai tomber  
Les roses mortes de ma jeunesse.

Dis-moi, bandoneón, ton tango gris - Peut-être toi aussi  
Es-tu blessé... par la nostalgie d'un amour...  
Pleure, mon âme de pantin,  
Seule et triste dans cette nuit,  
Nuit de ténèbres sans étoiles  
Puisque la boisson réconforte,  
J'ai apporté mon amertume  
Pour la noyer d'un seul coup  
Je veux saouler mon cœur pour sans regrets  
Pouvoir trinquer à tous les malheurs de l'amour.

## Niebla del Riachuelo (1937)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Juan Carlos Cobián

Turbio fondeadero donde van a recalar,  
barcos que en el muelle para siempre han de quedar...  
sombras que se alargan en la noche del dolor...  
naufragos del mundo que han perdido el corazón...  
puentes y cordajes donde el viento viene a aullar...  
barcos carboneros que jamás han de zarpar...  
torvo cementerio de las naves que al morir  
sueñan sin embargo que hacia el mar han de partir...

Niebla del Riachuelo !..  
amarrado al recuerdo  
yo sigo esperando...  
Niebla del Riachuelo  
de ese amor, para siempre,  
me vas alejando...!  
Nunca más volví...  
nunca más la vi...  
nunca más su voz nombró mi nombre junto a mí...  
...esa misma voz que dijo "Adiós!".

Sueña marínero con tu viejo bergantín,  
bebe tus nostalgias en el sordo cafetín...  
Llueve sobre el puerto, mientras tanto, mi canción,  
llueve lentamente sobre tu desolación...  
Anclas que ya nunca, nunca más, han de levar...  
bordas de lanchones sin amarras que soltar...  
triste caravana sin destino ni ilusión,  
como un barco preso en la « botella del figón »...

## Brouillard du Riachuelo

Traduction de Fabrice Hatem

Mouillage glauque où vont s'échouer,  
Les bateaux qui vont pour toujours rester dans la boue...  
Ombres qui s'allongent dans la nuit de la douleur...  
Naufragés du monde qui ont perdu le cœur ...  
Ponts et cordages où le vent vient hurler...  
Bateaux fantômes qui ne largueront jamais les amarres...  
Trouble cimetière des bateaux qui en mourrant  
Rêvent encore qu'ils vont partir vers la mer...

Brouillard du Riachuelo !!  
Amarré au souvenir,  
Je continue à attendre...  
Brouillard du Riachuelo !!!  
De cet amour, pour toujours,  
Je m'éloigne.. !  
Jamais plus elle ne revint  
Jamais plus je ne la vis...  
Jamais plus sa voix ne dit mon nom ...  
.. Depuis qu'un jour elle dit : « adieu !!! »

Rêve, marin, avec ton vieux brigantin,  
Tu bois la nostalgie dans ce petit café sordide  
Il pleut sur le port, pendant que je chante ma chanson,  
Il pleut lentement sur ma désolation..  
Ancres qui jamais, jamais ne doivent se lever..  
Rangée de navires qui ne lèveront plus les amarres...  
Triste défilé sans avenir ni espérance,  
Comme un bateau prisonnier de sa bouteille....

## Tengo mil novias (1939)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Enrique Rodríguez

Yo no se porqué mi corazón hace asi:  
Tiquitic, tiquitic,  
tiquitic, tiquitic.  
Ese ruido con su repicar  
a mí no me deja comer ni dormir...  
Yo me quiero enseguida casar  
porque yo con mis novias, señor  
hay un lío mayor  
Pero qué hago si son como mil  
y yo con las mil no me puedo casar?

Me gustan todas  
(Coro) Le gustan todas.  
Que voy ha hacerle si soy picaflor...  
Rubias...Morenas...  
(Coro) Tiene centenas...  
Tengo un surtido de todo color...  
Tengo mil novias.  
(Coro) Tiene mil novias.  
De los amores yo soy el campeón  
muchas novias hermosas yo tengo.  
(Coro) El las tiene en la imaginación.

Una rubia se quiso matar.  
(Coro) Ja...ja...ja...  
Por mi amor.  
(Coro) Ja...ja...ja...  
Es verdad...  
(Coro) Ja...ja...ja...  
Al saberlo después su papá gritó  
y del mapa me quiso borrar.  
Y es por eso que mi corazón hace asi:  
Tiquitic, tiquitic,  
tiquitic, tiquitic...  
Pero que hago si son como mil y yo  
con las mil no me puedo casar...

## J'ai mille fiancées

Traduction de Fabrice Hatem

Je ne sais pourquoi mon cœur bat toujours ainsi :  
Tiquitic, tiquitic,  
Tiquitic, tiquitic,  
Et ce bruit qui m'obsède, moi,  
Ne me laisse ni manger ni dormir...  
Je voudrais sur le champ me marier  
Mais avec mes fiancées, monsieur,  
Il y a un problème majeur  
Comment faire : il y en a plus de mille  
Je ne peux épouser tant de filles...

Elles me plaisent toutes  
(choeur) Elles lui plaisent toutes  
Qu'y puis-je si je suis un charmeur...  
Blondes ou brunes...  
(choeur) plusieurs centaines...  
J'ai un peu de toutes les couleurs...  
J'ai mille fiancées,  
(choeur) Il a mille fiancées.  
Des amours moi je suis le champion  
Moi j'ai plein de jolies fiancées.  
(Chœur) Surtout dans son imagination...

Une blonde a voulu se tuer  
(Chœur) Ouais...ouais...ouais...  
Par amour  
(Chœur) Ouais... Ouais... Ouais...  
Mais c'est vrai...  
(Chœur) Ouais... Ouais... Ouais...  
En l'apprenant son père s'est fâché  
Et voulu me rayer de la carte.  
C'est pourquoi mon cœur fait toujours ainsi :  
Tiquitic, Tiquitic,  
Tiquitic, tiquitic...  
Mais que faire s'il y a en a plus de mille et moi  
Je ne peux épouser tant de filles...

## Los mareados (1942)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Juan Carlos Cobián (1920)

Rara...  
Como encendida,  
te hallé bebiendo,  
linda y fatal...  
bebías...  
y en el fragor del champán  
loca reías, por no llorar...  
Pena  
me díó encontrarte  
pues al mirarte  
yo ví brillar  
tus ojos  
con un eléctrico ardor...  
tus bellos ojos que tanto adoré.

Esta noche amiga mía,  
el alcohol nos ha embriagado...  
qué me importa que se reían  
y nos llamen los mareados...  
Cada cual tiene sus penas  
y nosotros las tenemos.  
Esta noche beberemos  
porque ya no volveremos  
a vernos más...

Hoy... vas a entrar en mi pasado,  
en el pasado de mi vida...  
Tres cosas lleva mi alma herida:  
Amor...Pesar...Dolor...  
Hoy vas a entrar en mi pasado,  
hoy nuevas sendas tomaremos.  
Qué grande ha sido nuestro amor  
y, sin embargo...Ay...  
mira lo que quedó.

## Les enivrés

Traduction de Fabrice Hatem

Etrange...  
Comme enflammée...  
Je t'ai trouvée buvant,  
Belle et fatale...  
Tu buvais...  
Et dans l'ivresse du champagne  
Folle, tu riais pour ne pas pleurer  
Cette peine  
Que j'ai eue de te rencontrer !  
Puis en te regardant  
Je vis briller  
Tes yeux  
Avec une ardeur électrique...  
Tes beaux yeux que j'ai tant aimés.

Cette nuit, mon amie,  
L'alcool nous a saoulés  
Que m'importe qu'ils se moquent  
Et nous appelent les enivrés...  
Chacun a ses peines  
Et nous avons les nôtres  
Cette nuit, nous boirons  
Parce que nous  
Ne nous verrons plus...

Aujourd'hui... tu vas rentrer dans le passé  
Dans le passé de ma vie...  
Trois choses hantent mon âme blessée  
Amour... Regret... Douleur...  
Aujourd'hui tu vas rentrer dans mon passé,  
Et nous allons prendre de nouveaux chemins.  
Comme notre amour a été grand  
Et cependant... Ah !!!  
Regarde ce qui reste...

## Garúa (1943)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

¡Qué noche llena de hastío y de frío... !  
¡El viento trae un extraño... lamento... !  
parece un pozo de sombras... la noche... !  
y yo, en las sombras, camino muy lento... !  
Mientras tanto la garúa  
se acentúa,  
con sus púas,  
en mi corazón.

En esta noche tan fría... y tan mía... !  
pensando siempre en lo mismo..., me abismo...  
Y aunque quiera arrancarla,  
Desecharla  
y olvidarla...  
la recuerdo más...

¡Garúa!...  
solo y triste por la acera  
va este corazón transido,  
con tristeza de tapera...  
Sintiendo... tu hielo...  
porque aquella con su olvido  
hoy le ha abierto una gotera...  
¡Perdido...!  
Como un duende que en la sombra,  
más la busca y más la nombra  
Garúa... Tristeza...  
hasta el cielo se ha puesto a llorar...

¡Qué noche llena de hastío... y de frío...  
No se ve a nadie cruzar por la esquina...  
Sobre la calle, la hilera de focos,  
lustra el asfalto con luz mortecina...  
Y yo voy como un descarte,  
siempre solo  
siempre aparte,  
recordándote...  
Las gotas caen en el charco de mi alma  
hasta los huesos calados y helados...  
Y humillando este tormento  
todavía pasa el viento...  
empujándome!...

## Crachin

Traduction de Fabrice Hatem

Quelle nuit pleine de dégoût et de froid... !  
Le vent apporte une étrange plainte... !  
On dirait un puits d'ombre, la nuit... !  
Et moi, dans les ténébres, je marche lentement... !  
Pendant que la pluie  
S'accentue,  
Enfonçant ses pointes  
Dans mon cœur.

Dans cette nuit si froide et si mienne...  
Une pensée revient sans cesse m'engloutir,  
Et bien que je veuille l'arracher,  
La détruire  
Et l'oublier ...  
Je m'en souviens davantage...

Crachin ...  
Seul et triste sur le trottoir  
Erre ce cœur transi,  
Avec sa tristesse de ruine  
En sentant ... ton froid...  
Parce que l'oubli d'une femme  
Aujourd'hui verse la pluie dans mon âme...  
Perdu !  
Comme un lutin qui dans l'ombre,  
La cherche et l'appelle encore  
Crachin... tristesse...  
Même le ciel s'est mis à pleurer

Quelle nuit pleine de dégoût... et de froid...  
On ne voit personne errer aux coins des rues...  
Sur le trottoir, la rangée de feux  
Illumine l'asphalte de sa lumière moribonde,  
Et moi, seul comme un paria,  
Toujours seul,  
Toujours de côté,  
Me souvenant de toi ...  
Les gouttes tombent dans la flaque de mon âme  
Même mes os sont silencieux et gelés...  
Et comme pour humilier ma souffrance  
Souffle une rafale de vent  
Qui me pousse !...

## Rondando tu esquina (1945)

Paroles de Enrique Cadícamo  
Musique de Charlo

Esta noche tengo ganas de buscarla,  
de borrar lo que ha pasado y perdonarla.  
Ya no me importa el que dirán  
ni de las cosas que hablarán...  
total la gente siempre habla!  
Yo no pienso más que en ella a toda hora,  
Es terrible esta pasión devoradora.  
Y ella siempre sin saber,  
sin siquiera sospechar  
mis deseos de volver.

Qué me has dado, vida mía,  
que ando triste noche y día?  
Rondando siempre tu esquina,  
mirando siempre tu casa.  
y esta pasión que lastima  
y este dolor que no pasa.  
Hasta cuándo iré sufriendo  
el tormento de tu amor.

Este pobre corazón que no la olvida,  
me la nombra con los labios de su herida,  
y ahondando más su sinsabor  
la mariposa del dolor  
cruza en la noche de mi vida.  
Compañeros, hoy es noche de verbena.  
Sin embargo, yo no puedo con mi pena.  
y al saber que ya no está,  
solo, triste y sin amor  
me pregunto sin cesar...

qué me has dado vida mía...

## En rôdant dans ta rue<sup>56</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Cette nuit, j'aimerais tant aller la chercher  
Oublier ce qu'elle a fait et lui pardonner.  
Peu m'importe ce qu'ils diront  
Les histoires qu'ils raconteront....  
Les gens passent leur temps à causer !  
Je suis hanté, sans répit, par son souvenir ...  
Elle est terrible, cette passion qui me dévore  
Et elle qui est là, sans savoir  
Ni même un instant entrevoir  
Mon désir de revenir...

Que m'as-tu donc fait, oh ma vie,  
Que j'aie ainsi triste, jour et nuit ?  
Vers ta rue où toujours je rôde  
Vers ta maison que je regarde  
Cette passion qui me détruit  
Cette douleur qui me poursuit  
Jusqu'à quand devrais-je souffrir  
Le tourment de cet amour ?

Il ne peut trouver l'oubli, ce coeur qui pleure  
Et dit son nom par les lèvres de sa blessure,  
Tandis qu'affolant mon malheur  
Le papillon de la douleur  
Volète dans la nuit de ma vie.  
Les amis, je vais aller boire toute la nuit  
Mais ne pourrai vaincre la peine qui me poursuit  
Et en pensant qu'elle est partie,  
Seul, sans amour, éconduit,  
Je me demande sans répit :

Que m'as-tu donc fait, oh ma vie ...

---

<sup>56</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## **Enrique Santos Discépolo (1901-1951)**

## Esta noche me emborracho (1927)

Paroles et musique de Enrique Santos Discépolo

Sola, fané, descangayada,  
La ví esta madrugada  
Salir del cabaret;  
Flaca, dos cuartas de cogote,  
Y una percha en el escote  
Bajo la nuez ;  
Chueca, vestida de pebeta,  
Teñida y coqueteando  
Su desnudez...  
Parecía un gallo desplumao,  
Mostrando al compadrear  
El cuero picoteao...  
Yo que sé cuando no aguanto más,  
Al verla así rajé,  
Pa'no yorar.

¡Y pensar que hace diez años  
Fué mi locura!  
¡ Que llegué hasta la traición  
Por su hermosura !...  
Que esto que hoy es un cascajo  
Fue la dulce metedura  
Donde yo perdí el honor;  
Que chiflao por su belleza  
Le quité el pan a la vieja  
Me hice ruin y pechador...  
Que quedé sin un amigo  
que viví de mala fé  
Que me tuvo de rodillas  
Sin moral, hecho un mendigo,  
Cuando se fué.

Nunca soñé que la vería  
En un "requiesca in pache"  
Tan cruel como el de hoy ;  
¡ Mire, si no es pa suicidarse  
Que por este cachivache  
sea lo que soy !...  
Fiera venganza la del tiempo  
que le hace ver deshecho  
Lo que uno amó...  
y este encuentro me ha hecho tanto mal,  
Que si lo pienso más,  
Termino envenenao.  
Esta noche me emborracho bien ;  
Me mamo, ¡ bien mamao!...  
Pa' no pensar.

## Cette nuit, je me biture

Traduction de Fabrice Hatem

Seule, fanée, déplumée,  
Je l'ai vue au petit matin  
Sortir du cabaret ;  
Maigre, une moitié de cou,  
Un cintre dans le décoletté  
Sous la pomme d'adam ;  
Tordue, habillée en jeunette,  
Peinturlurée, faisant la coquette  
Dans sa nudité...  
Elle avait l'air d'une poule déplumée  
Montrant à la cantonnade  
Sa peau grêlée...  
Moi qui sais quand je ne peux pas me contenir,  
A la voir ainsi je me suis taillé,  
Pour ne pas pleurer.

Et penser qu'il y a 10 ans  
Elle fut ma folie !  
Que je suis allé jusqu'à la trahison  
Pour sa beauté !...  
Que ce qui est aujourd'hui un vieux cajot  
Fut la douce folie  
Où j'ai perdu l'honneur,  
Que, fasciné par sa beauté,  
J'ai sucré le pain à ma vieille  
Que je me suis fait misérable et quémandeur...  
Que je suis resté sans un ami  
Que j'ai vécu d'expédients  
Que je me suis mis à genoux  
Sans morale, comme un mendiant,  
Quand elle est partie.

Je n'aurais jamais rêvé de la voir  
Dans un «requiescat in pace »  
Aussi cruel que celui d'aujourd'hui ;  
Regarde, si ce n'est pas à se suicider,  
Que pour ce résidu,  
Je sois ce que je suis...  
Dure vengeance du temps,  
Qui te montre détruit  
Ce que tu as aimé ...  
Cette rencontre m'a fait tant de mal,  
Que si j'y pense encore,  
Je vais finir empoisonné.  
Cette nuit je me biture bien ;  
Je me saouïle, bien saouïlé !!!  
Pour ne pas penser....

## Chorra (1928)

Paroles et musique de Enrique Santos Discépolo

Por ser bueno, me pusiste en la miseria,  
me dejaste en la palmera, me afanaste hasta el color.  
En seis meses me fundiste el mercadito,  
el puestito de la feria, la ganchera, el mostrador.

¡Chorra!  
Me robaste hasta el amor...  
Aura  
tanto me asusta una mina  
que si en la calle me afila  
me pongo al lao del botón.

Lo que más bronca me dá  
es haber sido tan gil.

Si hace un mes me desayuno  
Con lo que he sabido ayer,  
no era a mí que me cachaban  
tus rebusques de mujer...  
Hoy me entero que tu mama,  
«noble viuda de un guerrero»,  
es la chorra de más fama  
que pisó la treinta y tres.

Y he sabido que el «guerrero»  
que murió lleno de honor,  
ni murió ni fué guerrero  
—como m'engrupiste vos—  
Está en cana pronturiado  
como agente 'e la camorra,  
profesor de cachiporra,  
malandrín y estafador.

Entre todos  
me pelaron con la cero  
tu silueta fué el anzuelo  
donde yo me fuí a ensartar,  
Se tragarón  
vos, «la viuda» y «el guerrero»,  
lo que me costó diez años  
de paciencia y de yugar...

¡Chorros!  
Vos, tu vieja y tu papa.  
¡Guarda!  
Cuidensé porque anda suelta,  
si los cachea, los da vuelta,  
no les da tiempo a rajar.

## Choureuse<sup>57</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Pour me r'mercier, tu m'as mis dans la misère  
Tu m'as bien laissé dans la mouise, tu m'as plumé jusqu'à l'os.  
Rien qu'en six mois tu m'as coulé le magasin,  
L'étalage du marché, les crochets à viande, le comptoir...

Choureuse !  
Tu m'a volé jusqu'à l'amour...  
A ct'heure  
J'ai tellement la trouille des nanas  
Que si une me mate dans la rue  
Je m'mettrai à côté du flic.

Ce qui me met le plus en pétard  
C'est d'avoir été aussi con.

Si j'avais su il y a un mois  
Ce que je n'ai appris qu'hier,  
Que c'est pas pour mes beaux yeux  
Que tu me faisais du gringue..  
Aujourd'hui je sais que ta mère,  
«noble veuve d'un guerrier »  
Est la voleuse la plus célèbre  
Du commissariat trente-trois.

Et aussi que le « guerrier »  
Qui mourut comblé d'honneur  
N'est pas mort et n'est pas guerrier  
- Comme tu m'avais baratiné -  
Il est en taule et pour longtemps  
Comme homme de main du mitan,  
Prof certifié de baston,  
Voyou diplômé, arnaqueur.

A vous tous  
Vous m'avez tout ratiboisé  
Ta petite gueule fut l'hameçon  
Où j'ai mordu comme un idiot  
Vous m'avez piqué  
Toi, la « vieille » et le « guerrier »  
Ce qui m'avait coûté dix années  
De patience et de turbin...

Choueurs !  
Toi, ta veille et ton dabe.  
Attention !  
Faites gaffe parce qu'elle est dans le coin  
Si elle vous coince, elle vous arnaque  
Sans vous laisser le temps d'filer.

---

<sup>57</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Malevaje (1928)

Paroles de Enrique Santos Discépolo  
Musique de Juan de Dios Filiberto

¡Decí, por Dios, qué me has dao,  
que estoy tan cambiao!...  
¡No sé más quién soy!...  
El malevaje extraño  
me mira sin comprender.  
Me ve perdiendo el cartel  
de guapo que ayer  
brillaba en la acción...  
No ven que estoy embretao  
vencido y maniao  
en tu corazón.

Te ví pasar tanguendo, altanera,  
con un compás tan hondo y sensual,  
que no fue más que verte y perder  
la fé, el coraje, el ansia' e guapear...  
No me has dejado ni el pucho en la oreja  
de aquel pasao malevo y feroz.  
Ya no me falta pa completar  
más que ir a misa e hincarme a rezar.

Ayer, de miedo a matar,  
en vez de peliar,  
me puse a correr...  
Me ví en la sombra o finao,  
Pensé en no verte y temblé.  
Si yo –que nunca aflojé—  
de noche angustiao  
me encierro a yorar...  
¡Decí, por Dios que me has dao  
que estoy tan cambiao...  
No sé más quien soy!...

## Mauvais garçon

Traduction de Fabrice Hatem

Dis-moi, par Dieu, ce que tu m'as fait  
Que je sois si changé !...  
Je ne sais plus qui je suis  
Les copains étonnés  
Me regardent sans comprendre.  
Je suis en train de perdre ma réputation  
Et ma bravoure de voyou qui hier  
Brillait dans l'action...  
Tu ne vois pas que je suis empêtré  
Vaincu et obsédé  
Par ton amour.

Je t'ai vue passer tanguant, superbe,  
Avec un rythme si profond et sensuel  
Qu'à te voir j'en ai perdu  
Le courage, la fierté, le cran...  
Tu ne m'as pas laissé la moindre miette  
De ce passé brutal et féroce  
Et il ne me manque plus pour que ce soit le bouquet  
Que d'aller à la messe et de m'agenouiller pour prier.

Hier, par peur de tuer,  
Au lieu de me battre,  
Je me suis mis à courir...  
Je me suis vu en cabane ou claqué  
J'ai pensé que je ne te verrai plus et j'ai tremblé  
Et moi - qui jamais ne me suis laissé aller -  
La nuit, angoissé,  
Je me cache pour pleurer...  
Dis moi, par Dieu, ce que tu m'as fait  
Pour que je sois si changé...  
Je ne sais plus qui je suis ! ! !

## ¡Victoria! (1929)

Paroles et musique de Enrique Santos Discépolo

¡Victoria!  
¡Saraca, Victoria!  
Pianté de la noria:  
¡Se fué mi mujer!...  
Si me parece mentira,  
después de seis años  
volver a vivir...  
Volver a ver mis amigos,  
vivir con mamá otra vez.  
¡Victoria!  
¡Cantemos victoria!  
Yo estoy en la gloria:  
¡Se fué mi mujer!

¡Me saltaron los tapones,  
cuando tuve esta mañana  
la alegría de no verla más!  
Y es que al ver que no la tengo,  
corro, salto, voy y vengo,  
desatentao...¡Gracias a Dios  
que me salvé de andar  
toda la vida atao  
llevando el bacalao  
de la Emulsión de Scott...!<sup>58</sup>  
Si no nace el marinero  
que me tira la piolita  
para hacerme resollar....  
yo ya estaba condeno  
a morir ensartenao,  
como el último infeliz.

¡Victoria!  
¡Saraca, victoria!  
Pianté de la noria:  
¡Se fué mi mujer!  
Me dá tristeza el panete,  
chicato inocente  
que se la llevó...  
¡Cuando desate el paquete  
y manye que se ensartó!  
¡Victoria!  
¡Cantemos victoria!  
Yo estoy en la gloria:  
¡Se fué mi mujer!

---

<sup>58</sup> Marque de laxatif à base d'huile de foie de morue.

## Victoire !<sup>59</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Victoire !  
Sacrenom, victoire !  
Je suis libéré du joug !  
Ma femme est partie !  
Ça me paraît presqu'incroyable  
Après plus de six ans  
De revenir à la vie...  
De revoir mes amis  
De revivre avec maman...  
Victoire !  
Chantons victoire !  
Pour moi c'est jour de gloire :  
Ma femme est partie !!

J'en ai vraiment pété de joie  
Quand j'ai eu ce matin  
Le plaisir de ne plus la voir .  
En voyant qu'elle n'est plus là,  
Je cours, je saute, je sais, je viens,  
Bon débarrass.. Grâce à Dieu  
J'ai pu éviter de passer  
Ma vie en taule  
En portant sur le os cette morue  
Avec son goût d'huile de ricin  
S'il était pas venu, ce marsoin  
Qui m'a retiré ce boulet  
Pour me permettre de me tailler  
J'aurais été condamné  
A mourir enchaîné  
Comme le dernier des malheureux.

Victoire !  
Sacrenom, victoire !  
Je suis libéré du joug !  
Ma femme est partie  
Il me fait de la peine ce corniaud,  
Ce pauvre gogo innocent  
Qui se l'est levée  
Quand il va défaire le paquet  
J'imagine la tête qu'il va faire !!  
Victoire !  
Chantons victoire !  
Pour moi c'est jour de gloire :  
Ma femme est partie !!

---

<sup>59</sup> Remerciements à Sandra Messina

## Confesión (1930)

Paroles de Enrique Santos Discépolo et Luis César Amadori  
Musique de Enrique Santos Discépolo

Fué a conciencia pura,  
que perdí tu amor...  
¡nada más que por salvarte !  
Hoy me odiás  
y yo feliz,  
me arrinconó pa'yorarte !  
El recuerdo que tendrás de mí,  
será horroroso,  
me verás siempre golpeándote,  
como un malvao..  
¡... y si supieras bien, que generoso,  
fue que pagase así,  
tu gran amor !

Sol de mi vida,  
fuí un fracasao;  
y en mi caída,  
busqué de echarte a un lao,  
Porque te quise  
tanto... ¡tanto !  
que al rodar;  
para salvarte,  
sólo supe  
hacerme odiar.

Hoy después de un año  
atroz, te vi pasar;  
¡me mordí pa'no yamarte !  
¡ibas linda como un sol...  
¡...se paraban para mirarte !  
yo no sé si el que te tiene así,  
se lo merece,  
sólo sé que en la miseria cruel  
que te ofrecí,  
me justifica al verte hecha una reina  
que vivirás mejor,  
¡ lejos de mí !...

## Confession

Traduction de Fabrice Hatem

Ce fut en pleine conscience  
Que j'ai perdu ton amour...  
Seulement pour te sauver !  
Aujourd'hui tu me hais,  
Et moi, heureux,  
Je me cache pour te pleurer !  
Le souvenir que tu auras de moi  
Sera horrible,  
Tu me verras toujours te frapper,  
Comme un salaud...  
Et si tu savais combien généreux  
J'ai été de payer ainsi  
Ton grand amour !

Soleil de ma vie,  
Ce fut un échec ;  
Et dans ma chute,  
J'ai cherché à t'épargner  
Parce que je t'aimais  
Tant... Tant !  
Qu'en dévalant la pente,  
Pour te sauver,  
J'ai seulement su  
Me faire haïr.

Aujourd'hui, après un an  
Atroce, je t'ai vue passer ;  
Je me suis mordu pour ne pas t'appeler !  
Tu allais, belle comme le soleil...  
On s'arrêtait pour te regarder !  
Je ne sais si celui qui a fait cela de toi,  
Le mérite,  
Mais je sais que la misère cruelle  
Que je t'offrais  
Me justifie, quand je te vois pareille à une reine  
Qui vivra plus heureuse,  
Loin de moi ! ! !

## ¡ Yira ! Yira ! (1930)

Paroles et musique de Enrique Santos Discépolo

Cuando la suerte qu'es grela ,  
Fayando y fayando  
Te largue parao;  
Cuando estés bien en la vía  
Sin rumbo, desesperao;  
Cuando no tengas ni fé  
ni yerba de ayer  
Secándose al sol ;  
Cuando rajés los tamangos  
Buscando ese mango  
Que te haga morfar...  
¡La indiferencia del mundo  
Que es sordo y es mudo  
Recién sentirás !

Verás que todo es mentira  
Verás que nada es amor ,  
Que al mundo nada le importa...  
¡Yira !... ¡Yira !  
Aunque te quiebre la vida,  
Aunque te muerda un dolor,  
No esperes nunca una ayuda,  
Ni una mano, ni un favor.

Cuando estén secas la pilas  
De todos los timbres  
Que vos apretás,  
Buscando un pecho fraterno  
Para morir abrazao...  
Cuando te dejen tirao  
Después de cinchar  
Lo mismo que a mí,  
Cuando manyés que a tu lado  
Se prueban la ropa  
Que vas a dejar...  
¡Te acordarás de este otario,  
Que un día, cansado,  
Se puso a ladrar !...

## Marche ! Marche !

Traduction de Fabrice Hatem

Quand ton destin, cette traînée,  
Te mènait de débine en débine,  
Te laissera cassé, sonné ;  
Quand tu seras à la rue,  
Sans but et sans espoir ;  
Quand t'auras plus confiance  
Qu't'auras pas deux mégots  
Pour te rouler une clope<sup>60</sup> ;  
Quand tu t'useras les pompes  
A chercher les trois sous  
Qui te feraient bouffer,  
L'indifférence du monde  
Qui est sourd et muet,  
Tu la sentiras bien.

Tu verras que tout est mensonge  
Tu verras que rien n'est amour  
Que le monde se fout de tout...  
Marche! Marche !  
Même si la vie te brise  
Même si la douleur te mord  
N'espère jamais une aide,  
Main tendue, ni faveur.

Quand seront vidées les piles  
Des toute les sonnettes  
Que tu tires,  
Cherchant un sein ami  
Où mourir enlacé...  
Quand on te laissera tomber  
Après t'avoir trompé  
Comme ça m'est arrivé ;  
Quant tu pigeras qu'à côté  
Ils essayent les fringues  
Que tu vas leur laisser...  
Souviens-toi de l'idiot,  
Qui un jour, éccœuré,  
S'est mis à aboyer !...

---

<sup>60</sup> Littéralement : qu'il ne te reste plus du maté d'hier / pour le faire sécher au soleil.

## Cambalache (1934)

Paroles et musique de Enrique Santos Discépolo

Que el mundo fué y será una porqueria,  
ya lo sé...  
en el quinientos seis  
y en el dos mil también;  
que siempre ha habido chorros,  
maquiavelos y estafaos,  
contentos y amargaos,  
valores y dublé...  
pero que el siglo veinte es un despliegue  
de maldad insolente  
ya no hay quien lo niegue;  
vivimos revolcaos en un merengue  
y en un mismo lodo todos manoseaos.

Hoy resulta que es lo mismo  
ser derecho que traidor,  
ignorante, sabio, chorro,  
generoso, estafador.  
Todo es igual; nada es mejor;  
lo mismo un burro que un gran profesor.  
No hay aplazaos ni escalafón;  
los inmorales nos han igualao.  
Si uno vive en la impostura  
y otro roba en su ambición,  
da lo mismo que si es cura,  
colchonero, rey de bastos,  
caradura o polizón.

Qué falta de respeto,  
qué atropello a la razón;  
cualquiera es un señor,  
cualquiera es un ladrón.  
Mezclaos con Stavisky,  
van Don Bosco y la Mignon,  
don Chicho y Napoleón,  
Carnera y San Martín.  
Igual que en la vidriera irrespetuosa  
de los cambalaches  
se ha mezclao la vida,  
y herida por un sable sin remaches  
ves llorar la Biblia contra un calefón.

Siglo veinte, cambalache  
problemático y febril;  
el que no llora, no mama,  
y el que no afana es un gil.  
Dale nomás, dale que vá,  
que allás en el horno  
nos vamo a encontrar.  
No pienses más, echate a un lao,  
que a nadie importa si naciste honrao.  
Que es lo mismo el que labura  
noche y día como un buey  
que el que vive de los otros,  
que el que mata o el que cura  
o esta fuera de la ley.

## Brocante

Traduction de Fabrice Hatem

Que le monde soit une cochonnerie,  
je le sais ;  
Dans les années 1560  
Et aussi en l'an 2000  
Et qu'il y ait toujours eu des voleurs,  
Des machiavels et des escrocs,  
Satisfaits ou amers,  
Droits ou tordus...  
Mais que le 20<sup>ème</sup> siècle soit un déploiement  
De méchanceté insolente,  
Personne ne peut le nier ;  
Nous vivons renversés dans la pagaille,  
Tous réunis dans une même boue.

Il en résulte que c'est la même chose  
D'être fidèle ou traître,  
Ignorant, savant, voleur,  
Généreux ou escroc.  
Tout est pareil, rien n'est meilleur  
Un âne est pareil à un grand professeur.  
Il n'y a ni recul ni promotion ;  
Les immoraux sont nos égaux.  
Si l'un vit dans l'imposture  
Et l'autre vole par ambition,  
Ça ne fait rien s'il est curé,  
Fan de Foot, roi des cons,  
Voyou ou clandestin.

Quel manque de respect,  
Quelle insulte à la raison ;  
N'importe qui est un Monsieur,  
N'importe qui est un voleur.  
Mélangés à Stavisky  
vont Don Bosco et la Mignon  
Don Chicho et Napoleon,  
Carnera et San Martin...  
Comme dans la vitrine irrespectueuse  
Des brocantes,  
La vie s'est renversée  
Et blessée par un sable sans poignée,  
On voit pleurer la Bible contre un poêle

Vingtième siècle, bazar  
Problématique et fébrile ;  
Celui qui ne pleure pas ne dégote rien,  
Et celui qui ne fauche pas est un con  
Allez, perds pas de temps, allez, du nerf !!!  
Une fois en bas, dans le four,  
On aura du temps pour causer.  
Ne pense plus, Trouve-toi une place confortable  
Les gens s'en battent de ton honnêteté.  
C'est la même chose celui qui bosse  
Nuit et jour comme un bœuf  
Et celui qui vit des autres,  
Celui qui tue, celui qui soigne,  
Ou celui qui se fiche des lois !!!

## Uno (1943)

Paroles de Enrique Santos Discépolo  
Musique de Mariano Mores

Uno busca lleno de esperanzas,  
el camino que los sueños  
prometieron a sus ansias...  
Sabe que la lucha es cruel  
y es mucha, pero lucha y se desangra  
por la fé que lo empecina...  
Uno va arrastrándose entre espinas  
y en su afán de dar su amor...  
Sufre y se destroza hasta entender,  
Que uno se quedó sin corazón...  
Precio de castigo que uno entrega  
por un beso que no llega  
o un amor que lo engañó...  
... Vacío ya de amar y de llorar  
¡tanta traición...!

Si yo tuviera el corazón...  
(¡El corazón que dí... !)  
Si yo pudiera como ayer...  
Querer sin presentir...  
Es posible que a tus ojos  
que me gritan su cariño  
los cerrara con mis besos...  
Sin pensar que eran como esos  
otros ojos, los perversos,  
los que hundieron mi vivir...  
Si yo tuviera el corazón,  
(¡El mismo que perdí... !)  
Si olvidara a la que ayer  
lo destrozó y... pudiera amarte...  
me abrazaría a tu ilusión  
para llorar tu amor.

Pero Dios te trajo a mi destino  
sin pensar que ya es muy tarde  
y no sabré cómo quererte,  
Déjame que llore  
como aquel que sufre en vida,  
la tortura de llorar su propia muerte...  
Buena como eres, salvarías  
mi esperanza con tu amor...  
Uno está tan solo en su dolor,  
uno está tan ciego en su penar...  
Pero un frío cruel  
que es peor que el odio  
- punto muerto de las almas -  
tumba horrenda de mi amor,  
maldijo para siempre y me robó...  
¡ toda ilusión... !

## Quelqu'un

Traduction de Fabrice Hatem

Quelqu'un cherche, plein d'espérances,  
Le chemin que ses rêves  
Ont promis à son désir ...  
Il sait que la lutte est cruelle  
Et dure, mais il lutte et saigne  
Entêté d'espérance...  
Quelqu'un se traîne entre les épines  
Et dans le soif de donner son amour...  
Il souffre et se détruit jusqu'à comprendre  
Qu'il est resté sans cœur...  
Prix de la peine qu'il ressentit  
Pour un baiser qui n'arriva pas  
Ou un amour qui le trompa ...  
... Vide déjà d'amer et de pleurer  
Une telle trahison ... !

Si j'avais le cœur ..  
(Le cœur que j'ai donné ... !)  
Si je pouvais comme hier  
Aimer sans cette crainte...  
Il est possible que tes yeux  
Qui me crient leur tendresse  
Je les fermerais avec mes baisers..  
Sans penser qu'ils sont comme ceux-là,  
Autres yeux, yeux pervers,  
Ceux qui ont noyé ma vie.  
Si j'avais le cœur ...  
( Le même que j'ai perdu .. !)  
Si je pouvais oublier celle qui hier  
L'a détruit et... je pourrais t'aimer...  
Je m'enlaccerais à ton illusion  
Pour pleurer ton amour ..

Mais Dieu t'a porté vers mon destin  
Sans penser qu'il est déjà très tard  
Et que je ne saurai comment t'aimer,  
Laisse-moi pleurer  
Comme celui qui souffre, vivant,  
La torture de pleurer sa propre mort...  
Bonne comme tu es, tu sauverais  
Mon espérance avec ton amour ..  
On est si seul dans sa douleur,  
On est si aveugle dans sa peine...  
Mais un froid cruel,  
Qui est pire que la haine  
- Point mort des âmes -  
Horrible tombe de mon amour,  
Me maudit pour toujours et m'a volé ..  
Toute illusion... !

## Sin palabras (1945)

Paroles de Enrique Santos Discépolo  
Musique de Mariano Mores

Nació  
de tí...  
buscando una canción que nos uniera...  
y hoy sé  
que es cruel,  
brutal, quizá, el castigo que te doy...  
Sin palabras esta música va a herirte,  
donde quiera que la escuche tu traición...  
La noche más absurda... el día más triste... !  
Cuando estés riendo... o cuando llore tu ilusión...

Perdóname, si es Dios  
quien quiso castigarte al fin...  
Si hay llantos  
que puedan perseguir así !...  
si estas notas que nacieron por tu amor,  
al final son un silicio que abre heridas de una historia...  
;son suplicio!... Son memoria...

Fantoché herido, en mi dolor,  
se alzaré, cada vez  
que oigas esta canción !

Nació  
de tí...  
Mintiendo entre esperanzas un destino...  
Y hoy sé  
que es cruel, brutal, quizá, el castigo que te doy...  
Sin decirlo, esta canción dirá tu nombre,  
sin decirlo con tu nombre estaré yo...  
(... ¡Los ojos casi ciegos de mi asombro,  
junto al asombro de perderte, y no morir!)

## Sans paroles

Traduction de Fabrice Hatem

Elle est née  
De toi...  
Pendant que je cherchais une chanson qui nous unisse...  
Et je sais  
Qu'elle est cruelle,  
Peut-être brutale, la punition que je te donne...  
Sans paroles cette musique va te blesser,  
Où que tu sois pour écouter ta trahison ...  
La nuit la plus absurde... le jour le plus triste !  
Que tu ries.. ou que tu pleures tes illusions...

Pardonne-moi si c'est Dieu  
Qui a voulu, à la fin, te punir..  
Si il y a des larmes  
Qui puisses ainsi persécuter !...  
Si ces notes qui naquirent pour ton amour,  
A la fin sont un silice rouvrant les blessures de notre histoire...  
Ce sont des supplices...Des souvenirs !!!

Le pantin blessé de ma douleur  
Se lèvera, chaque fois  
Que tu entendras cette chanson !

Elle est née  
De toi...  
Mettant un destin dans les bras d'une menteuse espérance...  
Et je sais  
Qu'il est cruel, brutal peut-être, le châtiment que je t'inflige  
Sans le dire cette chanson dira ton nom,  
Sans le dire moi je serai près de ton nom..  
(...Les yeux quasi aveugles de mon fantôme  
Avec la peur de te perdre et de ne pas mourir !!!)

## El choclo (1947)

Paroles de Enrique Santos Discépolo  
Musique de Ángel Gregorio Villoldo

Con este tango que es burlón y compadrito  
se ató dos alas la ambición de mi suburbio;  
con este tango nació el tango y como un grito  
salió del sórdido barrial buscando el cielo;  
Conjuro extraño de un amor hecho cadencia  
que abrió caminos sin más ley que su esperanza,  
mezcla de rabia de dolor, de fe, de ausencia  
llorando en la inocencia de un ritmo juguetero.

Por tu milagro de notas agoreras,  
nacieron sin pensarlo, las paicas y las grelas,  
luna de charcos, canyengue en las caderas,  
y un ansia fiera en la manera de querer...

Al evocarte,  
Tango querido  
Siento que tiemblan las baldosas de un bailongo  
Y oigo el rezongo de mi pasado...  
Hoy que no tengo  
Más a mi madre,  
Siento que llega en punta'e pie para besarme  
Cuando tu canto nace al son de un bandoneón...

Caracanjunfa se hizo al mar con tu bandera  
y en un perno mezcló a París con Puente Alsina  
fuiste compadre del gavión y de la mina  
y hasta comadre del bacán y la pebeta.  
Por vos shusheta, cana, reo y mishiadura  
se hicieron voces al nacer con tu destino.  
misa de faldas, kerosén, tajo y cuchillo,  
que ardió en los conventillos y ardió en mi corazón.

## L'épis de maïs

Traduction de Fabrice Hatem

Avec ce tango moqueur et voyou  
L'ambition de mon quartier s'est donné deux ailes ;  
Avec cette chanson le tango est né comme un cri  
Qui sortit du quartier sordide pour chercher le ciel.  
Etrange exhortation d'un amour devenu cadence  
Qui traça son chemin sans autre loi que son espérance  
Mélange de rage, de douleur, d'espoir, d'absence,  
Qui pleure l'innocence sur un rythme enjoué.

Par le miracle de tes notes magiques  
Naquirent sans y penser les minettes et les greluches  
Lunes dans les flaques, canyengue dans les hanches,  
Et une fierté inquiète dans la façon d'aimer...

Quand je t'évoque,  
Tango aimé,  
Je sens que tremblent les carreaux d'un bal  
Et j'entends l'écho de mon passé...  
Maintenant que je n'ai plus  
Ma mère près de moi,  
Je sens qu'elle arrive sur la pointe des pieds pour m'embrasser  
Quant ton chant naît au son d'un bandoneón....

Caracanjuna a pris la mer avec ton drapeau  
Et dans un Pernod a mélangé Paris et Puente Alsina  
Tu as été l'ami du tombeur et de la nenette  
Et aussi l'entremetteuse du riche et de l'ouvrière.  
Pour toi les cocottes, les flics, les taulards et les paumés  
Se firent personnages et grandirent avec ton destin  
Messe de jupons, de kérosène et de coups de couteaux,  
Qui brûla dans les conventillos et brûla dans mon cœur.

### Cafetín de Buenos Aires (1948)

Paroles de Enrique Santos Discépolo  
Musique de Mariano Mores

De chiquilín te miraba de afuera  
como a esas cosas que nunca se alcanzan...  
la ñata contra el vidrio,  
en un azul de frío...  
que solo fué después viviendo  
igual al mío...  
Como una escuela de todas las cosas,  
ya de muchacho me diste entre asombros  
el cigarrillo...  
la fe en mis sueños  
y una esperanza de amor...

Cómo olvidarte en esta queja,  
cafetín de Buenos Aires?  
Si sos lo único en la vida  
que se pareció a mi vieja...  
En tu mezcla milagrosa  
de sabihondos y suicidas  
yo aprendí filosofía...dados...timba  
y la poesía cruel  
de no pensar más en mí...

Me diste en oro un puñado de amigos,  
que son los mismos que alientan mis horas;  
José, el de la quimera...  
Marcial que aun cree y espera...  
y el Flaco Abel...que se nos fué...  
pero aún me guía...  
Sobre tus mesas que nunca preguntan  
lloré una tarde el primer desengaño.  
Nací a las penas...  
Bebí mis años...  
y me entregué sin luchar.

### Petit Café de Buenos Aires<sup>61</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Quand j'étais petit, je te regardais du dehors  
Comme ces choses que l'on ne parvient jamais à atteindre...  
Mon visage contre ta vitre,  
Dans un froid bleu  
Qui ensuite fut  
Celui de ma vie...  
Comme une école de toutes choses.  
Puis, jeune homme, te me donnas dans la surprise  
La cigarette,  
La confiance dans mes rêves  
Et une espérance d'amour...

Comment t'oublier dans cette plainte,  
Petit café de Buenos Aires  
Si tu es la seule chose de ma vie  
Qui puisse se comparer ma mère ?  
Dans ton mélange merveilleux  
De pédants et de suicidés  
J'ai appris la philosophie, les dés, le jeu  
Et la poésie cruelle  
De ne plus penser à moi...

Tu m'as donné comme de l'or une poignée d'amis  
Qui sont encore ceux qui réchauffent ma vie  
José, celui qui rêve...  
Marcial, qui toujours croît et espère,  
Le maigre Abel,... qui nous a quitté,  
Mais me guide toujours...  
Sur tes tables qui ne posent jamais de questions  
J'ai pleuré un soir la première déception.  
Je suis né aux peines...  
J'ai bu ma vie...  
Et je me suis livré sans combattre.

---

<sup>61</sup> Remerciements à Mariana Bustelo

## **Homero Manzi (1907-1951)**

### Milonga sentimental (1931)

Musique de Sebastián Piana  
Paroles de Homero Manzi

Milonga pa' recordarte.  
Milonga sentimental.  
Otros se quejan llorando  
yo canto pa' no llorar.  
Tu amor se secó de golpe  
nunca dijiste por qué.  
Yo me consuelo pensando  
que fue traición de mujer.

Varón, pa' quererte mucho,  
varón, pa' desearte el bien,  
varón, pa' olvidar agravios  
porque ya te perdoné.  
Tal vez no lo sepas nunca,  
tal vez no lo puedas creer,  
tal vez te provoqué risa  
!verme tirao a tus pies!

Milonga que hizo tu ausencia.  
Milonga de evocación.  
Milonga para que nunca  
la canten en tu balcón.  
Pa' que vuelvas con la noche  
y te vayas con el sol.  
Pa' decirte que sí, a veces,  
o pa' gritarte que no.

Es fácil pegar un tajo  
pa' cobrar una traición  
o jugar en una daga  
la suerte de una pasión.  
Pero no es fácil cortarse  
los tientos de un meteón  
cuando están bien amarrados  
al palo del corazón.

### Milonga sentimentale

Traduction de Fabrice Hatem

Milonga pour me souvenir de toi.  
Milonga sentimentale  
D'autres pleurent et se lamentent  
Je chante pour ne pas pleurer.  
Ton amour s'est évaporé  
Jamais tu n'as dit pourquoi.  
Et je me console en croyant  
A une trahison de femme.

Un Homme, pour t'aimer très fort,  
Un Homme, pour te souhaiter du bien  
Un Homme, pour oublier l'offense  
Car j'ai déjà pardonné.  
Peut-être, tu ne sauras jamais  
Peut-être, tu ne croiras pas  
Peut-être, que cela te fait rire  
De me voir ramper à tes pieds ?

Milonga qu'a faite ton absence  
Milonga d'évocation  
Milonga pour que personne  
Ne la chante sous ton balcon  
Pour que tu reviennes la nuit  
Et partes avec le soleil  
Pour parfois te dire que oui,  
Ou pour te crier que non !

C'est facile de trancher une gorge  
Pour venger une trahison  
De jouer sur un coup de couteau  
Le destin d'une passion.  
Mais c'est difficile de briser  
Les liens d'un amour fou  
Lorsqu'ils sont si fort attachés  
Sur les amarres du cœur.

## El pescante (1934)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Sebastián Piana

Yunta oscura trotando en la noche.  
Latigazo de alarde burlón.  
Compadreando, de gris, sobre el coche  
por las piedras de Constitución.  
En la zurda amarrada la rienda,  
amansó el colorao redomón  
Y con él, se amansaron cien prendas  
bajo el freno de su pretensión.

¡Vamos!...  
cargao con sombra y recuerdos,  
¡Vamos!...  
atravesando el pasado.  
¡Vamos!...  
al son de tu tranco lerdo.  
¡Vamos!...  
camino al tiempo olvidado.  
¡Vamos!...  
por viejas rutinas,  
tal vez, de una esquina,  
nos llame René.  
¡Vamos!...  
que en mis aventuras  
viví una locura  
de amor y suisé.

Tungo flaco tranqueando en la tarde.  
Sin aliento el chirrido cansao.  
Fracasao en el último alarde  
bajo el sol de la calle Callao.  
Despintao el alón del sombrero,  
ya ni silba la vieja canción,  
pues no quedan ni amor ni viajeros  
para el coche de su corazón.

## Le cocher<sup>62</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Attelage obscur trottant dans la nuit,  
Fouetté dans un geste allègre  
Par un cocher paradant sur son siège  
Sur les pavé de Constitution.  
Dans la main gauche il tient les rênes  
Et dompte le bai rétif  
Comme il a aussi dompté cents minettes  
Sous la poigne de son orgueil.

Allons !  
Chargés d'ombres et de souvenirs,  
Allons !  
En traversant le passé  
Allons !  
Au son de ton pas lourd  
Allons !  
Passages vers les temps oubliés  
Allons !  
Par ces vieux chemins  
Peut-être depuis un carrefour,  
René nous appellera  
Allons !  
Dans mes aventures,  
J'ai vécu une folie  
D'amour et de boisson .

Au cabasson maigre, traînant dans la la nuit,  
Il donne un coup de fouet sans force.  
Il a raté son dernière baroud  
Sous le soleil de la rue Callao  
Le bord du chapeau déteint  
Il ne chante plus la vieille chanson  
Il n'y a plus amours ni voyageurs  
Dans le fiacre de son cœur.

---

<sup>62</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

### Milonga triste (1936)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Sebastián Piana

Llegabas por el sendero,  
delantal y trenzas sueltas,  
brillaban tus ojos negros,  
claridad de luna llena

Mis labios te hicieron daño  
al besar tu boca fresca.  
Castigo me dió tu mano,  
pero más golpeó tu ausencia

Aaaaaaaah...

Volví por caminos blancos,  
volví sin poder llegar.  
Triste con mi grito largo,  
canté sin saber cantar.

Cerraste los ojos negros,  
se volvió tu cara blanca  
y llevamos tu silencio  
al sonar de las campanas.

La luna cayó en el agua,  
el dolor golpeó mi pecho.  
Con cuerdas de cien guitarras  
me trencé remordimiento.

Aaaaaaaah...

Volví por caminos viejos,  
volví sin poder llegar.  
Grité con tu nombre muerto  
recé sin saber rezar.

Tristeza de haber querido  
tu rubor en un sendero.  
Tristeza de los caminos  
que después ya no te vieron.

Silencio en el camposanto,  
soledad de las estrellas,  
recuerdos que duelen tanto,  
delantal y trenzas negras.

### Milonga triste

Traduction de Fabrice Hatem

Tu arrivais par le sentier,  
Tablier et tresses douces,  
Et ils brillaient, tes yeux noirs  
Dans une clarté de pleine lune

Alors, mes lèvres te firent mal  
En baisant ta bouche fraîche  
Ma punition vint de ta main  
Mais plus me châtia ton absence.

Aaaah ...

Je revins par les chemins blancs  
Revins sans pouvoir arriver  
Si triste, dans un sanglot,  
Je chantai sans savoir chanter

Un jour, tu fermas tes yeux noirs  
Et ton visage devint blanc  
Puis nous portâmes ton silence  
Dans le glas de toutes les cloches.

La lune tomba dans l'eau  
La douleur frappa ma poitrine  
Comme les cordes de cent guitares  
Je fus pincé par le remord.

Aaaah !!!

Je revins par les vieux chemins  
Revins sans pouvoir arriver  
J'appelais ton nom disparu  
Je pleurais sans savoir pleurer

Tristesse d'avoir aimé  
Ta pudeur sur un sentier  
Tristesse de ces chemins  
Qui depuis ne te virent plus

Silence dans le cimetière  
Et solitude des étoiles  
Le souvenirs font tant de mal  
Tablier et tresses noires.

## Malena (1942)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Lucio Demare

Malena canta el tango como ninguna  
y en cada verso pone su corazón.  
A yuyo del suburbio su voz perfuma,  
Malena tiene pena de bandoneón.  
Tal vez allá en la infancia su voz de alondra  
tomó ese tono oscuro de callejón,  
o acaso aquel romance que sólo nombra  
cuando se pone triste con el alcohol.  
Malena canta el tango con voz de sombra,  
Malena tiene pena de bandoneón.

Tu canción  
tiene el frío del último encuentro,  
tu canción  
se hace amarga en la sal del recuerdo.  
Yo no sé  
si tu voz es la flor de una pena,  
sólo sé  
que al rumor de tus tangos, Malena,  
te siento más buena  
más buena que yo.

Tus ojos son oscuros como el olvido,  
tus labios apretados como el rencor,  
tus manos, dos palomas que sienten frío,  
tus venas tienen sangre de bandoneón.  
Tus tangos son criaturas abandonadas  
que cruzan sobre el barro del callejón  
cuando todas las puertas están cerradas  
y ladran los fantasmas de la canción.  
Malena canta el tango con voz quebrada;  
Malena tiene pena de bandoneón.

## Malena

Traduction de Fabrice Hatem

Malena chante le tango comme aucune autre  
Et dans chacun des vers, elle met son cœur ;  
L'herbe folle du faubourg parfume sa voix.  
Malena tient sa peine du bandonéon  
C'est peut-être dans son enfance que sa voix d'hirondelle  
A pris cette couleur obscure de ruelle,  
Ou bien en chantant cette romance qu'elle ne dit  
Que quand vient la tristesse avec l'alcool.  
Malena chante le tango avec une voix d'ombre ;  
Malena tient sa peine du bandonéon.

Ta chanson  
A la froideur de la dernière rencontre  
Ta chanson  
Se fait amère dans le sel du souvenir.  
Je ne sais  
Si ta voix est la fleur d'une peine,  
Mais je sais  
Qu'au son de tes tangos, Malena,  
Je te sens si bonne,  
Plus bonne que moi.

Tes yeux sont obscurs comme l'oubli,  
Les lèvres, serrées comme la rancœur  
Tes mains, deux colombes qui ont froid  
Dans tes veines coule le sang du bandonéon.  
Tes tangos sont des créatures abandonnées  
Qui rôdent dans la boue des ruelles  
Quand toutes les portes sont fermées  
Et que hurlent les fantômes de la chanson.  
Malena chante le tango avec une voix brisée  
Malena tient sa peine du bandonéon.

## Barrio de tango (1942)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

Un pedazo de barrio, allá en Pompeya,  
durmiéndose al costado del terraplén.  
Un farol balanceando en la barrera  
y el misterio de adiós que siembra el tren.  
Un ladrido de perros a la luna,  
el amor escondido en un portón,  
y los sapos redoblando en la laguna  
y a lo lejos la voz del bandoneón.

Barrio de tango, luna y misterio,  
calles lejanas, ¡cómo estarán!  
Viejos amigos que hoy ni recuerdo  
¡qué se habrán hecho, dónde estarán!  
Barrio de tango, qué fue de aquella  
Juana, la rubia que tanto amé,  
¡Sabrá que sufro, pensando en ella,  
desde la tarde en que la dejé !  
¡Barrio de tango, luna y misterio,  
desde el recuerdo te vuelvo a ver!

Un coro de silbidos allá en la esquina.  
Y el codillo llenando el almacén.  
Y el dolor de la pálida vecina  
que ya nunca salió a mirar el tren.  
Así evoco tus noches, barrio de tango,  
con las chatas entrando al corralón  
y la luna chapalendo sobre el fango  
y a lo lejos la voz del bandoneón.

## Faubourg tango

Traduction de Fabrice Hatem

Un bout de faubourg, là-bas à Pompeya,  
Somnolant à côté du terre-plein  
Une lanterne qui se balance sur la barrière  
Le mystère de l'adieu semé par le train.  
Des chiens qui aboient à la lune  
L'amour caché sous un portail.  
Les crapauds croassant sur la lagune  
Et, plus loin, la voix du bandonéon.

Faubourg tango, lune et mystère,  
Rues lointaines ! Que devenez-vous ?  
Vieux amis dont l'image s'efface  
Qu'avez-vous fait, où êtes-vous ?  
Faubourg tango, qui fut à elle,  
Juana la blonde, que j'aimais tant !  
Comme j'ai souffert, pensant à elle,  
Depuis le jour où je l'ai quittée  
Faubourg tango, lune et mystère  
Mon souvenir revient vers toi.

Sifflets en chœur au coin des rues  
Joueurs de cartes plein les bistrot  
Et la douleur de cette pâle voisine  
Qui un jour ne sortit plus guetter le train.  
J'évoque tes nuits, faubourg tango,  
Avec les charrettes qui rentrent à l'enclos  
La lune faisant des ronds dans la boue  
Et au loin la voix du bandonéon.

## Tu pálida voz (1943)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Charlo

Te oí decir...adiós, adiós...  
Cerré los ojos y oculté el dolor...  
Sentí tus pasos cruzando la tarde  
y no te atajaron mis manos cobardes.  
Mi corazón...lloró de amor  
y en el silencio resonó tu voz...  
tu voz querida, lejana y perdida,  
tu voz que era mía...tu pálida voz.

En las noches desoladas, que sacude el viento,  
brillan las estrellas frías del remordimiento  
y me engaño que habrás de volver otra vez  
desatando el olvido y el tiempo.

Siento que tus pasos vuelven por la senda amiga...  
Oigo que me nombras llena de mortal fatiga...  
para qué si ya sé que es inútil mi afán...  
nunca...nunca...vendrás.

Te vi partir...dijiste adiós...  
temblé de angustia y oculté mi dolor...  
Depués, pensando que no volverías  
traté de alcanzarte y ya no eras mía.  
Mi corazón, sangró de amor...  
y en el recuerdo resonó tu voz...  
tu voz querida, lejana y perdida,  
tu voz aterida...tu pálida voz...

## Ta si pâle voix

Traduction de Fabrice Hatem

Je t'entendis dire « Adieu, adieu »..  
Fermant les yeux, je cachais ma douleur  
Je sentis tes pas s'éloignant dans le soir  
Mes mains furent trop lâches pour te retenir  
Mon cœur... pleura d'amour  
Et ta voix résonna dans le silence...  
Ta voix aimée, lointaine et perdue  
Ta voix qui fut mienne...Ta si pâle voix.

Et dans la nuit désolée que secoue le vent,  
Brillent les étoiles froides du remords.  
Je me mens en disant que tu reviendras  
Comme si n'existaient ni le temps ni l'oubli.

Je voudrais que tes pas reviennent croiser mon chemin..  
Puis que ta voix m'appelle, dans une fatigue mortelle..  
Mais pourquoi ? Je sais bien que mon désir est vain...  
Jamais... jamais... tu ne reviendras.

Je te vis partir.. tu dis « adieu »  
Je tremblai d'angoisse et cachai ma douleur  
Puis, pensant que tu ne reviendrais pas,  
Je cherchai à t'atteindre, mais tu n'étais plus mienne.  
Mon cœur pleura ton amour...  
Et dans le souvenir résonna ta voix...  
Ta voix aimée, lointaine et perdue,  
Ta voix si transie... ta si pâle voix...

## Fuimos (1945)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de José Dames

Fui como una lluvia de cenizas y fatigas  
en las horas resignadas de tu vida...  
Gota de vinagre derramada,  
fatalmente derramada sobre todas tus heridas.  
Fuiste por mi culpa golondrina entre la nieve,  
rosa marchitada por la nube que no llueve.  
Fuimos la esperanza que no llega, que no alcanza,  
que no puede vislumbrar la tarde mansa.  
Fuimos el viajero que no implora, que no reza,  
que no llora, que se echó a morir.

¡Vete...! ¿no comprendes que te estás matando..?  
¿no comprendes que te estoy llamando..?  
¡Vete!.. no me beses que te estoy llorando  
y quisiera no llorarte más..!  
¿No ves..?, es mejor que mi dolor quede tirado  
con tu amor librado  
de mi amor final.  
¡Vete...!¿ no comprendes que te estoy salvando?  
¿no comprendes que te estoy amando..?  
No me sigas, ni me llames, ni me beses,  
ni me llores, ni me quieras más.

Fuimos abrazados a la angustia de un presagio  
por la noche de un camino sin salidas,  
pálidos despojos de un naufragio  
sacudidos por las olas del amor y de la vida.  
Fuimos empujados en un viento desolado...  
sombras de una sombra que tornaba del pasado.  
Fuimos la esperanza que no llega, que no alcanza,  
que no puede vislumbrar su tarde mansa.  
Fuimos el viajero que no implora, que no reza,  
que no llora, que se echó a morir.

## Nous fûmes<sup>63</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Ce fut comme une pluie de cendres et de fatigue  
Dans les heures résignées de ta vie...  
Gouttes de vinaigre répandues  
Fatalement répandues sur toutes tes blessures,  
Tu fus par ma faute hirondelle dans la neige,  
Rose fanée assoiffée de pluie.  
Nous fûmes l'espérance sans lendemain, sans hâvre,  
Nous fûmes le voyageur qui n'implore ni ne prie,  
Qui ne peut voir au loin l'apaisement du soir  
Qui ne pleure pas et s'allonge pour mourir.

Vas t-en ! Ne comprends-tu pas que tu te tues ?  
Ne comprends-tu pas que je t'appelle ?  
Vas-t'en ! Ne m'embrasse pas pendant que je te pleure  
Et que je voudrais ne plus te pleurer.  
Vas t-en ! Il vaut mieux que ma douleur reste cachée  
Et ton amour libéré  
Enfin de mon amour.  
Vas t-en ! Comprends-tu que je te sauve ?  
Ne comprends-tu pas que je t'aime ?  
Ne me suis pas, n'appelle pas, ne m'embrasse pas,  
Ne me pleure pas, ne m'aime plus.

Nous fûmes arrimés à l'angoisse d'un présage  
Dans la nuit d'un chemin sans issue.  
Pâles rescapés d'un naufrage  
Secoués par les vagues de l'amour et de la vie.  
Nous fûmes emportés par un vent désolé..  
Ombre d'une ombre surgie du passé.  
Nous fûmes l'espérance sans lendemain, sans hâvre,  
Nous fûmes le voyageur qui n'implore ni ne prie,  
Qui ne peut voir au loin l'apaisement du soir  
Qui sans pleurer, s'allonge pour mourir.

---

<sup>63</sup> Remerciements à Enrique Lataillade

## Sur (1947)

Paroles de Homero Manzi  
Musique Aníbal Carmelo Troilo

San Juan y Boedo antiguo y todo el cielo,  
Pompeya y, más allá, la inundación,  
tu melena de novia en el recuerdo,  
y tu nombre flotando en el adiós...  
La esquina del herrero, barro y pampa,  
tu casa, tu vereda y el zanjón  
y un perfume de yuyos y de alfalfa  
que me llena de nuevo el corazón.

Sur... paredón y después...  
Sur... una luz de almacén<sup>64</sup>...

Ya nunca me verás como me vieras,  
recostado en la vidriera  
y esperándote,  
ya nunca alumbraré con las estrellas  
nuestra marcha sin querellas  
por las noches de Pompeya.  
Las calles y las lunas suburbanas  
y mi amor en tu ventana  
todo ha muerto, ya lo sé.

San Juan y Boedo antiguo, cielo perdido,  
Pompeya y, al llegar al terraplen,  
tus veinte años temblando de cariño  
bajo el beso que entonces te robé.  
Nostalgia de las cosas que han pasado,  
arena que la vida se llevó,  
pesadumbre del barrio que ha cambiado  
y amargura del sueño que murió.

Sur... paredón y después...  
Sur... una luz de almacén...

## Sud

Traduction de Fabrice Hatem

San Juan, le vieux Boedo et tout le ciel,  
Pompeya et plus au loin, l'inondation,  
Ta chevelure aimée dans mon souvenir  
Et ton nom flottant dans l'adieu...  
Le coin du ferronnier, boue et pampa,  
Ta maison, ton trottoir, le ruisseau  
Et un parfum d'herbe et d'avoine  
Qui remplit mon coeur à nouveau.

Sud... un grand mur et après...  
Sud... une lumière d'almacen...

Jamais plus tu ne me verras comme autrefois  
Appuyé sur la vitrine  
En t'attendant  
Et jamais plus les étoiles n'éclaireront  
Nos promenades sans querelles  
Dans les nuits de Pompeya.  
Les rues et les lunes du faubourg  
Et mon amour guettant ta fenêtre  
Tout est mort, je le sais...

San Juan et le vieux Boedo, ciel perdu  
Pompeya et, devant le terre-plein,  
Tes vingt ans tremblant de tendresse  
Sous le baiser qu'alors je te volai.  
Nostalgie des choses qui sont passées  
Sable de la vie qui s'écoula  
Tristesse des quartiers qui ont changé  
Et amertume du rêve qui est mort.

Sud... un grand mur et après...  
Sud... une lumière d'almacen...

---

<sup>64</sup> Boutique faisant à la fois office d'épicerie, de café-restaurant et de bazar.

### **Che, bandoneón (1948)**

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

El duende de tu son, che bandoneón,  
se apiada del dolor de los demás,  
y al estrujar tu fueye dormilón  
se arrima al corazón que sufre más.  
Estercita y Mimi, como Ninón,  
dejando sus destinos de percal  
vistieron al final, mortajas de rayón,  
al eco funeral de tu canción.

Bandoneón,  
hoy es noche de fandango  
y puedo confesarte la verdad,  
copa a copa, pena a pena, tango a tango,  
embalado en la locura  
del alcohol y la amargura.  
Bandoneón,  
para qué nombrarla tanto,  
no ves que está de olvido el corazón  
y ella vuelve noche a noche como un canto  
en las gotas de tu llanto,  
ché bandoneón !

Tu canto es el amor que no se dió  
y el cielo que soñamos una vez,  
y el fraternal amigo que se hundió  
cinchando en la tormenta de un querer.  
Y esas ganas tremendas de llorar  
que a veces nos inundan sin razón,  
y el trago de licor, que obliga a recordar  
si el alma esta en « orsai », ché bandoneón.

### **Oh, bandoneón !**

Traduction de Fabrice Hatem

Le lutin de ton son, oh bandoneón,  
Prend pitié de la douleur des hommes  
Et quand on le presse, ton foyer dormeur  
Chante au cœur qui souffre le plus.  
Estercita, et Mimi, comme Ninon,  
A la fin de leur destinée de percal  
Revêtiront un linceul de rayonne  
Dans l'écho funèbre de ta chanson.

Bandoneón,  
Aujourd'hui, c'est nuit de fête  
Et je peux te confesser le vérité,  
Coupe à coupe, peine à peine, tango à tango,  
Perdu dans la folie  
De l'alcool et de l'amertume  
Bandoneón,  
Pourquoi tant dire son nom,  
Ne vois-tu pas que mon cœur essaye de l'oublier  
Et qu'elle revient nuit à nuit, comme un chant,  
Dans les gouttes de tes pleurs,  
Oh, bandoneón !

Ton chant est l'amour qui ne s'est pas donné,  
Et le ciel que nous rêvâmes un jour,  
Et l'ami fraternel qui s'est noyé  
Luttant dans la tempête d'un amour  
Et cette envie terrible de pleurer  
Qui parfois nous inonde sans raison  
Et la gorgée de liqueur qui oblige à se souvenir  
Quand l'âme est hors-jeu, oh bandoneón !

## Desde el alma (1948)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Rosita Melo

Alma, si tanto te han herido  
¿Por qué te niegas al olvido?  
¿Por qué prefieres  
llorar lo que has perdido  
buscar lo que has querido  
llamar lo que murió?

Vives inútilmente triste  
y sé que nunca mereciste  
pagar con penas  
la culpa de ser buena,  
tan buena como fuiste  
por amor.

Fue, lo que empezó una vez  
lo que después  
dejó de ser.  
Lo que al final  
por culpa de un error  
fue noche amarga del corazón.

¡Deja esas cartas!  
¡Vuelve a tu antigua ilusión!  
Junto al dolor  
que abre una herida  
llega la vida  
trayendo otro amor.

Alma no entornes tu ventana  
al sol feliz de la mañana.  
No desesperes  
que el sueño más querido,  
es el que más nos hiere,  
es el que duele más.

## Depuis l'âme

Traduction de Fabrice Hatem

Mon âme, si on t'a tant blessée  
Pourquoi refuses-tu l'oubli?  
Pourquoi préférer  
Pleurer ce qui fut perdu  
Chercher ce que tu aimais  
Nommer ce qui mourut ?

Tu vis inutilement triste  
Je sais, tu n'as pas mérité  
De payer par des peines  
La faute d'être bonne  
Bonne comme tu le fus  
Par amour.

Fut, ce qui commença,  
Ce qui, ensuite,  
Cessa d'être.  
Ce qui enfin  
A cause d'une erreur  
Fut la nuit amère de ton cœur.

Laisse ces lettres !  
Reviens à tes espérances  
Avec la douleur  
Ouvrant ta blessure  
Revient la vie  
Portant un autre amour.

Ame, ne ferme pas tes yeux  
Au jour chaleureux du matin  
Ne désespère pas  
Que ce rêve tant aimé  
Soit aussi la blessure  
Qui te fait le plus mal.

## Romance de barrio (1948)

Paroles de Homero Manzi  
Musique de Aníbal Carmelo Troilo

Primero la cita lejana de Abril  
tu oscuro balcón, tu antiguo jardín  
más tarde las cartas de pulso febril  
mintiendo que no, jurando que sí.  
Romance de barrio, tu amor y mi amor  
primero un querer, después un dolor  
por culpas que nunca tuvimos  
por culpas que debimos sufrir los dos.

Hoy vivirás despreciándome, tal vez sin soñar  
que lamento al no poderte tener  
el dolor de no saber olvidar  
hoy estarás como nunca lejos mío  
lejos de tanto llorar  
fué porque sí, que el despecho te cegó como a mí  
sin mirar que en el rencor del adiós  
castigabas con crueldad tu corazón,  
fué porque sí, que de pronto no supimos pensar  
que es más fácil renegar y partir  
[que vivir sin olvidar.

Ceniza del tiempo la cita de Abril,  
tu oscuro balcón, tu antiguo jardín,  
las cartas trazadas con mano febril,  
mintiendo que no, jurando que sí.  
Retornan vencidas tu voz y mi voz  
trayendo al volver con tonos de horror  
las culpas que nunca tuvimos,  
las culpas que debimos pagar los dos.

## Romance de faubourg<sup>65</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

D'abord cette rencontre lointaine d'avril  
Ton balcon obscur, ton ancien jardin  
Puis les lettres écrites d'un poignet fébrile,  
Qui mentaient que non, qui juraient que oui.  
Romance de quartier, ton amour, mon amour,  
D'abord un désir, ensuite une douleur  
Pour des fautes qui ne furent pas nôtres  
Pour des fautes dont nous souffrîmes tous deux.

Tu vis aujourd'hui en me méprisant, sans même penser  
Que, dans ton absence, me poursuit  
La douleur de ne pas savoir oublier.  
Maintenant tu es plus loin que jamais.  
Loin d'avoir tant pleuré.  
Ce fut sans raison que, comme moi, t'aveugla le dépit,  
Sans voir que, dans la rancune de l'adieu,  
Tu torturais cruellement ton propre cœur.  
Ce fut sans sans raison qu'alors, nous ne sûmes comprendre  
Qu'il est plus facile de renier et partir  
[Que de vivre sans oublier.

Cendres du temps, cette rencontre d'avril,  
Ton balcon obscur, ton ancien jardin,  
Les lettres écrites d'une main fébrile  
Qui mentaient que non, qui juraient que oui.  
Elles reviennent vaincues, ma voix et ta voix,  
Dire à notre mémoire avec un ton d'effroi,  
Les fautes qui ne furent pas nôtres  
Les fautes dont nous dûmes souffrir tous deux.

---

<sup>65</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade



## **Homero Expósito (1918-1987)**

### Al compás del corazón (Late un corazón) (1942)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Domingo Federico

Late un corazón  
Déjalo latir  
Miente mi soñar  
Déjame mentir  
Late un corazón  
Porque he de verte  
nuevamente  
Miente mi soñar  
porque regresas lentamente

Late un corazón  
Me parece verte regresar con el adiós  
Y al volver gritarás tu horror  
El ayer, el dolor, la nostalgia  
Pero al fin bajarás tu voz  
Y atarás tu ansiedad de distancias  
Y sabrás por qué late un corazón  
Al decir ... ¡ Qué feliz !  
Y un compás, un compás de amor,  
Unirá para siempre el adiós

Ya verás, amor,  
qué feliz serás ...  
¿Oyes el compás?  
Es el corazón  
Ya verás qué dulces  
son las horas del regreso  
Ya verás qué dulces los reproches  
y los besos  
Ya verás, amor,  
Qué felices horas  
Al compás del corazón

### A la cadence du coeur (Un coeur bat)

Traduction de Enrique Lataillade

Un coeur bat  
Laisse-le battre  
Ma rêverie est mensongère  
Laisse-moi mentir  
Un coeur bat  
Car je vais te voir  
A nouveau  
Ma rêverie est mensongère  
Car tu reviens lentement

Un coeur bat  
Car je crois te voir revenir de l'adieu  
Et en revenant tu crieras ta peine  
Le passé, la douleur, la nostalgie  
Puis tu baisseras ta voix  
Et ton désir de l'ailleurs s'apaisera  
Et tu sauras pourquoi un coeur bat  
En disant... Quel bonheur !  
Et une cadence, une cadence d'amour  
Unira l'adieu pour toujours

Tu verras, mon amour,  
Comme tu seras heureuse...  
Tu entends la cadence ?  
C'est le coeur  
Tu verras comme sont douces  
Les heures du retour  
Tu verras comme sont doux les reproches  
Et les baisers  
Tu verras, mon amour,  
Tant de moments heureux  
A la cadence du coeur

### Pedacito de cielo (1942)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Enrique Francini et Héctor Stamponi

La casa tenía una reja  
pintada con quejas  
y cantos de amor ;  
La noche llenaba de ojeras  
la reja, la hiedra  
y el viejo balcón.  
Recuerdo que entonces reías  
si yo te leía  
mi verso mejor.  
Y ahora, capricho del tiempo,  
leyendo esos versos  
¡lloramos los dos !...

Los años de la infancia  
¡pasaron... pasaron !...  
La reja está dormida  
de tanto silencio...  
Y en aquel pedacito de cielo  
se quedó tu alegría y mi amor.  
Los años han pasado,  
terribles, malvados,  
dejando una esperanza  
que no ha de llegar.  
Y recuerdo tu gesto travieso  
después de aquel beso  
robado al azar...

Tal vez se enfrió con la brisa  
tu cálida risa,  
tu límpida voz...  
Tal vez se escapó a tus ojeras  
la reja, la hiedra  
y el viejo balcón...  
Tus ojos de azúcar quemada  
tenían distancias  
doradas al sol...  
¡y hoy quieres hallar como entonces  
la reja de bronce  
temblando de amor !...

### Morceau de ciel

Traduction de Fabrice Hatem

La maison avait une grille  
Couverte de plaintes  
Et de chansons d'amour  
La nuit remplissait de cernes  
La grille, le lierre  
Et le vieux balcon.  
Je me souviens qu'alors tu riais  
Quand je te lisais  
Mes meilleurs vers.  
Et aujourd'hui, caprice du temps,  
En lisant ces vers,  
Nous pleurons tous les deux.

Les années de l'enfance  
Ont passé, passé  
La grille s'est endormie  
De tant de silence  
Et dans ce petit morceau de ciel  
Sont restés ma gaieté et mon amour  
Les années ont passé,  
Terribles, mauvaises,  
Détruisant une espérance  
Sans lendemain.  
Je me souviens de ton geste joueur  
Après ce baiser  
Volé au hasard.

Peut-être se sont refroidis avec la brise  
Ton rire chaud,  
Ta voix limpide  
Peut-être ont échappé à tes cernes  
La grille, le lierre  
Et le vieux balcon...  
Tes yeux de sucre brûlé,  
Avaient un regard  
Doré de soleil  
Et tu voudrais comme autrefois  
Retrouver la grille de bronze  
En tremblant d'amour !...

## Farol (1943)<sup>66</sup>

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Virgilio Expósito

Un arrabal con casas  
que reflejan su color de lata...  
un arrabal humano  
con leyendas que se cantan como tangos...  
y allá un reloj que lejos dá  
las dos de la mañana...  
un arrabal obrero,  
una esquina de recuerdos y un farol...

Farol...  
las cosas que ahora se ven  
farol...  
ya no es lo mismo que ayer...  
La sombra  
hoy se escapa a tu mirada  
y me deja más tristoná  
la mitad de mi cortada;  
tu luz  
con el tango en el bolsillo  
fue perdiendo luz y brillo  
y es una cruz...

Allí conversa el cielo  
con los sueños de un millón de obreros...  
allí murmura el viento  
los poemas populares de Carriego,  
y cuando allá a lo lejos dan  
las dos de la mañana,  
el arrabal parece  
que se duerme repitiéndole al farol...:

Farol...

## Fanal<sup>67</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Un faubourg et ses maisons  
Avec leurs reflets de tôle...  
Un faubourg humain  
Avec ses légendes aux accents de tangos...  
Au loin cette horloge qui sonne  
Les deux heures du matin...  
Un faubourg ouvrier,  
Une rue de souvenir et un fanal

Fanal...  
Les choses que l'on voit aujourd'hui  
Fanal...  
Ont perdu les couleurs du passé  
La pénombre  
Qui échappe à ta lumière  
Etend la nuit de sa tristesse  
Sur la moitié de ma ruelle  
Ta clarté  
Avec ses reflets de tango  
Perd peu à peu son éclat  
Et dessine comme une croix...

Là-bas, le ciel converse  
Avec les rêves de millions d'ouvriers...  
Là-bas le vent murmure  
Les poèmes populaires de Carriego,  
Et quand au loin, on entend que sonnent  
Les deux heures du matin,  
Il semble que le faubourg  
S'endort en répétant au fanal :

Fanal...

---

<sup>66</sup> Un farol est un lampadaire, traduit ici par fanal par souci d'assonance.

---

<sup>67</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

### Percal (1943)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Domingo Federico

Percal...  
¿Te acuerdas del percal?...  
tenías quince abriles  
anhelos de sufrir y amar,  
de ir al centro, triunfar  
y olvidar el percal...  
Percal...  
camino del percal,  
te fuiste de tu casa,  
tal vez nos enteramos mal,  
sólo sé que al final  
olvidaste el percal...

La juventud se fué...  
tu casa ya no está...  
y en el ayer tirados  
se han quedado  
acobardados  
tu percal y mi pasado...  
la juventud se fué...  
yo ya no espero más...  
mejor dejar perdidos  
los anhelos que no han sido  
y el vestido de percal...

Llorar...  
¿Por qué vas a llorar?...  
¿acaso no has vivido?,  
acaso no aprendiste a amar  
a sufrir, a esperar,  
y también a callar...  
Percal...  
son cosas del percal...  
Saber que estás sufriendo  
saber que sufrirás aún más  
y saber que al final  
no olvidaste el percal...  
Percal...  
Tristeza del percal.

### Percalle

Traduction de Fabrice Hatem

Percalle..  
Te souviens-tu du percal ?  
Tu avais 15 ans  
Le désir de souffrir, d'aimer,  
D'aller au centre pour triompher  
Et oublier le percal  
Percalle...  
Chemin de percal,  
Tu partis de ta maison  
Peut-être nous sommes-nous mal compris  
Je sais seulement qu'à la fin,  
Tu as oublié le percal

La jeunesse est partie...  
Ta maison n'existe plus ...  
Et dans l'autrefois, oubliés,  
Sont restés,  
Craintifs,  
Ton percal et mon passé  
La jeunesse est partie...  
Je n'espère plus...  
Il vaut mieux laisser où ils sont  
Les désirs qui ne sont plus  
Et les robes de percal...

Pleurer. ..  
Pourquoi vas-tu pleurer ?  
Peut-être n'as-tu pas vécu ?  
Peut-être n'as-tu pas appris à aimer,  
A souffrir, à attendre,  
Et aussi à te taire ?  
Percalle...  
Ce sont les choses du percal  
Savoir que tu souffres,  
Que tu souffriras davantage  
Et savoir qu'à la fin  
Tu n'as pas oublié le percal  
Percalle...  
Tristesse du percal..

## Naranja en flor (1944)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Virgilio Expósito

Era más blanda que el agua  
que el agua blanda..  
Era más fresca que el río...  
Naranja en flor  
Y en esa calle de estío,  
calle perdida,  
dejó un pedazo de vida  
y se marchó.

Primero hay que saber sufrir,  
después amar, después partir  
y al fin andar sin pensamiento...  
Perfume de naranja en flor,  
promesas vanas de un amor,  
que se escaparon con el viento.  
Después...¿ qué importa del después ?...  
Toda mi vida es el ayer  
que me detiene en el pasado.  
Eterna y vieja juventud  
que me ha dejado acobardado  
como un pájaro sin luz...

¿Que le habrán hecho mis manos?  
¿Que le habrán hecho  
para dejarme en el pecho  
tanto dolor...?  
Dolor de vieja arboleda,  
canción de esquina,  
con un pedazo de vida...  
Naranja en flor.

## Oranger en fleurs

Traduction de Fabrice Hatem

Elle était plus douce que l'eau  
Que l'eau douce...  
Elle était plus fraîche que la rivière,  
Oranger en fleurs  
Et dans cette rue-là,  
Rue perdue,  
Elle a laissé un peu de sa vie  
Et elle est partie.

D'abord il faut savoir souffrir,  
Ensuite aimer, ensuite partir  
Ensuite se laisser porter par la vie...  
Parfum d'oranger en fleurs  
Promesses vaines d'un amour  
Qui s'échappèrent avec le vent  
Ensuite... Mais qu'importe l'ensuite ...  
Toute ma vie est dans l'hier  
Qui me retient dans le passé  
Éternelle et vieille jeunesse  
Qui m'a laissé craintif  
Comme un oiseau sans lumière.

Que lui ont fait mes mains ?  
Que lui ont-elles fait ?  
Pour laisser dans ma poitrine  
Tant de douleur ?  
Douleur de vieil arbre,  
Chanson de rue,  
Avec un peu de ma vie...  
Oranger en fleurs.

## Yuyo verde (1944)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Domingo Federico

Callejón...callejón...  
lejano... lejano...  
íbamos perdidos de la mano  
bajo un cielo de verano  
soñando en vano...  
Un farol... un portón...  
- igual que en un tango -  
y los dos perdidos de la mano,  
bajo el cielo de verano  
que partió...

Déjame que lllore crudamente  
con el llanto viejo del adiós...  
adonde el callejón se pierde  
brotó este yuyo verde  
del perdón...  
Déjame que lllore y te recuerde,  
- trenzas que me anudan al portón; -  
de tu país ya no se vuelve  
ni con el yuyo verde  
del perdón.

¿Dónde estás...dónde estás...  
adónde te has ido?  
Dónde están las plumas de mi nido,  
la emoción de haber vivido  
y aquel cariño...  
Un farol... un portón,  
- igual que en un tango-  
y este llanto mío entre mis manos  
y este cielo de verano  
que partió...

## Herbe verte<sup>68</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Ruelle.. Ruelle  
Lointaine...lointaine...  
Nous marchions, perdus, nos mains jointes  
Sous un ciel d'été  
Révant en vain...  
Un fanal, un portail,  
- Comme dans un tango -,  
Et tous les deux, nos mains jointes  
Sous ce ciel d'été  
Disparu.

Laisse-moi donc pleurer simplement  
Avec les vieilles larmes de l'adieu  
Là-bas, où se perd la ruelle,  
Pousse cette herbe verte  
Du pardon  
Laisse-moi pleurer à ton souvenir  
Tresses qui m'attachent à ce portail ;  
De ton pays on ne revient pas  
Même avec l'herbe verte  
Du pardon.

Où donc es-tu partie ?  
Où es-tu... où est-tu...  
Où sont les plumes de mon nid,  
L'émotion d'avoir vécu  
Et cette tendresse...  
Un fanal, un portail,  
Comme dans un tango,  
Et mes larmes glissant dans mes mains  
Et ce ciel d'été  
Disparu...

---

<sup>68</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## Cafetín (1946)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Argentino Gálvan

Cafetín  
donde lloran los hombres  
que saben el gusto  
que dejan los mares...  
Cafetín  
y esa pena que amarga  
mirando los barcos  
volver a sus lares...  
Yo esperaba,  
porque siempre soñaba  
la paz de una aldea  
sin hambre y sin balas...  
¡Cafetín  
ya no tengo esperanzas  
ni sueño ni aldea  
para regresar...!

Por los viejos cafetines  
siempre rondan los recuerdos  
y un compás de tango de antes  
va a poner color  
al dolor del emigrante...  
Allí florece el vino  
la aldea en el recuerdo  
y el humo del tabaco...  
¡Por los viejos cafetines  
siempre rondan los recuerdos  
de un país y de un amor...!

Bajo el gris  
de la luna madura  
se pierde la oscura  
figura de un barco  
y al matiz  
de un farol escarlata  
las aguas del Plata  
parecen un charco...  
¡Qué amargura,  
la de estar de este lado  
sabiendo que enfrente  
nos llama el pasado...!  
Cafetín  
en tu vaso de vino  
disuelto el destino  
que olvido por tí...

## Petit café<sup>69</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Petit café  
Où pleurent les hommes  
Qui connaissent le goût  
Que laissent les océans..  
Petit café  
Et cette peine amère  
Quand on regarde les bateaux  
Qui reviennent à leur port...  
J'espérais  
Car je rêvais toujours  
A la paix d'un village  
Sans faim et sans guerre..  
Petit café  
Je n'ai plus d'espérances  
Ni rêve ni village  
Où retourner .. !

Dans les vieux cafés  
Rôdent toujours les souvenirs  
Et les notes d'un vieux tango  
Viennent mettre des couleurs  
Sur la douleur de l'émigrant...  
Ici fleurit le vin  
Le souvenir de la bourgade  
Et l'odeur du tabac...  
Dans les vieux cafés  
Rôdent toujours les souvenirs  
D'un pays et d'un amour...!

Sous la grisaille  
De la lune trop pleine  
Se perd l'obscur  
Silhouette d'une barque  
Et dans le halo  
D'un fanal écarlate  
Les eaux de la Plata  
Ressemblent à une flaque..  
Quelle amertume,  
D'être de ce côté  
En sachant qu'en face  
Le passé nous appelle...!  
Petit café  
Dans ton verre de vin,  
Se dissout mon destin  
Que j'oublie avec toi ...

---

<sup>69</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## Flor de lino (1947)

Paroles de Homero Expósito  
Musique de Héctor Stamponi

Deshojaba noches esperando en vano que  
le diera un beso,  
pero yo soñaba con el beso grande  
de la tierra en celo.

Flor de Lino,  
qué raro destino  
truncaba un camino  
de linos en flor...

Deshojaba noches cuando me esperaba por aquel sendero  
llena de vergüenza, como los muchachos con un traje nuevo:  
cuántas cosas que se fueron,  
y hoy regresan siempre por la siempre noche de mi soledad!

Yo la ví florecer como el lino  
de un campo argentino maduro de sol...  
Si la hubiera llegado a entender  
ya tendría en mi rancho el amor!  
Yo la ví florecer, pero un día,  
mandinga la huella que me la llevó!  
Flor de Lino se fué  
y hoy que el campo está en flor  
ah malhaya! me falta su amor.

Hay una tranquera por donde el recuerdo  
vuelve a la querencia,  
que el remordimiento de no haberla amado  
siempre deja abierta:

Flor de Lino,  
te veo en la estrella  
que alumbra la huella  
de mi soledad...

Deshojaba noches cuando me esperaba  
[como yo la espero,  
llena de esperanzas, como un gaucho  
pobre cuando llega al pueblo,  
flor de ausencia, tu recuerdo  
me persigue siempre por la siempre noche de mi soledad...

## Fleur de lin<sup>70</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Elle effeuillait les nuits, en espérant en vain  
Que mes lèvres la touchent  
Mais moi je ne rêvais qu'à l'immense baiser  
De la terre féconde.

Fleur de lin,  
Quel étrange destin  
Barrait le chemin  
De ces lins en fleurs...

Elle effeuillait les nuits en guettant mes pas sur ce chemin  
Toute emplie de honte, comme les gamins dans un habit neuf  
Tant de choses qui s'en furent  
Et qui, sans répit, viennent hanter les nuits de ma solitude !

Je la vis fleurir un jour comme le lin  
D'une prairie argentine gorgée de soleil...  
Si j'avais su alors la comprendre  
Ma chaumière abriterait son amour !  
Je la vis fleurir, mais un jour,  
- Maudite soit l'ombre qui me l'enleva !  
Fleur de lin s'en alla  
Et tandis que le champ reflleurit  
Ah ! Malheur ! Son amour n'est plus là.

Il y a une clôture par où le souvenir  
Vient rôder vers ce qu'il aime,  
Que le remords amer d'un amour refusé  
Laisse toujours ouverte.

Fleur de lin  
Je te vois dans l'étoile  
Qu'éclaire la nuit  
De ma solitude...

Elle effeuillait les nuits quand elle m'attendait  
[comme je l'attends.  
Pleine d'espérance, comme le gaucho pauvre  
Quand il entre au bourg  
Fleur d'absence, ton image  
Me poursuit toujours dans la nuit sans fin de ma solitude.

---

<sup>70</sup> Remerciements à Mariana Bustelo et Enrique Lataillade

## **Tangos littéraires et modernes**

## Gricel (1942)

Paroles de José María Contursi  
Musique de Marano Mores

No debí pensar jamás  
en lograr tu corazón...  
Y sin embargo te busqué  
hasta que un día te encontré  
y con mis besos te aturdí  
sin importarme que eras buena...  
Tu ilusión fue de cristal  
se rompió cuando partí  
pues nunca... nunca más volví..  
!Qué amarga fué tu pena.!

No te olvides de mí...  
de tu Gricel!  
me dijiste al besar  
al Cristo aquel...  
y hoy que vivo enloquecido  
porque no te olvidé  
ni te acuerdas de mí...  
¡Gricel!...¡Gricel!...

Me faltó después tu voz  
y el calor de tu mirar...  
y como un loco te busqué  
pero ya nunca te encontré  
y en otros besos me aturdí...  
¡Mi vida toda fue un engaño!  
¿Qué será, Gricel, de mí?  
se cumplió la ley de Dios !  
porque sus culpas ya pagó  
quien te hizo tanto daño!

## Gricel

Traduction de Fabrice Hatem

Je n'aurais jamais dû penser  
A trouver ton cœur...  
Et cependant je te cherchais  
Jusqu'à ce qu'un jour je te rencontre  
Et avec mes baisers je t'étourdis  
Sans prendre garde à ta bonté...  
Ton illusion fut de cristal  
Elle se rompit quand je partis  
Et jamais, jamais plus je ne revins...  
Comme ta peine fut amère !

Ne m'oublie pas..  
N'oublie pas ta Gricel !  
Me dis-tu en embrassant  
Cette croix...  
Et aujourd'hui je vis comme fou  
Parce que je ne t'ai pas oubliée  
Et que tu ne te souviens plus de moi  
Gricel ! ... Gricel !...

Alors me manquèrent ta voix  
Et la chaleur de ton regard  
Et comme un fou je t'ai cherchée  
Mais je ne t'ai jamais retrouvée  
Et je m'étourdis dans d'autres bras...  
Toute ma vie fut une tromperie !  
Que vais-je devenir, Gricel ?  
La loi de Dieu s'est accomplie  
Parce qu'il a déjà payé sa faute  
Celui qui t'a fait tant de mal.

## El arriero va (1944)<sup>71</sup>

Paroles et musique de Atahualpa Yupanqui

En las arenas bailan los remolinos  
El sol juega en el brillo del pedregal  
Y prendido a la magia de los caminos  
El arriero va, el arriero va.

Es bandera de niebla su poncho al viento  
Lo saludan las flautas del pajonal  
Y guapeando en la senda por esos cerros  
El arriero va, el arriero va.

Las penas y las vaquitas  
Se van por la misma senda  
Las penas son de nosotros  
Las vaquitas son ajenas

Un degüello de sol le muestra la tarde  
Se han dormido las lces del pedregal  
Y animando la tropa dale que dale  
El arriero va, el arriero va.

Amalaya la noche traiga el recuerdo  
Que haga menos pesada mi soledad  
Como sombra en la sombra por esos cerros  
El arriero va, el arriero va.

Las penas y las vaquitas  
Se van por la misma senda  
Las penas son de nosotros  
Las vaquitas son ajenas

Y prendido a la magia de los caminos,  
El arriero va, el arriero va.

## Va le berger

Traduction de Fabrice Hatem et Mariana Bustelo

Les tourbillons dansent dans la poussière  
Le soleil joue dans l'éclat des pierriers  
Et, fasciné par la magie des chemins  
Va le berger, va le berger.

Son poncho dans le vent est un drapeau de brume  
Les flûtes de la lande le saluent  
Avec fierté, sur le sentier des collines  
Va le berger, va le berger.

Les peines et les vachettes  
S'en vont pas le même sentier  
Les peines sont à nous  
Les vachettes sont à d'autres.

Les crépuscule lui offre un soleil égorgé  
Les lumières du pierrier se sont endormies  
Entraînant le troupeau. Allez !! Allez !!  
Va le berger, va le berger.

Ah ! Si la nuit m'apportait le souvenir  
Qui rendrait moins pesante ma solitude.  
Comme une ombre dans l'ombre de ces collines  
Va le berger, va le berger.

Les peines et les vachettes  
S'en vont pasr le même sentier  
Les peines sont à nous  
Les vachettes sont à d'autres

Et, fasciné par la magie des chemins  
Va le berger, va le berger.

---

<sup>71</sup> Ce texte n'est pas une tango mais une zamba. Il appartient donc au répertoire des chansons folkloriques argentines, un domaine au moins aussi riche que celui du tango-chanson, et que nous avons souhaiter évoquer dans ce recueil.

## Adiós Nonino (1960)

Paroles de Eladia Blázquez  
Musique de Astor Piazzolla

Desde una estrella al titilar...  
Me hará señales de acudir,  
por una luz de eternidad  
cuando me llame, voy a ir...  
A preguntarle, por ese niño  
que con su muerte lo perdí,  
que con "Nonino" se me fue.  
Cuando me diga, ven aquí ...  
Renaceré, porque...

¡Soy! la raíz del país  
que amasó con su arcilla...  
Soy, sangre y piel, del "tano" aquel,  
que me dió su semilla...  
¡Adiós "Nonino" ... !  
Qué largo sin vos, será el camino.  
Dolor, tristeza, la mesa y el pan.  
Y mi adiós... ¡Ay...! Mi adiós  
a tu amor, tu tabaco, tu vino.  
¿Quién...? ¡Sin piedad, me robó la mitad  
al llevarte Nonino !  
Tal vez un día, yo también mirando atrás...  
Como vos, diga adiós...  
¡No vá más...!

(Recitado)

Y hoy mi viejo Nonino es una planta.  
Es la luz, es el viento y es el río...  
Este torrente mío lo suplanta,  
prolongando en mi ser, su desafío.  
Me sucedo en su sangre, lo adivino.  
Y presiento en mi voz su propio eco.  
Esta voz que una vez, me sonó a huecco  
cuando le dije adiós...  
¡Adiós Nonino !

¡Soy! la raíz del país  
que amasó con su arcilla...  
Soy,! Sangre y piel, del "tano" aquel,  
que me dió su semilla.  
¡Adiós Nonino ...!  
Dejaste tu sol, en mi destino.  
Tu ardor, sin miedo, tu credo de amor.  
Y ese afán... ¡Ay.! Tu afán, por sembrar  
de esperanza el camino.  
¡Soy, tu panal y esta gota de sal,  
que hoy te llora Nonino!  
Tal vez el día que se corte mi piolín,  
te veré y sabré ...  
Que no hay fin.

## Adieu, le vieux<sup>72</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

Depuis un étoile scintillante,  
Il me fera signe d'arriver,  
Pour rejoindre la lumière d'éternité  
Quand il m'appelera je viendrai...  
Pour lui donner des nouvelles de ce gosse  
Qu'avec sa mort, j'ai perdu..  
Qui est parti avec mon vieux.  
Quand il me dira, viens ici....  
Je renaîtrai, parce que...

Je suis fruit de cette racine  
Pétri avec l'argile de ce pays  
Je suis le sang, la peau de ce rital  
Qui m'a donné sa semence  
Adieu le vieux !!  
Comme sera long sans toi le chemin  
Douleur, tristesse, la table et le pain  
Et mes adieux !! Ah !! Mes adieux !!!  
A ton amour, ton tabac, ton vin.  
Qui, sans pitié, a volé la moitié de ma vie  
En t'enlevant, mon vieux ?  
Peut-être un jour, mon aussi, en regardant en arrière,  
Comme toi je dirai adieu...  
Et c'est tout...

(Récitatif)

Et aujourd'hui, mon vieux est une plante,  
C'est la lumière c'est le vent et la rivière  
Ce torrent qui jaillit en moi le remplace  
Prolongeant dans mon être son défi...  
Je me nourris dans son sang, je le devine,  
Et je pressens dans ma voix son propre écho  
Cette voix qui parfois me paraît sonner creux  
Quand je lui dis adieu..  
Adieu le vieux !!

Je suis fruit de cette racine  
Fait avec l'argile de ce pays  
Je suis le sang et la peau de ce rital-là  
Qui m'a donné sa semence ...  
Adieu le vieux !!  
Tu as laissé ton soleil dans mon destin  
Ton ardeur sans peur, ton credo d'amour  
Et ce désir ! oh ! Ce désir de semer  
Une graine d'espérance sur ce chemin.  
Je suis cette goutte de sel  
Qui aujourd'hui te pleure, le vieux !!  
Peut-être un jour où je casserai ma pipe  
Je te verrai et je saurai  
Qu'il n'y a pas de fin !!!

---

<sup>72</sup> Remerciements à Nardo Zalko

### Alguien le dice al tango (enregistré en 1965)

Paroles de Jorge Luis Borges  
Musique de Astor Piazzolla

Tango que he visto bailar  
contra un ocaso amarillo  
por quienes eran capaces  
de otro baile, el del cuchillo.  
Tango de aquel Maldonado  
con menos agua que barro,  
tango silbado al pasar  
desde el pescante de un carro.

Despreocupado y zafado  
siempre mirabas de frente,  
tango que fuiste la dicha  
de ser hombre y ser valiente.  
Tango que fuiste feliz  
como yo también lo he sido,  
según me cuenta el recuerdo,  
el recuerdo o el olvido.

Desde ese ayer, cuántas cosas  
a los dos nos han pasado:  
las partidas, y el pesar  
de amar y no ser amado.  
Yo habré muerto, y seguirás  
orillando nuestra vida.  
Buenos Aires no te olvida,  
tango que fuiste y serás.

### Quelqu'un parle au tango

Traduction de Fabrice Hatem et Sandra Messina

Tango que j'ai vu danser  
Sur un jaune crépuscule  
Par des gars capables aussi  
D'une autre danse, celle du couteau  
Tango de ce ruisseau Maldonado  
Où il y avait moins d'eau que de boue  
Tango siffloté au passage  
Depuis le siège d'une charrette

Tango provocateur et bohème  
Tu regardais toujours en face,  
Tango qui donna le bonheur  
D'être un homme et d'être vaillant  
Tango qui fut heureux  
Comme moi aussi je l'ai été  
Si j'en crois la voix du souvenir  
Du souvenir ou de l'oubli.

Depuis ce jadis, combien de choses  
Nous sont arrivées à tous deux :  
Les plaisirs et la souffrance  
D'aimer et de n'être pas aimé.  
Je serai mort et tu continueras  
A suivre le chenal de notre vie  
Buenos Aires ne t'oublie pas,  
Tango qui fus et sera.

## Un mundo nuevo (1965)

Paroles de Héctor Negro  
Musique de Osvaldo Avena

Caminemos, muchacha, por la calle  
y no nos entreguemos  
aunque esto ya no ande.

Dame el brazo bien fuerte y caminemos,  
que otro mundo distinto  
hoy tengo para darte.

Tengo un mes sin fin de mes.  
Un trabajo sin patrón.  
Un lugar para los dos.  
Ganas de amarte.

Mucha luz a repartir.  
En la red tengo al ladrón  
de tu sangre y de mi sangre.

Una vida que dá ganas de vivir,  
porque ya no aguanto más  
que me lleven por delante.

Todo eso tengo yo.  
Todo eso y ya verás.  
Porque sé donde está el sol.  
Y por el voy a pelear.

Caminemos, muchacha, y no me digas  
que no vale la pena  
por algo así, jugarse.

Olvidando los pozos de la vida  
y tanta cosa triste  
que conviene olvidarse.

## Un nouveau monde

Traduction de Sandra Messina et Fabrice Hatem

Marchons, petite, dans la rue  
Et ne nous rendons jamais  
Même si c'est difficile.

Donne-moi le bras bien fort, et marchons  
Parce qu'il y a un autre monde, différent  
Que je porte pour te le donner.

J'ai un mois sans fin de mois  
J'ai un travail sans patron  
Un toit pour deux  
Envie de t'aimer.

Tant de lumière à donner  
Et dans mes filets, j'ai pris le voleur  
De ton sang et de mon sang.

Une vie qui donne envie de vivre  
Parce que j'en ai marre  
De me faire marcher sur les pieds.

Tout ça, je l'ai, moi,  
Tout ça, tu vas voir,  
Parce que je sais où est le soleil  
Et c'est pour ça que je vais me battre.

Marchons, petite, et ne me dis pas  
Que ça ne vaut pas la peine  
D'en prendre le risque.

Oubliant les crasses de la vie  
Et toutes les choses tristes  
Qu'il vaut mieux oublier.

## Balada para mi muerte (1968)

Paroles de Horacio Ferrer  
Musique de Astor Piazzolla

Moriré en Buenos Aires. Será de madrugada.  
Guardaré, mansamente, las cosas de vivir.  
Mi pequeña poesía de adioses y de balas,  
mi tabaco, mi tango, mi puñado de splin.  
Me pondré por los hombros, de abrigo,  
todó el alba;  
mi penúltimo whisky quedará sin beber.  
Llegará tangamente, mi muerte enamorada,  
yo estaré muerto, en punto, cuando sean las seis.  
Hoy que dios me deja soñar,  
a mi olvido iré por Santa Fé,  
sé que en nuestra esquina vos ya estás  
toda de tristeza hasta los pies!  
Abrazame fuerte que por dentro  
oigo muertes, viejas muertes,  
agrediendo lo que amé...  
Alma mía... vamos yendo...  
Llega el día...No llorés!

(recitado)

Moriré en Buenos Aires. Será de madrugada  
que es la hora en que mueren los que saben morir;  
flotará en mi silencio la mufla perfumada  
de aquel verso que nunca te pude decir.  
Andaré tantas cuadras...  
[y allá en la Plaza Francia,  
como sombras fugadas de un cansado ballet,  
repitiendo tu nombre por una calle blanca  
se me irán los recuerdos en puntitas de pié.

(cantado)

Moriré en Buenos Aires. Será de madrugada.  
Guardaré, mansamente, las cosas de vivir;  
Mi pequeña poesía de adioses y de balas,  
mi tabaco, mi tango, mi puñado de splin.  
Me pondré por los hombros, de abrigo,  
todó el alba;  
mi penúltimo whisky quedará sin beber.  
Llegará tangamente, mi muerte enamorada,  
yo estaré muerto, en punto, cuando sean las seis.  
Cuando sean las seis.  
Cuando sean las seis.

## Ballade pour ma mort

Traduction de Françoise Thanas

Je mourrai à Buenos Aires au lever du jour.  
Je rangerai tranquillement les choses de ma vie ;  
Mon humble poésie d'adieux et de combats,  
Mon tabac, mon tango, ma poignée de spleen,  
Je poserai sur mes épaules le manteau de l'aube  
Toute entière  
Je ne boirai pas mon avant-dernier whisky ;  
Ma mort, ivre d'amour, arrivera comme un tango,  
Je mourrai, juste quand sonneront six heures.  
Puisque Dieu aujourd'hui ne songe plus à moi,  
Je marcherai vers l'oubli rue de Santa Fé,  
Jusqu'à l'angle où tu m'attends déjà,  
Tout enveloppé de tristesse jusqu'aux pieds !  
Serre-moi très fort, j'entends au fond de moi  
Des trépas, des trépas anciens,  
Agressant ce que j'aime  
Partons mon amour...  
Le jour va naître.. Ne pleure pas !

(récitatif)

Je mourrai à Buenos Aires au lever du jour,  
A l'heure où meurent ceux qui savent mourir ;  
Dans mon silence flottera le spleen parfumé  
De ce vers que je n'ai jamais pu te dire.  
Par les rues, je marcherai longtemps...  
[Et là-bas, place de France,  
Comme les ombres échappées d'un ballet fatigué,  
Répétant ton nom dans une blanche rue  
Les souvenirs me quitteront sur la pointe des pieds.

(chanté)

Je mourrai à Buenos Aires au lever du jour.  
Je rangerai tranquillement les choses de ma vie ;  
Mon humble poésie d'adieux et de combats,  
Mon tabac, mon tango, ma poignée de spleen,  
Je poserai sur mes épaules le manteau de l'aube  
Toute entière ;  
Je ne boirai pas mon avant-dernier whisky ;  
Ma mort, ivre d'amour, arrivera comme un tango,  
Je mourrai juste quand sonneront six heures.  
Quand sonneront six heures.  
Quand sonneront six heures.

## Balada para un loco (1969)

Paroles de Horacio Ferrer  
Musique de Astor Piazzolla

(Recitado)

Las tardecitas de Buenos Aires tienen ese qué sé yo ¿viste? Salgo de casa por las noches de Buenos Aires ont ce je ne sais quoi ? Vous voyez !! Je sors de ma Arenales. Lo de siempre : en la calle y en mí... Cuando, de repente, detrás de ese maison, dans la rue Arenales. Tout est normal, en ma rue et en moi. Quand, árbol, se aparece él. Mezcla rara de penúltimo linyera y de primer polizonte en el soudain, derrière cet arbre, il apparaît. Etrange mélange du pénultième vagabond et viaje a Venus : medio melón en la cabeza, las rayas de la camisa pintadas en la piel, de premier clandestin dans un voyage pour Venus. Un chapeau melon sur la tête, dos medias suelas clavadas en los pies, y una banderita de taxi libre en cada mano les rayures de sa chemise peintes à même la peau, Deux chaussettes-semelles ¡Ja¡Ja ! Parece que sólo yo lo veo. Porque él pasa entre la gente y los maniqués le attachées aux pieds, et un clignotant de taxi libre dans chaque main. Oh ! oh ! On guiñan ; los semáforos le dan tres luces celestes, y las naranjas del frutero de la dirait que je suis le seul à le voir. Parce qu'il passe entre les gens, et deux esquina le tiran azahares, y así, medio bailando, medio volando, se saca el melón, mannequins le guident : les sémaphores lui donnent trois lumières célestes, et les oranges du marchand de fruits lui jettent des fleurs. Et ainsi, moitié dansant et moitié volant, il enlève son melon, me salue, me donne un clignotant et me dit...

(Cantado)

Ya sé que estoy piantao, piantao, piantao...  
no ves que va la luna rodando por Callao ;  
y un coro de astronautas y niños, con un vals,  
me baila alrededor... ¡Bailá! ¡Vení! ¡Volá!  
Yo sé que estoy piantao, piantao, piantao...  
yo miro a Buenos Aires del nido de un gorrión;  
y a vos te ví tan triste... ¡Vení! ¡Volá! ¡Sentí!...

¡Loco ! ¡Loco ! ¡Loco !  
cuando anochezca en tu portañeta soledad,  
por la ribera de tu sábana vendré  
con un poema y un trombón  
a desvelar el corazón.

¡Loco ! ¡Loco ! ¡Loco !  
Como un acróbata demente saltaré,  
sobre el abismo de tu escote hasta sentir  
que enloquecí tu corazón de libertad...  
¡Y vas a ver !

(Recitado)

Salgamos a volar, querida mía ;  
Sibite a mi ilusión super-sport,  
y vamos a correr por las cornisas  
¡ con una golondrina en el motor!

De Vieytes<sup>73</sup> nos aplauden: ¡Viva ! ¡Viva !  
los locos que inventaron el Amor;  
y un ángel y un soldado y una niña  
nos dan un valsecito bailador.

Nos sale a saludar la gente linda...  
y loco - pero tuyo - ¡qué se yo !;  
provoca campanarios con su risa,  
y al fin, te miro, y canto a media voz:

(Cantado)

Queréme así, piantao, piantao, piantao...  
Abrite los amores que vamos a intentar  
La mágica locura de revivir...  
¡Vení, volá, vení ! ¡Trai-lai-la-Lerará !

¡Viva ! ¡Viva ! ¡Viva !  
Loca ella y loco yo...  
¡Locos ! ¡Locos ! ¡Locos !  
¡Loca ella yo loco yo !

## Balade pour un fou<sup>74</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

(Récitatif)

Je sais que je suis cinglé, cinglé, cinglé  
Tu ne vois pas la lune errer dans Callao ;  
Un chœur d'astronautes et d'enfants, au son d'une valse,  
Danse autour de moi. Danse ! ! Viens ! ! Vole ! !  
Je sais que je suis cinglé, cinglé, cinglé,  
Je regarde Buenos Aires depuis le nid d'un moineau  
Et toi je t'ai vu si triste... Viens ! Vole ! Sens !

(Chanté)

Je sais que je suis cinglé, cinglé, cinglé  
Tu ne vois pas la lune errer dans Callao ;  
Un chœur d'astronautes et d'enfants, au son d'une valse,  
Danse autour de moi. Danse ! ! Viens ! ! Vole ! !  
Je sais que je suis cinglé, cinglé, cinglé,  
Je regarde Buenos Aires depuis le nid d'un moineau  
Et toi je t'ai vu si triste... Viens ! Vole ! Sens !

Fou ! Fou ! Fou !  
Quand tombe la nuit sur la solitude portègne  
Sur le rivage de tes draps je viendrai  
Avec un poème et un trombone  
pour te dénuder le cœur.

Fou ! Fou ! Fou !  
Je sauterai comme un acrobate dément  
Dans l'abîme de ton décolleté jusqu'à sentir  
Que tu as affolé mon cœur de liberté  
Tu vas voir ! ! !

(Récitatif)

Allons voler, sautons, ma chérie,  
Monte dans mon illusion supersport  
Et allons courir sur les corniches  
Avec une alouette dans le moteur ! ! !

Depuis Vieytes on nous applaudit : Viva ! Viva !  
Pour les fous qui ont inventé l'Amour  
Et un ange et un soldat et une fillette  
Nous jouent une valse entraînante.

Les belles personnes sortent nous saluer...  
Et fou - mais t'appartenant - est-ce que je sais...  
Il provoque les cloches avec son rire,  
Et à la fin, je te regarde et je chante à mi-voix

(Chanté)

Aime moi ainsi, cinglé, cinglé, cinglé...  
Ouvre-toi aux amours parce que nous allons tenter  
La folie magique et totale de revivre  
Vire, vole, viens ! tralalala !

Viva ! Viva ! Viva !  
Folle elle et fou moi ! ! !  
Fou ! Fou ! Fou !  
Folle elle et fou moi ! ! !

Commentaire [f1] :

<sup>73</sup> Asile de fous très connu à Buenos Aires

<sup>74</sup> Remerciements à Nardo Zalko

## Medianoche aquí (enregistré en 1980)

Paroles de Julio Cortázar  
Musique de Edgardo Cantón

Es siempre medianoche, aquí,  
Vivimos en una honda oscuridad,  
lo mismo dá llorar o reír,  
la noche cubre el campo y la ciudad.

¿Por qué no hay mediodía ahora aquí?  
Es medianoche siempre, donde uno vá.  
Pa' qué encender la luz, si al fin total  
lo mismo dá estar vivo que morir?

¿Dónde está el ayer,  
dónde está el hoy,  
pa' qué sirve el corazón?  
¿Cómo te llamas  
en la oscuridad,  
quiénes somos vos y yo?

Un tiempo hubo de sol y de luz  
para vivir de pie, para cantar.  
Las calles en el norte o sur  
se abrían como manos de amistad.

¿Cómo fue posible que la noche  
fuera de golpe la muerte,  
fuera el aullido,  
fuera el sudor y el gemido?

Hermano criollo, abrí  
grandes los ojos.  
La esperanza, vela aquí,  
jineteando un potro.

Clávale las espuelas ya,  
soltala a media rienda en la ciudad,  
no habrá más medianoche aquí,  
volverá el claro tiempo de vivir.

Basta ya de ayer  
dale rienda al hoy,  
cancha libre al corazón.  
Dale, despertá  
de esta oscuridad,  
en tus manos está el sol.

El río se borró, mi amor,  
y al filo de sus aguas te vas vos.  
Caranchos de agonía están  
comiéndose mis ojos, ya..

Y todo juega a ser lo que no es,  
con máscaras de sombra te bacen andar.  
¿Qué han hecho del rosal y del clavel?  
Flores de cementerio y de hospital.

## Minuit ici

Traduction de Isabelle Dessombes

Il est toujours minuit ici  
Nous vivons dans un noir profond.  
Pleurer ou rire, c'est la même chose.  
La nuit masque la campagne et la ville.

Pourquoi n'y-a-t-il plus de midi ici ?  
Toujours minuit, où que l'on aille.  
A quoi bon faire la lumière, si, en fin de compte,  
Vivre ou mourir revient au même ?

Qu'est devenu le temps d'hier  
Où attend l'aujourd'hui.  
A quoi ça sert, le cœur ?  
Quel est ton nom,  
Dans l'obscurité,  
Qui sommes-nous, toi et moi ?

Fut un temps de soleil et de lumière  
Un temps pour vivre debout, pour chanter.  
Les rues au nord, au sud,  
Se tendaient comme les mains de l'amitié.

Comment la nuit a-t-elle pu  
Devenir d'un coup la mort  
Devenir hurlement  
Devenir sueur et gémissement ?

Frère de mon pays, ouvre  
Tous grands les yeux.  
Vois l'espoir, il est là  
Enfourchant un cheval sauvage.

Enfonce-lui des éperons, va.  
Lâche-le au galop dans la ville.  
Il ne fera plus minuit ici.  
Et reviendra le clair temps de vivre.

C'en est assez d'hier,  
Lâche le bride au présent  
Laisse la voie libre au cœur.  
Vas-y, réveille-toi,  
Sors de ces ténèbres,  
Le soleil est entre tes mains.

Le fleuve s'est effacé, mon amour  
Et tu dérives au fil des eaux.  
Les vautours de l'agonie  
Me rongent déjà les yeux.

Tout joue à être ce qu'il n'est pas  
Ils te font marcher avec des masques d'ombre.  
Qu'ont-ils fait des rosiers et de l'œillet ?  
Des fleurs de cimetière et d'hôpital.

Traduction de Isabelle Dessombes

## Lo que me gusta (1994)

Paroles de Roberto Díaz  
Musique de Saúl Cosentino

Me gusta la ciudad cuando anochece  
y andan los gatos y el vino cresce  
Me gusta imaginarme por el mundo  
llevando cartas de amor, sin rumbo.  
Me gusta la ternura de unos ojos  
la calle en siesta, los sueños locos.  
Me gusta que la vida no me lleve  
a contar sus liendres y a pedir  
perdón.

(Estribillo)

Un día yo me iré  
sin preocuparme del después  
y se pondrá a jugar conmigo  
la sombra que me espera en el olvido.  
Si fui llamado como cada quién  
a este milagro de subir al tren,  
si tengo venas, labios y emoción,  
me gusta que ande suelto el corazón

Me gustan las ventanas que amanecen  
sin los fantasmas que el tiempo mece.  
Me gustan los caminos y el retorno,  
la cama en yunta y el sol de otoño.  
Me gusta la sonrisa en la penumbra,  
el libro abierto, la luz que alumbraba.  
Me gusta que la ida no me lleve  
a matar los duendes y  
a decir que no.

## Ce qui me plaît

Traduction de Fabrice Hatem et Silvina Valz

Elle me plaît, cette ville, quand tombe la nuit  
Et que rôdent les chats, et que le vin paraît  
Cela me plaît de m'imaginer par le monde  
Portant des lettres d'amour, sans but.  
Cela me plaît, la tendresse de ces yeux ;  
La rue pendant la sieste, les rêves fous  
Cela me plaît que la vie ne m'oblige pas  
A lui compter des poux et demander  
Pardon.

(refrain)

Un jour je m'en irai  
Sans me préoccuper de l'après  
Et elle se mettra à jouer avec moi  
Cette ombre qui m'attend dans l'oubli.  
Si j'ai été appelé, comme chacun de nous,  
A ce miracle de monter dans le train de la vie,  
Si j'ai des tripes, des lèvres et de l'émotion,  
Cela me plaît que mon cœur aille libre.

Cela me plaît, les fenêtres qui se lèvent à l'aube  
Sans les fantômes qu'engendrent le temps  
Cela me plaît, les chemins et le retour  
Le lit à deux et le soleil d'automne  
Cela me plaît, de sourire dans la pénombre  
Le livre ouvert, la lumière qui éclaire  
Cela me plaît que la vie ne m'oblige pas  
A tuer les fées et  
A dire non.

## Llama oscura (enregistré en 1997)

Paroles de Acho Manzi  
Musique de Juan Cédron

Una milonguera un día  
Me contó lo que sentía  
Cuando la danza tanguera  
La transformaba en hoguera.  
Y confesó su sentir....  
Como me lo van a oír...

Se que me enfrentará, voy a enfrentarlo,  
Su mano se apodera de la mía.  
Y entramos a compás que está sonando,  
En una oscura sombra compartida.

Cuando susurre a mi oído su alavanza,  
Y su palabra me acelere el corazón.  
Jadeando en el abrazo de la danza.  
Le crearé de nuevo, bandoneón !!!  
Y ya nos vamos milongueramente,  
En círculos tejidos con historia,  
Tengo tanta pasión que estoy demente,  
Tanto placer que dar, y estoy tan sola.

Pasamos por caminos misteriosos  
Creando los colores mas hermosos,  
Y cayéndome adentro de su cuerpo,  
Nos convertimos en un solo centro.

Sé que va a compradrear con su ternura,  
Me mueve como nunca me ha movido.  
Soy una llama ardiendo en la locura,  
Y nuestra llama se hace piel, y se hace nido.

Así me lleva su furia y voy bailando  
Hasta que me sosiego en sus piruetas.  
Y jadeando de amor nos separamos,  
Hasta algún otro tango de la orquesta !!!

## Flamme obscure

Traduction de Fabrice Hatem

Un jour une milonguera  
M'a dit ce qu'elle ressentait  
Quand la danse tanguera  
La transformait en brasier.  
Elle confessa son émotion...  
Comme vous l'allez l'entendre.

Il sera face à moi, je serai face à lui,  
Sa main s'emparera de ma main.  
Et nous entrerons dans ce rythme qui bat  
Dans une ombre obscure et partagée.

Quand il murmura son compliment à mon oreille  
Ses paroles feront battre mon cœur.  
Haletants dans l'enlacement de la danse  
Et j'y croirai de nouveau, oh, bandoneón !!  
Et nous voilà dansant comme des milongeros  
Traçant des cercles brodés d'histoires.  
La passion que je sens me rend comme démente,  
J'ai tant de plaisir à donner, et je suis si seule...

Nous passons par des chemins mystérieux  
En créant les plus belles couleurs  
En lorsque que je bascule vers son corps  
Nos centres se confondent.

Je sais qu'il va me séduire avec sa tendresse  
Il m'émeut comme jamais personne ne l'a fait.  
Je suis une flamme ardente, perdue dans la folie.  
Et notre flamme se fait peau, se fait nid.

Sa furie me porte et je danse  
Jusqu'à ce que ses pirouettes m'apaisent  
Et nous nous séparons tout haletants d'amour  
Jusqu'au prochain tango de l'orchestre !!

### Pompeya no olvida (1998)

Paroles de Alejandro Szwarcman  
Musique de Javier González

Abril se quedó suspendido en la pieza  
las horas no fluyen ni quieren morir,  
un sol de aluminio remeda la cresta  
del gris caserón de la calle Cachí

Las mismas veredas, de tarde, me cuentan  
historias perdidas flotando en Abril,  
y vuelvo al portón de los años setenta  
vestido de asombro, con sueños de jean.

Pompeya no olvida, que allá en Famatina  
vivía una piba carita de anís,  
amor de rayuela, perfume de esquina  
hoy la andan buscando, también era abril.

Quién sabe, tal vez ella siga soñando,  
y ya no recuerde la calle Cachí,  
al menos que sepa que la anda buscando  
desde hace ya tanto, su abuela Beatriz.

Abril se quedó suspendido en la siesta,  
me veo en la anchura de un mar de adoquín,  
un torpe camión se sacude en la cuesta,  
y escapa a la sombra de aquel chiquilín.

Yo era esa sombra mirando la tarde  
y a veces me da por pensar que en Abril  
pasó por Pompeya un fantasma cobarde  
llevándose pibas "carita de anís"

### Pompeya n'oublie pas

Traduction de Silvina Valz et Fabrice Hatem

Avril est là, suspendu dans la sieste  
Les heures si pesantes ne veulent pas mourir.  
Un soleil en aluminium couronne le faite  
De la grande maison grise de la rue Cachi.

Ces trottoirs somnolents me racontent  
Des histoires perdues, flottant dans l'avril  
Et je reviens à la porte des années soixante-dix  
Vêtu d'étonnement, avec des rêves en « jean ».

Pompeya n'oublie pas que là-bas, à Famatine  
Vivait une fille, petit visage d'anis  
Amour de marelle, Parfum de ruelle.  
Maintenant ils la cherchent. C'était aussi Avril.

Qui sait, elle continue peut-être à rêver  
Et ne se souvient plus de la rue Cachi.  
Si au moins elle savait que depuis tout ce temps  
La cherche sans répit sa grand-mère Béatrice.

Avril est là, suspendu dans la sieste  
Et je me sens perdu dans une mer de ciment.  
Un camion maladroit cale dans la montée.  
Et fuit devant l'ombre d'un gamin.

Et moi je suis cette ombre regardant vers le soir  
Et parfois je me mets à penser qu'en Avril  
Il passait dans Pompeya de lâches fantômes  
Qui emportaient les filles au visage d'anis.

## Boedo ayer y hoy (enregistré en 1999)

Paroles et musique de Alejandro Szwarzman

La corteza de tu alma tiene la huella del tiempo  
y en la vetas de mi piel anidan sombras de tu ayer,  
entre sueños y quimeras vas tallando  
en la madera de mi ser un corazón para el querer  
y a pesar que el garlopín del desamor hizo aserrín de mi ilusión,  
todavía sos gorrión de amanecer en el rito al que alumbra el sol.

Callada está la luna que resiste tras los muros  
que te visten con el sordido hormigón,  
tus tardes de domingo están vacías,  
se ha mudado la alegría,  
pero siento todavía que Boedo sos mi cálido sos regazo,  
como vos soy un pedazo de madera de tablón

Al arrullo de la brisa se respira tu pasado,  
mis recuerdos se deslizan por un viejo tobogán  
y la sombra de un malandra que de noche es un poeta  
siempre escribe en tu empedrado algún gotan.  
Mi raíz es como un ancla que se hundió  
[en tu aspero mar de malvón  
y sos carne del olvido y del desdén de un hoy que ya no tiene ayer.

## Boedo hier et aujourd'hui<sup>75</sup>

Traduction de Fabrice Hatem

L'écorce de ton âme porte les traces du temps  
Les ombres de ton passé font leur nid dans les nœuds de ma peau.  
Entre rêves et chimères tu tailles  
Dans le bois de mon être, un cœur pour aimer.  
Et même si le rabot du désamour transforme en copeaux mes illusions.  
Tu es le moineau de l'aube dans le rite qu'illumine le soleil.

Silencieuse est la lune qui résiste entre les murs  
Qui t'habillent de sordide béton  
Tes soirées de dimanche sont vides.  
Ta gaieté a changé de quartier  
Mais je sens quand même, Boedo, ta chaleur qui me berce  
Et, comme toi je suis un morceau du bois des tribunes

Dans la caresse de la brise on respire ton passé,  
Mes souvenirs se glissent sur un vieux tobogan  
Et l'ombre d'un voyou qui la nuit devient poète  
Écrit toujours un gotan entre tes pavés.  
Mes racines sont comme une ancre qui s'accroche  
[Dans ton âpre mer de liserons  
Tu es la chair de l'oubli, le dédain d'un présent sans passé.

---

<sup>75</sup> Remerciements à Mariana Bustelo

## ¿Quién iba a decir? (1999)

Paroles de Ernesto Pierro  
Musique de Saúl Cosentino

Eramos ilusos detrás de quimeras.  
El tiempo giraba distinto de hoy:  
el tiempo tan solo parecía espera  
de un tiempo que acaso sería mejor.  
Sus labios gastaban fogosas proclamas,  
y yo los buscaba tras otra ilusión:  
-tal vez más pequeña, fugáz y cercana-  
la de cobijarlos con besos de amor.

La rueda giró. ¿Quién iba a decir  
que un día cualquiera debiera partir?  
Y dejar atrás su cálida voz  
-la de barricadas y versos de amor-  
La busqué al volver. ¿Quién iba a decir  
que la encontraría negando su ayer?  
Cerca del poder, ciega de ambición,  
y entre negociados vacíos de honor.  
"La vida cambió" me llegó a decir  
antes de besarme por última vez,  
antes de reír, antes de llorar,  
y de suplicar que no la viera más.  
No todo cambió, quise responder,  
mi amor es el mismo y el mundo también.  
Miré alrededor. Me callé y sentí  
la rueda del tiempo pasar sobre mí.

Tiempo de estudiante allá en el Di Tella<sup>76</sup>:  
Los hippies, los mersas, "La Balsa"<sup>77</sup> y el "Che";  
sus ojos lucían su color almendra,  
su boca sabía a menta y café.  
Mi amor fue una tregua de su noche "zurda";  
inútil memoria de un sueño que fue.  
Oculta esperanza patética y burda  
que una tarde absurda yo desenterré.

## Qui l'aurait dit ?

Traduction de Fabrice Hatem et Silvina Valz

Nous étions si naïfs, poursuivant nos chimères  
Le monde tournait différemment de celui d'aujourd'hui :  
Le temps semblait seulement l'attente  
D'un temps qui, peut-être, serait meilleur.  
Ses lèvres jettaient des proclamations de feu  
Ses lèvres que je guettais avec d'autres rêves :  
- Peut-être plus modestes, fugaces et proches -  
Ceux de les couvrir de baisers d'amour.

Le roue tourna. Qui aurait dit  
Qu'un certain jour je devrais partir ?  
Et laisser derrière moi cette voix chaude  
- Celle des barricades et des vers d'amour -  
Je la cherchai à mon retour. Qui aurait dit  
Que je la retrouverais reniant son passé ?  
Proche du pouvoir, aveugle d'ambition  
Dans des combines vides d'honneur.  
« La vie a changé » osa-t-elle me dire  
Avant de m'embrasser pour la dernière fois.  
Avant de rire, avant de pleurer.  
Et de me supplier de ne plus la voir.  
Tout n'a pas changé – voulais-je répondre –  
Mon amour est le même et le monde aussi.  
Regardant autour, je m la fermis et je sentis  
La roue du temps passer sur moi.

Temps d'étudiant, là-bas, chez Di Tella.  
Les hippies, les beaufs, La Balsa, le Che,  
Ses yeux avaient des reflets noisette  
Sa bouche sentait la menthe et le café.  
Mon amour fut une trêve dans sa nuit d'errance  
Inutile mémoire d'un rêve disparu.  
Espérance cachée, pathétique et vaine  
Qu'un soir absurde j'exhumais.

Traduction de Fabrice Hatem et Silvina Valz

<sup>76</sup> Centre culturel d'avant-garde, croisement de toutes les expérimentations artistiques des années 1970 à Buenos Aires.

<sup>77</sup> Chanson fondatrice du rock argentin ou rock "nacional".

## Tango negro (1999)

Paroles et musiques de Juan Carlos Cáceres

Tango negro, tango negro,  
Te fuiste sin avisar  
Los gringos fueron cambiando  
Tu manera de bailar.

Tango negro, tango negro,  
El amo<sup>78</sup> se fue por mar  
Se acabaron los candombes  
En el barrio de Monserrat<sup>79</sup>

Mas tarde fueron saliendo  
En comparsas de carnaval  
Pero el rito se fue perdiendo  
Al morirse Baltazar<sup>80</sup>  
Mandingas, congos y minas<sup>81</sup>  
Repiten en el compás  
Los toques de sus abuelos

Borocoto, borocoto, chás, chás

Tango Negro, tango negro,  
La cosa se puso mal  
No hay gauchos mazorqueros<sup>82</sup>  
Y Manuelita<sup>83</sup> que ya no está

Tango negro, tango negro,  
Los tambores no suenan más  
Los reyes estan de luto  
Ya nadie los vas a aclamar

## Tango nègre

Traduction de Fabrice Hatem

Tango nègre, tango nègre,  
Tu es parti sans prévenir  
Les gringos ont changé  
Ta manière de danser.

Tango nègre, tango nègre,  
Le maître est parti par la mer,  
Il n'y a plus de candombé  
Dans le quartier de Montserrat.

Plus tard ils sont revenus  
Dans les fêtes de Carnaval  
Mais le rite s'était perdu  
Après la mort de Balthazar  
Mandingas, congos et minas  
Repètent tous en cadence  
Les rythmes de leurs aïeux.

Borocoto, borocoto, chas, chas

Tango nègre, tango nègre,  
Les choses ont bien mal tourné  
Il n'y a plus de mazorqueros  
Et Manuelita n'en est allée.

Tango nègre, tango nègre,  
Les tambours ne résonnent plus  
Et les rois portent le deuil  
Plus personne ne les acclame.

---

<sup>78</sup> Allusion au dictateur Juan Manuel Rosas.

<sup>79</sup> Quartier noir de Buenos Aires au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>80</sup> Personnage incarnant le roi des Noirs, célébré pendant les fêtes de candombé.

<sup>81</sup> Ethnies africaines. Par extension, leurs descendants américains.

<sup>82</sup> Voir note dans "La pulpera de Santa Lucía"

<sup>83</sup> Fille du dictateur Juan Manuel Rosas, très populaire chez les noirs pauvres de Buenos Aires au XIX<sup>e</sup> siècle.

### Chacacera de cartón (2002)

Paroles et musique de Gérard Le Cam

Las naranjas rodaban por las calles  
asfaltadas de calor.  
Ruidos sordos de vidrio resonaron  
en el almacén del ñato<sup>84</sup> de la esquina.

Manoteando sin rumbo, sin bolsillo,  
va Don Nadie y busca pan.  
Contra un muro de palos enceguece  
y cristaliza unos pájaros que migran.

Chacarera del hombre, del barro,  
del viento y el cartón,  
del techo y el dolor,  
cartas de destino y soledad.

Chacarera del tiempo, del hombre  
del sol y la ilusión,  
nubes de vapor,  
soñando el alba en la canción.

Quiero ver la luz, cambiando hacia el Sur,  
torciendo la sangre de los ríos.  
Calles del amor, caminos sin fin,  
estrellas que huyen sin amanecer

### Chacarera de la misère

Traduction de Fabrice Hatem

Les oranges roulaient dans les rues  
Au bitume amolli de chaleur.  
Des bruits sourds de verres brisés résonnaient  
Dans l'épicerie du pote au coin de la rue.

Tordant les mains, sans but, les poches vides,  
Il va, seigneur de rien cherchant du pain.  
Contre un mur de bâtons qui aveugle  
Et pétrifie les oiseaux migrateurs.

Chacarera de l'homme, de la boue,  
Du vent et du carton,  
De l'abri et de la douleur,  
Lettres du destin et de la solitude.

Chacarera du temps, de l'homme,  
Du soleil et de la joie,  
Nuages de vapeur,  
Rêvant de l'aube en sa chanson.

Je veux voir la lumière, en allant vers le sud,  
En faisant refluer le sang des rivières  
Rues de l'amour, chemin sans fin,  
Étoiles qui s'enfuient sans que l'aube éclaire.

---

<sup>84</sup> ñato : personne au petit nez. Par extension, terme utilisé pour évoquer affectueusement quelqu'un.

# Indications bibliographiques

Amuchastegui Irene, Del Priore Oscar, 1998, *Cien tangos fundamentales*, Aguilar, Buenos Aires

Cadicamo Enrique, 1999, *Mis memorias*, Corregidor, Buenos Aires

Collectif, 1998-1999, *Sentir el tango (72 fascicules)*, Altaya, Barcelone

Gomez de la Serna Ramon (traduction de Danièle Robert), 1993, *Interprétation du tango*, André Dimanche, Paris

Reinaldo, 1997, *Diccionario Argot-lunfardo, Lunfardo-argot*, Corregidor, Buenos Aires

Romano Eduardo, 2000, *Las Letras del tango, Antologia cronologica 1900-1980, 5<sup>a</sup> edicion*, Fundacion Ross, Buenos Aires

Salas Horacio, 2001, *Homero Manzi y su tiempo*, Vergara, Buenos Aires